



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE GORDON LESTER FORD
COLLECTION
FROM EMILY E. F. SKEEL
IN MEMORY OF
ROSWELL SKEEL, JR.
AND THEIR FOUR PARENTS

NKt
Bérang







CHANSONS
DE BÉRANGER
ÉDITION COMPLÈTE.



Bruxelles.

IMPRIMERIE DE LOUIS TENC

1829

Foreign & Classical
BOOKSTORE,

CHARLES de BEHR, *Director*,

108 Broadway, N. York,

and

32 South Sixth-st. Philadelphia.

L. L. 7.

from

P. L. 7.

15th. 1886

BÉRANGER.

[Handwritten signature]

[Handwritten signature]

1 Soays, French S.

Chansons
DE BÉRANGER.

ÉDITION COMPLÈTE.



BRUXELLES.

IMPRIMERIE DE LOUIS TENCÉ.

1829.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

241179B

ASAC LITTE AND
THE NEW YORK JAYLONS

R

1948

L

NOTICE

SUR

LES POÉSIES DE BÉRANGER,

PAR P.-F. TISSOT.

PANARD s'enivrait et s'endormait à table ; mais le vin et le sommeil lui donnaient des inspirations ; et, si on l'éveillait pour lui demander des couplets, il en produisait de charmans, comme un arbre, dont nous agissons les branches, laisse tomber les fruits mûrs qu'il porte dans la saison de sa fécondité. Bacchus et Comus servent aussi d'Apollon à un épicurien qui n'est pas sans ressemblance avec le La Fontaine de la chanson. Supprimez les bons repas à Désaugiers, vous supprimerez sa muse : le jour où les tonneaux de Champagne ou de Bourgogne seraient réduits pour elle à la lie, vous la verriez sortir de la maison de son hôte comme les amis et la courtisane infidèle dont parle Horace. Le vin ne fait pas ainsi le génie de Bé-

ranger; convive délicat , il s'humecte à petits coups * et ne trouve pas ses vers à force de rasades.

Quand Béranger chante sur le ton de Panard, vous ne voyez point en lui cet abandon de l'ivresse , qui est une espèce de muse pour quelques hommes; mais sa franche gaieté éclate sous la direction cachée d'une raison qui ne sommeille jamais. Cette raison habite plus haut que celle de Panard; l'horizon des idées s'est beaucoup étendu devant elle; et ses tableaux tiennent de la grandeur des sujets dont ils nous représentent l'image. Ainsi, deux seuls couplets de la chanson intitulée le Nouveau Diogène suffisent pour nous apprendre que la Liberté est venue visiter la France, et qu'il existe un congrès de rois, qui, au lieu de se faire représenter par des ministres, ont voulu régler eux-mêmes les destinées de l'Europe. Puisque j'ai prononcé le nom de Diogène, je ne dois pas taire que j'ai cru voir en notre Béranger quelque chose de ce philosophe orgueilleux de sa pauvreté indépendante, et occupé pendant toute sa vie à regarder dans le cœur de l'homme. Aussi les plus fortes saillies de Béranger sont

* On trouve dans le second volume une chanson qui a pour titre : les Petits Coups. C'est tout un Code de philosophie à la manière d'Horace.

encore des peintures de mœurs. Dans ce nombre on peut compter le Sénateur , qui dérida le front de Napoléon lui-même , au temps de ses plus grands embarras.

Toutefois , la gaieté de Béranger ressemble au comique de Molière , souvent très-sérieux quand il nous fait rire de nous-mêmes et des autres : mais , comme le contemplateur , il a pensé au peuple et à tant de gens comme il faut , qui sont peuple aussi. Le Petit Homme Gris , la Mère Aveugle , le Voisin , sont des farces qu'il donne après de bonnes comédies. Le rigorisme y a repris des traits qui ne sont pas exempts de quelque licence : mais la cour de Louis XIV a permis à Molière bien des choses que notre pruderie de nouvelle date reposerait aujourd'hui , sans qu'on pût inférer justement de ces scrupules , que nos mœurs fussent préférables à celles de nos devanciers. Disons cependant à Béranger qu'il ne lui est presque plus permis de faire des couplets grivois ou des chansons de table , à moins qu'il ne les réserve pour chasser quelque maladie noire dont un ami se trouverait attaqué. Nous lui passerons encore quelques boutades , pourvu qu'elles soient des remèdes efficaces , comme la gaieté de ce Carlin de la comédie italienne qui guérissait du spleen.

Béranger laisserait encore un nom , même quand il ne serait que le rival des Panard et des Collé ; mais il y a plus en lui qu'un membre

de cet ancien caveau, si bien surnommé l'Académie du plaisir par M. Étienne. Béranger est un poète choisi pour ressusciter l'ode grecque et rétablir l'antique accord du chant avec la langue des dieux. Il est venu rendre populaires, par le secours de la musique, des compositions qui auraient pu rester renfermées dans le cercle étroit des premières classes de la société. Sous ce rapport, Béranger a rendu un service à la littérature, à la poésie, à la raison, et beaucoup fait pour sa gloire. Les noms qui passent à la postérité par l'entremise d'un peuple ne meurent jamais.

En revenant aux exemples des anciens, Béranger ne porte aucune entrave, il a même poussé plus loin qu'eux la liberté de prendre tous les tons, soit pour éviter l'uniformité, soit pour mieux représenter la nature dans laquelle une scène du genre le plus élevé touche à une scène familière. C'est ainsi que vous lirez l'Opinion et la Complainte de ces demoiselles, auprès de l'ode intitulée *Mon Ame*, qui ressemble à un hymne de Simonide. Ici la raison elle-même ordonne de pardonner des choses dont la pudeur s'alarme, parce que sans elle la littérature manquerait de l'une des plus utiles censures d'un grand scandale qui devait être puni par un poète citoyen. Observons que le ton plaisant pouvait seul permettre les libertés dont le

sujet avait besoin pour produire l'effet désiré. La leçon était sanglante, et cependant elle ne parut pas odieuse comme certains traits d'Aristophane, parce que la satire de Béranger ressemble à celle de La Fontaine : en effet, on sent de la bonhomie jusque dans ses plus grandes colères.

Au reste, si l'on pouvait en vouloir un moment à Béranger, on ne lui garderait pas long-temps rancune, en voyant combien les affections douces et tendres dominant dans ses compositions. Si j'ouvre Anacréon, je trouve un homme occupé de lui seul, qui ne pense qu'à sa coupe ou à sa maîtresse. Il y a toujours un ami en tiers dans les plaisirs de Béranger ; l'amitié est sans cesse auprès de lui pour recevoir ces confidences de l'amour qui ont tant de prix pour les cœurs sensibles. Qu'un ami de Béranger tombe dans le malheur, il obtiendra du poète des tributs que la puissance et la richesse essaieraient en vain de payer au poids de l'or et des honneurs. Je n'ai jamais flatté que l'infortune, est la devise de Béranger : il ignore surtout comment on supprime l'éloge de Gallus.

Les élégantes compositions, les vers polis d'Horace, les brillantes descriptions de Propertius, les tendres supplications de Tibulle, nous inspirent fort peu d'intérêt pour les femmes dont ils ont porté les chaînes : personne n'envie le sort des amans de Pyrrha,

de Cinthie et de Némésis ; mais la Lisette de Béranger, simple, tendre, sensible et pourtant friponne, a un charme particulier : on croit au bonheur de son poète. Et puis comme il lui parle d'amour ! Tantôt c'est l'accent de Parny qui invite Éléonore à venir habiter les champs ; tantôt c'est le ton de Voltaire, dans l'épître des Tu et des Vous ; ailleurs, on dirait de Chaulien devenu plus sensible, mêlant la gaieté d'un convive heureux à des souvenirs politiques, et baissant ensuite humblement la tête sous le jong présenté par sa maîtresse. Ce dernier trait rappelle la chanson qui a pour titre la République ; chanson pleine de grâce et d'originalité, qui contient, sous des formes légères, des allusions aux plus grands événemens du siècle.

Par une certaine habitude de mélancolie qui fait le charme de son talent, Béranger aime à devancer le cours des ans et à jeter ses regards au-delà des bornes de sa vie. Ce retour triste et doux sur un passé qui est encore du présent lui a inspiré le Bon Vieillard, la plus pure peut-être de ses compositions. Les souvenirs, les sentimens, les espérances, les délicatesses du cœur, l'amour sacré de la patrie, font de cette ode une pièce achevée, dont il n'y a de modèle ni dans l'antiquité ni chez les modernes : on ne peut la lire sans répandre des larmes. A

l'exemple de Tibulle, Parny a interrompu les transports d'une passion fortunée pour chanter sa mort ; Béranger , non moins touchant , adresse en quelque sorte ses dernières volontés à sa maîtresse. Encore jeune et jolie , il en fait une bonne vieille qui pleure son ami. L'esprit adopte avec plaisir cette fiction attendrissante ; mais comme l'intérêt s'élève et sort du cercle étroit des choses personnelles , quand le poète termine ses adieux en reportant notre pensée sur les malheurs de la patrie et l'espérance de l'immortalité !

Béranger n'affecte pas tel ou tel état de l'ame pour complaire à son talent. Il cède à ses impressions , et ses ouvrages en portent l'empreinte. Triste aujourd'hui , il fait une ode élégiaque , comme celle d'Horsée sur la mort de Quintilius ; demain le ciel sourit , son imagination prend les riantes couleurs de l'horizon et enfante des rêves de bonheur. Alors il invente , il compose , il écrit à la manière des Grecs sans penser à imiter personne. Que sont les souhaits tant vantés d'Anacréon auprès de la chanson du Petit Oiseau , où le sourire est toujours près des larmes ? C'est le même genre de mérite qui donne tant de prix à l'Aveugle de Bagnolet , le Bélisaire de la chanson. On retrouve encore la teinte d'une douce sensibilité dans la chanson si originale des Étoiles qui filent et dans la pièce intitulée Ma lampe , l'un des éloges les plus

heureux et les plus délicats que le talent ait jamais inspirés au talent. Mais Béranger ne chante pas long-temps sur le même ton ; tout à coup il nous réveille par de piquantes peintures de mœurs, par des portraits ressemblans qui étincellent de verve, de raison et de gaieté, témoin le Marquis de Carabas qui a couru toute la France, le Prince de Navarre et le Vilain, auxquels il oppose la Vivandière, création neuve et propre à éterniser de race en race le souvenir de la gloire des armes françaises.

Béranger diffère de tous ceux qui l'ont précédé ; ses plaisanteries sont des choses sérieuses, et présentent parfois des traits sublimes sous une forme familière qui les grave dans le cœur du peuple. Cet artifice de cacher de grandes pensées sous un langage plaisant et simple fait le mérite de la chanson du Roi d'Yvetot, qui était encore une action méritoire. L'Europe était muette devant Napoléon à la tête d'un million de soldats ; un simple citoyen sans appui, caché dans l'ombre d'un bureau, où il occupait une place nécessaire à son existence, osa faire, dans un apologue chantant, la censure du règne entier d'un conquérant.

Quelquefois Béranger sort de son siècle, et c'est pour nous offrir dans une pièce vraiment lyrique l'image de Louis XI, semblable à un pâle fantôme, et cherchant à retrouver un sourire dans le spectacle du bonheur des

villageois. Cette chanson où plutôt cette ode, d'une forme et d'un ton inconnus avant Béranger, commence ainsi :

Heureux villageois, dansons :
Sautex, fillettes
Et garçons.
Unissez vos joyeux sons,
Musettes et chansons !

A ce couplet, qui revient sans cesse comme un refrain, succèdent ces admirables traits :

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Vient essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébâts.

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier.
Il craint les grands, et le peuple et Dieu même ;
Il craint surtout son héritier.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours, il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son béfroi.

Je demande si le Tibère de Tacite est mieux peint et surtout mieux puni que le Louis XI de Béranger ; je demande si jamais personne a conçu un tableau plus effrayant et plus habilement contrasté. C'est ici qu'il faut remarquer que Béranger fait entrer tous les genres dans la chanson, comme la Fontaine les a tous introduits dans la fable. Il excelle surtout à trouver un cadre, à inventer une action où il jette ses personnages d'une manière

dramatique. Le plus souvent il se met lui-même en scène, et cette nouvelle ressemblance avec le fabuliste ne lui réussit pas moins qu'au bonhomme. Le moi, si déplaisant de sa nature, le moi, qui impatiente quelquefois jusque dans Montaigne, malgré la grâce et l'abandon de sa causerie philosophique, nous plaît dans La Fontaine et dans Béranger. Pourquoi faisons-nous en leur faveur cette exception à une règle générale et défendue par la susceptibilité de notre amour-propre ? Parce que leur moi nous paraît exempt d'égoïsme, d'amertume et de vanité : les confidences de ce moi si aimable dans leurs bouches sont de naïves révélations du cœur humain.

Toutes les affections légitimes, tous les sentimens généreux, le respect des lois, l'humanité, la tolérance, la philosophie, la croyance d'un Être suprême, les sublimes épreuves de l'ame, éclatent dans les vers de Béranger, comme elles règnent dans son cœur, mais une passion ardente paraît y dominer, c'est l'amour de la patrie. Cette passion est sa première muse ; elle entre dans toutes ses compositions, en se prêtant à toutes les métamorphoses que le sujet demande. Comment ne pas se sentir ému des adieux à la gloire de la France, exprimés dans la pièce qui a pour titre : Plus de politique ? Vit-on jamais de détour plus ingénieux que celui de poète ? Il a l'air d'abjurer la politique aux genoux de sa maîtresse ;

et ne cesse de l'entretenir des grandeurs, des exploits et des revers de notre pays. L'amour de la patrie respire avec tout ce que le regret d'une séparation cruelle peut y ajouter de touchant; soit dans la chanson de l'Exilé, soit dans celle du Champ d'asile. La première excite de douces larmes; la seconde fait battre le cœur, et le pénètre de cette admiration que nous causent le souvenir des grandes choses et les hautes inspirations. Mais il fallait qu'une révolution eût lieu, qu'un empire fût créé, que la France devînt la maîtresse du continent, qu'elle tombât du faite de la gloire, que quelques-uns de ses défenseurs se vissent condamnés à l'exil, que des Européens allassent demander asile à des sauvages, pour que cette composition pût exister. C'est bien là le cas de dire : « Que de choses dans une chanson ! »

Une autre ode du poète national commence par cette invocation que l'on ne trouve dans aucun poète d'Athènes, déchue du sceptre de la Grèce, mais grande encore par le génie, l'éloquence et les arts.

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
 Soulève enfin ton front cicatrisé.
 Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
 De tes enfans l'étendard s'est brisé.
 Quand la fortune outrageait leur vaillance,
 Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
 Tes ennemis disaient encor :
 Honneur aux enfans de la France.

Le Cinq Mai me paraît une chanson de génie : elle honore le talent et le cœur du poète. Rien de plus heureusement inventé que l'opposition de ce grand débris de la fortune , solitaire et mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, avec un pauvre soldat qui reverra du moins la France, où la main d'un fils lui fermera les yeux ; mais ce qu'il faut surtout louer dans le poète, c'est que son tribut de regrets à un homme extraordinaire et tombé de si haut devienne à tout moment le sujet d'un chant pour la patrie.

Dans une autre ode quelquefois sublime, le poète, parlant à son ame prête à partir pour le séjour de l'immortalité, chante encore la gloire de la France dont il va rejoindre les héros. Quelle haute inspiration dans cette strophe !

Cherchez au-dessus des orages
Tant de guerriers morts à propos ,
Qui , se déroband aux outrages ,
Ont au Ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite ,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux :
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
En souriant, remontez dans les cieux.

On trouve aussi dans la Sainte-Alliance des peuples un hommage à la France et à toutes les familles du genre humain, que le poète veut réconcilier aux accords de sa lyre, et rallier au nom de cette paix universelle, le rêve d'une belle ame. Ni l'antiquité ni les

modernes, jusqu'à notre époque, n'avaient pu concevoir cette création, qui appartient tout entière à des idées et à des événements d'un ordre nouveau dans le monde. L'auteur fait descendre la Paix sur la terre pour conseiller aux peuples le traité d'une éternelle amitié. Après de sages réflexions sur les maux que la guerre cause à l'humanité, la déesse s'exprime ainsi :

« Oui, libre enfin, que le monde respire :
 Sur le passé jetez un voile épais.
 Semez vos champs aux accords de ma lyre :
 L'encens des arts doit briller pour la Paix.
 L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 Accueillera les doux fruits de l'hymen :
 Peuples, formez une Sainte-Alliance,
 Et donnez-vous la main.

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours :
 Comme au printemps la terre était parée ;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France ;
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples formons une Sainte-Alliance,
 Et donnons-nous la main.

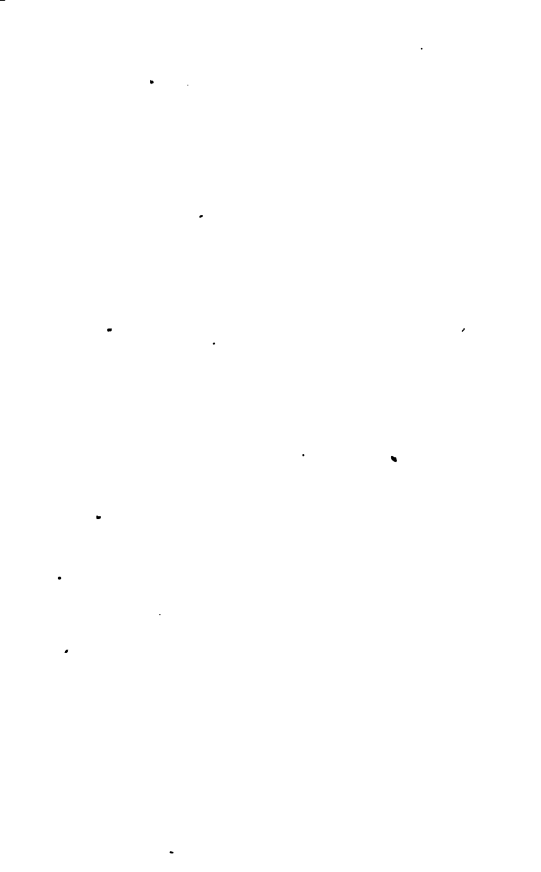
Tel est Béranger, tel est le poète dont je songeais depuis long-temps à caractériser les productions : sa réputation n'avait pas besoin de mon secours ; mais il était peut-être utile de signaler à l'attention des amis de la littérature un homme qui s'est ouvert une route nouvelle, un écrivain indépendant de tout autre jong

que celui de la raison ; original sans étrangeté , éminemment Français sans être l'imitateur d'aucun écrivain de son pays , rempli d'inspirations heureuses qu'il féconde par la méditation , et faisant difficilement des vers faciles. J'ai encore voulu rappeler aux écrivains , par l'exemple de Béranger , qu'il faut absolument être de son siècle pour obtenir des succès durables et populaires , et que vouloir faire reculer la raison humaine par des productions marquées au cachet des temps , des erreurs et des préjugés qui ont péri sans retour , serait compromettre toutes les nobles espérances du talent. Les jeunes poètes pourront encore apprendre , dans Béranger , que le défaut de variété nuit à nos odes , à toutes nos pièces du genre sublime ou sérieux ; une fois élevés dans les airs , nous y voulons toujours rester , et les yeux se fatiguent à nous suivre. Semblables au cygne d'Ismène , nous ne savons pas descendre du ciel ; nous semblons oublier qu'Horace , qui s'élève parfois aussi haut que Pindare , sait abaisser son vol , et ne paraît que plus grand , lorsque , avec une modestie pleine de grâce , il se compare à l'abeille errante parmi les fleurs des bosquets de Tivoli.

Uniquement occupé de considérations littéraires , n'ayant voulu encourir aucune censure , réveiller aucune passion , ni blesser une seule convenance , nous avons omis à

dessein un certain nombre de chansons de Béranger, qui auraient pu donner lieu à quelques remarques utiles peut-être. Il nous suffit d'avoir essayé de peindre un des premiers poètes de notre époque. La critique nous demandera si ce poète est sans reproches ? Non, sans doute ; mais ses défauts ne sont pas de nature à devenir contagieux, tandis que ses beautés peuvent en produire d'autres, et féconder le génie de ses successeurs. Rien ne nous ordonne d'agir avec un écrivain naturel et vrai, comme envers un brillant corrupteur du goût et du bon sens. Dispensons-nous donc du soin de remarquer dans Béranger des taches que la critique n'aura pas manqué de découvrir avec ses yeux de lynx, plus habile à voir les fautes que les perfections, et réservons-nous le droit de répéter en confidence, à l'oreille de l'amitié, ces conseils du cœur que le talent reçoit toujours avec reconnaissance.





PRÉFACE.

(NOVEMBRE 1815.)

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci; et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en 3 vol. in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très-dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête, depuis un mois, pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons, je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un deux, profond érudit, vint, il y a quelques jours, m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fari-radondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu.

Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta, d'un air empressé, un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

C'est de l'écriture de Collé! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce » fragment avec le manuscrit des mémoires » du premier de nos chansonniers, et je vous » en garantis l'authenticité. Vous verrez, en » le lisant, pourquoi il n'a pas trouvé place » dans ces mémoires, qui ne contiennent pas » toujours des choses aussi raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que, d'abord, je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir pour ma préface, de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage

d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incroyables. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

15 JANVIER 1768.

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmans.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en parait pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaissez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise ?

LE CENSUREUR.

J'ai été , au contraire , forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ (*feuilletant son manuscrit*).

Quoi ! monsieur , vous exigez que je retranche..... (Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSUREUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont passé bien ailleurs.

LE CENSUREUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez ; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSUREUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord , pourquoi , dans les vaudevils-

les, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances ?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles ? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous ? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter.

LE CENSUREUR.

Mais, les ministres, monsieur, les ministres ! Si, à Naples, l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples, saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSUREUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris ?

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSUREUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de

quoi se mêlent les faiseurs de chansons ? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre ; les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez, à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée *, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux, fort souvent, il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie*. Mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certaines idées, de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre ?

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur ! il n'y

* Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères ?

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs, et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous ferez certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence *.

LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

* Plusieurs de ces raisonnemens se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle, placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur et membre de l'Académie française.

COLLÉ.

La chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

COLLÉ.

Quoi ! comme l'a dit le bon La Fontaine ,

Les mères, les maris me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire !

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître ?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur, et très-censeur ?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

Eh bien ! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveloux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgens, pardonnent des écarts à la gaieté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet je pourrais trouver vos raisons bonnes : ici, elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer*.

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire. *

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédicasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protège-t-il contre les censeurs ?

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques.

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît ?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que, jour par jour, vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y serez point compromis.

Bien : mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos argumens, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier....

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé, et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les *flonflons*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

P. S. Je crois inutile d'ajouter aucune

réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné ; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.



Chansons.

LE ROI D'YVETOT.

(MAI 1813.)

Air : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
 Qu'une soif un peu vive ;
 Mais, en rendant son peuple heureux
 Il faut bien qu'un roi vive.
 Lui-même à table, et sans suppôt,
 Sur chaque muid levait un pot
 D'impôt.
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel bon petit roi c'était là !
 La, la.

Aux filles de bonnes maisons
 Comme il avait su plaire,
 Ses sujets avaient cent raisons
 De le nommer leur père ;
 D'ailleurs il ne levait de ban
 Que pour tirer, quatre fois l'an,
 Au blanc.
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel bon petit roi c'était là !
 La, la.

Il n'agrandit point ses états,
 Fut un voisin commode,
 Et, modèle des potentats,
 Prit le plaisir pour code.
 Ce n'est que lorsqu'il expira,
 Que le peuple qui l'enterra
 Pleura.
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel bon petit roi c'était là !
 La, la.

On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince.
 C'est l'enseigne d'un cabaret ,
 Fameux dans la province.
 Les jours de fête , bien souvent ,
 La foule s'écrie en buvant
 Devant :
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Quel bon petit roi c'était là !
 La, la.

LA BACCHANTE.

Air : Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant , je cède à tes désirs :
 De Champagne enivre Julie.
 Inventons , s'il se peut , des plaisirs ;
 Des amours épuisons la folie.
 Verse-moi ce joyeux poison ;
 Mais surtout bois à ta maîtresse :
 Je rongerais de mon ivresse ,
 Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards ,
 Tout le feu dont mon sang bouillonne.
 Sur ton lit , de mes cheveux épars ,
 Fleur à fleur , vois tomber ma couronne.
 Le cristal vient de se briser :
 Dieux ! baise ma gorge brûlante ,

Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encor ; mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes ?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours :
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus,
Ah ! je sens redoubler mon être !
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour ;
Mais, hélas ! tes baisers languissent.
Ne bois plus , et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurai du moins , pour les éteindre,
Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR.

Air : J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux !
Je lui dois , l'on peut m'en croire ,
Un ami bien précieux.

Le jour où j'obtins sa foi ,
Un sénateur vint chez moi !

Quel honneur !
Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur ,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver , chez un ministre
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin ,
Il me frappe dans la main.

Quel honneur !
Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur ,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade ,
Et n'a rien d'un freluquet.
Lorsque ma femme est malade ,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an ;
Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur !
Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur ,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner ,
Il me dit d'un air aimable :

« Allez donc vous promener :
 » Mon cher, ne vous gênez pas,
 » Mon équipage est là-bas. »

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

Certain soir, à sa campagne
 Il nous mena par hasard.
 Il m'enivra de Champagne ;
 Et Rose fit lit à part.
 Mais de la maison, ma foi,
 Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie
 Pour parrain je l'ai donné.
 C'est presque en pleurant de joie
 Qu'il baise le nouveau-né ;
 Et mon fils, dès ce moment,
 Est mis sur son testament.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie ;
 Mais parfois j'y suis trop vert.

J'ai poussé la raillerie
 Jusqu'à lui dire au dessert :
 On croit, j'en suis convaincu,
 Que vous me faites c....
 Quel honneur !
 Quel bonheur !
 Ah ! monsieur le sénateur,
 Je suis votre humble serviteur.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU
 MODERNE.

Air : Tout le long de la rivière.

Au caveau je n'osais frapper ;
 Des méchans m'avaient su tromper.
 C'est presque un cercle académique,
 Me disait maint esprit caustique.
 Mais que vois-je ? de bons amis
 Que rassemble un couvert bien mis !
 Asseyez-vous, me dit la compagnie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
 Courant pour disputer les voix
 A des gens qu'appuierait le zèle
 D'un grand seigneur ou d'une belle ;

Mais , faisant moitié du chemin ,
 Vous m'accueillez le verre en main.
 D'ici l'intrigue est à jamais bannie ;
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant , crachant , faudra-t-il donc ,
 Dans un discours superbe et long ,
 Dire : Quel honneur vous me faites !
 Messieurs , vous êtes trop honnêtes ;
 Ou quelque chose d'aussi fort ?
 Mais que je m'effrayais à tort !
 On peut ici montrer moins de génie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
 Faire bâiller , en répondant
 Que l'on vient de perdre un grand homme ;
 Que moi je le vaux , Dieu sait comme.
 Mais ce président sans façon *
 Ne péroré ici qu'en chanson :
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin , aurai-je alors ,
 Pour tout esprit , l'esprit de corps ?
 Il rend le bon sens , quoi qu'on dise ,

* M. Désaugiers.

Solidaire de la sottise ;
 Mais , dans votre société ,
 L'esprit de corps , c'est la gaité.
 Cet esprit-là règne sans tyrannie.
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi , j'en juge à votre accueil ,
 Ma chaise n'est point un fauteuil.
 Que je vais chérir cet asile ,
 Où tant de fois le Vaudeville
 A renouvelé ses grelots ,
 Et sur la porte écrit ces mots :
 Joie , amitié , malice et bonhomie !
 Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.

ROGER BONTEMPS.

Air : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabillaires
 Pour exemple donné,
 En un temps de misères
 Roger Bontemps est né.
 Vivre obscur à sa guise,
 Narguer les mécontents ;
 Eh gai ! c'est la devise
 Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
 Coiffé dans les grands jours,
 De roses ou de lierre
 Le rajeunir toujours :
 Mettre un manteau de bure,
 Vieil ami de vingt ans ;
 Eh gai ! c'est la parure
 Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte.
 Une table, un vieux lit,
 Des cartes, une flûte,
 Un broc que Dieu remplit,
 Un portrait de maîtresse,
 Un coffre et rien dedans ;
 Eh gai ! c'est la richesse
 Du gros Roger Bontemps.

Aux enfans de la ville
 Montrer de petits jeux ;
 Être un faiseur habile
 De contes graveleux ;
 Ne parler que de danse
 Et d'almanachs chantans ;
 Eh gai ! c'est la science
 Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,
 Sabler ceux du canton ;
 Préférer Marguerite
 Aux dames du grand ton ;
 De joie et de tendresse

Remplir tous ses instans;
Eh gai ! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaité;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux;
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatans,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

LA GAUDRIOLE.

Air : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.

Mirliton s'en est allé.
 Ah ! la muse de Collé,
 C'est la gaudriole,
 O gué,
 C'est la gaudriole.

Moi, des sujets polissons
 Le ton m'affriole.
 Minerve, dans mes chansons,
 Fait la cabriole.
 De ma grand'-mère, après tout,
 Tartufes, je tiens le goût
 De la gaudriole,
 O gué,
 De la gaudriole.

Elle amusait, à dix ans,
 Son maître d'école.
 Des cordeliers gros plaisans
 Elle fut l'idole.
 Au prêtre qui l'exhortait,
 En mourant elle contait
 Une gaudriole,
 O gué,
 Une gaudriole.

C'était la régence alors,
 Et, sans hyperbole,
 Grâce aux plus drôles de corps,
 La France était folle.
 Tous les hommes plaisaient,
 Et les femmes se prêtaient

A la gaudriole,
 O gué,
 A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui :
 Est-on moins frivole ?
 Trop de gloire nous a nui ;
 Le plaisir s'envole.
 Mais au Français attristé
 Qui peut rendre la gaité ?
 C'est la gaudriole,
 O gué,
 C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
 Lorsqu'on vous viole,
 Pourquoi prendre un air confus
 A chaque parole ?
 Passez les mots aux rieurs :
 Les plus gros sont les meilleurs
 Pour la gaudriole,
 O gué,
 Pour la gaudriole.



PARNY.**ROMANCE.**

Musique de M. B. Wilhem.

Je disais aux fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants
» Parny qui sait de la nature
» Célébrer les plus doux penchans. »
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus :
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux Grâces émues :
« Il vous doit sa célébrité ;
» Montrez-vous à lui demi-nues :
» Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des plaisirs éperdus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel Âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
» Les fleurs qu'auprès d'une volage

» Il prodigua dans son printemps. »
 Mais en pleurant je les vois lire
 Des vers qu'ils ont cent fois relus.

Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre :
 Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives :
 « Oubliez vos malheurs récents *.
 » Pour charmer l'écho de nos rives
 » Il vous suffit de ses accens. »
 Mais du poétique délire
 Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre :
 Parny n'est plus !

Il n'est plus ! Ah ! puisse l'envie
 S'interdire un dernier effort ** !
 Immortel il quitte la vie ;
 Pour lui tous les dieux sont d'accord.
 Que la haine, prête à maudire,
 Pardonne aux aimables vertus.

Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer sur sa lyre :
 Parny n'est plus !

* Allusion à la mort de Lebrun , de Delille ,
 de Bernardin de Saint-Pierre , de Grétry , etc.

** Autre allusion aux insultes faites à la mé-
 moire de l'auteur de la *Guerre des Dieux*.

MA GRAND' MÈRE.

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand'-mère, un soir à sa fête ,
De vin pur ayant bu deux doigts ,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !

Combien je regrette
Mon bras si dodu ,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

bis.

Quoi ! maman , vous n'étiez pas sage !
— Non, vraiment ; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage ,
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette
Mon bras si dodu ,
Ma jambe bien faite ,
Et le temps perdu !

Maman , vous aviez le cœur tendre ?
— Oui, si tendre , qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre ,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.

Combien je regrette
Mon bras si dodu ,
Ma jambe bien faite ,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?

— Oui, seul il me plut quatre mois :

Mais bientôt j'estimai Valère ,

Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette

Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite ,

Et le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amans ensemble !

— Oui, mais chacun d'eux me trompa

Plus fine alors qu'il ne vous semble ,

J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette

Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite

Et le temps perdu !

Maman, que lui dit la famille ?

— Rien ; mais un mari plus sensé

Eût pu connaître à la coquille

Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette

Mon bras si dodu ,

Ma jambe bien faite ,

Et le temps perdu !

Maman, lui fûtes-vous fidelle ?

— Oh ! sur cela je me tais bien.

A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle ,

Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette

Mon bras si dodu ,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu !

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?
— Oui ; mais , grâce à ma gaité ,
Si l'église n'était plus neuve ,
Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette
Mon bras si dodu ,
Ma jambe bien faite ,
Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire ?
— Hé, mes petits-enfants, pourquoi ,
Quand j'ai fait comme ma grand'-mère ,
Ne feriez-vous pas comme moi ?

Combien je regrette
Mon bras si dodu ,
Ma jambe bien faite ,
Et le temps perdu !

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Air:

Deux saisons règlent toutes choses ,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printemps nous devons des roses ,
A l'automne un jus bienfaisant.

Les jours croissent , le cœur s'éveille ;
 On fait le vin quand ils sont courts.
 Au printemps , adieu la bouteille !
 En automne , adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute
 Ces deux penchans faits pour charmer ;
 Mais pour ma santé je redoute
 De trop boire et de trop aimer.
 Or la sagesse me conseille
 De partager ainsi mes jours :
 Au printemps , adieu la bouteille !
 En automne , adieu les amours !

Au mois de mai , j'ai vu Rosette ,
 Et mon cœur a subi ses lois.
 Que de caprices la coquette
 M'a fait essayer en six mois !
 Pour lui rendre enfin la pareille ,
 J'appelle octobre à mon secours.
 Au printemps , adieu la bouteille !
 En automne , adieu les amours !

Je prends , quitte et reprends Adèle ,
 Sans façon comme sans regrets
 Au revoir , un jour me dit-elle ;
 Elle revint long-temps après.
 J'étais à chanter sous la treille :
 Ah ! dis-je , l'année a son cours.
 Au printemps , adieu la bouteille !
 En automne , adieu les amours.

Mais il est une enchanteresse
 Qui change à son gré mes plaisirs.
 Du vin elle excite l'ivresse,
 Et maîtrise jusqu'aux désirs.
 Pour elle ce n'est pas merveille
 De troubler l'ordre de mes jours,
 Au printemps, avec la bouteille,
 En automne, avec les amours.

LE PETIT HOMME GRIS.

Air : Toto , carabo.

Il est un petit homme ,
 Tout habillé de gris ,
 Dans Paris ;
 Joufflu comme une pomme ,
 Qui , sans un sou comptant ,
 Vit content ,
 Et dit : Moi , je m'en...
 Et dit : Moi , je m'en...
 Ma foi , moi , je m'en ris !
 Oh ! qu'il est gai (*bis*) , le petit homme gris !

A courir les fillettes ,
 A boire sans compter ,
 A chanter ,
 Il s'est convert de dettes ;
 Mais quant aux créanciers ,
 Aux huissiers ,

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre,

Qu'il s'y couche le soir

Sans y voir;

Qu'il lui faille en décembre

Souffler, faute de bois,

Dans ses doigts;

Il dit : Moi, je m'en...

Il dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Sa femme, assez gentille,

Fait payer ses atours

Aux amours :

Aussi plus elle brille,

Plus on le montre au doigt.

Il le voit,

Et dit : Moi, je m'en...

Et dit : Moi, je m'en...

Ma foi, moi, je m'en ris!

Oh! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable

Sur un lit délabré,

Le curé,

De la mort et du diable

Parle à ce moribond,

Qui répond :
 Ma foi, moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en...
 Ma foi, moi, je m'en ris !
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

Air : Des bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
 Gaiement m'assiège et derrière et devant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Un sot fait-il sonner un coffre-fort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Volnais, Pomard, Beaune et Moulin-à-Vent*,
 Fait-on sonner votre âge en vous servant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 En fait de vin qu'on se montre savant,

* Noms de différens vins.

Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais sans esprit faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais que Thémire, à table nous trouvant,
Avec l'Aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
Le verre en main, quand j'implore un bon vent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

AINSI SOIT-IL !

(1812.)

Air : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis ;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;
Le puissant craindra le flatteur ;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers, plus de joneurs,
De petits banquiers grands seigneurs,
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il !

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il !

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit, avec ses amans
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours ;
 Et son mari, pendant huit jours
 Pourra s'absenter sans péril.
 Ainsi-soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit
 Plus de génie et moins d'esprit,
 Laissant tout jargon puéril.
 Ainsi-soit-il !

L'auteur aura plus de fierté,
 L'acteur moins de fatuité ;
 Le critique sera civil.
 Ainsi-soit-il !

On rira des erreurs des grands ,
 On chausonnera leurs agens ,
 Sans voir arriver l'alguazil.
 Ainsi-soit-il !

En France enfin renaît le goût ;
 La justice règne partout ,
 Et la vérité sort d'exil.
 Ainsi-soit-il !

Or, mes amis, bénissons Dieu,
 Qui met chaque chose en son lieu :
 Celles-ci sont pour l'an trois mil.
 Ainsi-soit-il !

L'ÉDUCATION

DES DEMOISELLES.

Air : Tra la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénélon !
Il parle de messe et d'aiguilles ;
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles,
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'à broder une autre s'applique ;
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense ;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :
Un peu plus haut relevons-la.

Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur mes sœurs une autre veille;
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ces formes sont belles !
Surtout les beaux nus que voilà !
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La contume ainsi l'exigeant.
Je t'avouérai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.

Air : Tout le long de la rivière.

Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du *Benedicite*.
Faut-il qu'à peine il m'en souviennne !
Mais, pour que l'appétit revienne,
Je dis mes *Grâces* lorsqu'enfin
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim.

Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe :
 Que vous êtes bon , mon Dieu , je vous rends grâce
 O mon Dieu , mon Dieu , je vous rends grâce !

Mon voisin , faible de cerveau ,
 Ne boit jamais son vin sans eau.
 Rien qu'à voir mousser le Champagne ,
 Déjà la migraine le gagne ;
 Tandis que , pur et coup sur coup ,
 Pour ma santé je bois beaucoup.

Vous savez seul comment tout cela passe ;
 Que vous êtes bon , mon Dieu , je vous rends grâce
 O mon Dieu , mon Dieu , je vous rends grâce !

De soupçons jaloux assiégé ,
 Dorval n'a ni bu ni mangé.
 Cet époux sans philosophie
 Par bonheur de nous se défie ,
 Et tient sa femme , aux yeux si doux ,
 Sous triple porte à deux verroux.

Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
 Que vous êtes bon , mon Dieu , je vous rends grâce !
 O mon Dieu , mon Dieu , je vous rends grâce !

Certain soir monsieur célébra
 Une déesse d'Opéra :
 Pour prix d'un grain d'encens profane ,
 Vite au régime on le condamne.
 Sans accident , moi j'ai fêté
 Huit danseuses de la Gaité.

Pour un miracle on veut que cela passe.
 Que vous êtes bon , mon Dieu , je vous rends grâce !
 O mon Dieu , mon Dieu , je vous rends grâce !

Mais quel convive assis là-bas
 N'ose rire et ne chante pas ?
 Chut ! me dit-on, c'est un vrai sage ,
 Qui dans les cours a fait naufrage.
 Quoi ! chez nous cet homme rêveur
 Des rois regrette la faveur !

Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
 Que vous êtes bon, mon Dieu, je vous rends grâce !
 O mon Dieu, mon Dieu, je vous rends grâce !

A table trouvant tout au mieux ,
 Je crois qu'un ordre exprès des cieux
 Tient en haleine la sagesse,
 Des fous ménage la faiblesse,
 Et fait de la vie un repas
 Dont le dessert ne finit pas.

Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe.
 Que vous êtes bon, mon Dieu, je vous rends grâce !
 O mon Dieu, mon Dieu, je vous rends grâce !

LA MÈRE AVEUGLE.

Air : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin
 Écoutez-moi bien, ma fille.
 Déjà votre cœur sautille
 Au nom du jeune Colin.
 Craignez ce qu'il vous conseille ,
 Quoique aveugle, je surveille ;

A tout je prête l'oreille,
 Et vous soupirez tout bas.
 Votre Colin n'est qu'un traître...
 Mais vous ouvrez la fenêtre;
 Lise, vous ne filez pas (*ter*).

Il fait trop chaud, dites-vous;
 Mais par la fenêtre ouverte,
 A Colin, toujours alerte,
 Ne faites pas les yeux doux.
 Vous vous plaignez que je gronde :
 Hélas ! je fus jeune et blonde :
 Je sais combien dans ce monde
 On peut faire de faux pas.
 L'amour trop souvent l'emporte...
 Mais quelqu'un est à la porte;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
 Qui fait crier la serrure ;
 Et mon vieux chien qui murmure
 Gagne à cela de bons coups.
 Oui, fiez-vous à mon âge :
 Colin deviendra volage ;
 Craignez, si vous n'êtes sage,
 De pleurer sur vos appas...
 Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?
 C'est le bruit d'un baiser tendre ;
 Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
 C'est votre oiseau qui vous baise ;

Dites-lui donc qu'il se taise ,
 Et redoute mon courroux.
 Ah ! d'une folle conduite
 Le déshonneur est la suite ;
 L'amant qui vous a séduite
 En rit même entre vos bras.
 Que la prudence vous sauve...
 Mais vous allez vers l'alcôve ;
 Lise , vous ne filez pas.

C'est pour dormir , dites-vous.
 Quoi ! me jouer de la sorte !
 Colin est ici ; qu'il sorte ,
 Ou devienne votre époux.
 En attendant qu'à l'église
 Le séducteur vous conduise ,
 Filez , filez , filez , Lise ,
 Près de moi , sans faire un pas.
 En vain votre lin s'embrouille ;
 Avec une autre quenouille ,
 Non , vous ne filerez pas.

CHARLES VII.

Musique de M. B. Wilhem.

Je vais combattre, Agnès l'ordonne ;
 Adieu, repos ; plaisir , adieu !
 J'aurai , pour venger ma couronne ,
 Des héros , l'amour et mon Dieu.

Anglais, que le nom de ma belle
 Dans vos rangs porte la terreur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle ;
 Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive ,
 Français et roi , loin des dangers ,
 Je laissai la France captive
 En proie au fer des étrangers.
 Un mot , un seul mot de ma belle
 A couvert mon front de rougeur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle ,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire ,
 Agnès , tout mon sang coulera.
 Mais non ; pour l'amour et la gloire ,
 Victorieux , Charles vivra.
 Je dois vaincre ; j'ai de ma belle
 Et les chiffres et la couleur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle ,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois , La Trémouille , Saintrailles ,
 O Français , quel jour enchanté ,
 Quand des lauriers de vingt batailles
 Je couronnerai la beauté !
 Français , nous devons à ma belle ,
 Moi la gloire , et vous le bonheur.
 J'oubliais l'honneur auprès d'elle ,
 Agnès me rend tout à l'honneur.

LA BONNE FILLE,**OU****LES MOEURS DU TEMPS.****(ANNÉE 1812.)***Air* : Il est toujours le même.**Je sais fort bien que sur moi l'on babille,****Que soi-disant****J'ai le ton trop plaisant ;****Mais cet air amusant****Sied si bien à Camille !****Philosophe par goût ,****Et toujours et de tout****Je ris , je ris , tant je suis bonne fille !****Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille ,****A mon début ,****Craignant quelque rebut ,****Je me livre en tribut****Au censeur Mascarille ;****Et ce cuistre insolent****Dénigre mon talent ;****Mais moi , j'en ris , tant je suis bonne fille.****Un sénateur , qui toujours apostille ,****Dit : Je voudrais****Servir tes intérêts.**

Lors j'essaie à grands frais
 D'échauffer le vieux drille.
 Quoi qu'il fit espérer,
 Je n'en pus rien tirer,
 Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un chambellan, qui de clinquant pétille,
 Après qu'un jour
 Il m'eut fait voir la cour,
 Enrichit mon amour
 De ce jonc qui scintille.
 J'en fais voir le chaton :
 C'est du faux, me dit-on.
 Et moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Un bel-esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
 Grâce à moi, fut
 Nommé de l'Institut.
 Quand des voix qu'il me dut
 Vient l'éclat dont il brille,
 Avec moi que de fois
 Il a manqué de voix !
 Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille.

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
 Tout triomphant,
 Dans ses bras m'étouffant,
 De me faire un enfant
 Me proteste qu'il grille;
 Et le petit morveux,
 Au lieu d'un, m'en fait deux;
 Mais moi, j'en ris, tant je suis bonne fille.

Trois auditeurs me disent : Viens , Camille ;
 Soupe avec nous ;
 Que nous fassions les fous.
 J'étais seule pour tous :
 L'un d'eux me déshabille.
 Puis le vin met dedans
 Nos petits intendans ;
 Et moi , j'en ris , tant je suis bonne fille.

Telle est ma vie ; et sur mainte vétille
 J'aurais ici
 Pu glisser , Dieu merci !
 Dans ses jupons aussi
 Je sais qu'on s'entortille ;
 Mais les restrictions ,
 . Mais les précautions ,
 Moi , je m'en ris , tant je suis bonne fille.

MES CHEVEUX.

Air du vaudeville de Décence.

Mes bons amis , que je vous prêche à table ,
 Moi , l'apôtre de la gaité.
 Opposez tous au destin peu traitable
 Le repos et la liberté ;
 A la grandeur , à la richesse ,
 Préférez des loisirs heureux ,
 C'est mon avis , moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis ; voulez-vous dans la joie
 Passer quelques instans sereins ?
 Buvez un peu : c'est dans le vin qu'on noie
 L'ennui, l'humeur et les chagrins.
 A longs flots puisez l'allégresse
 Dans ces flacons d'un vin mousseux.
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis , et bien boire et bien rire
 N'est rien encor sans les amours.
 Que la beauté vous charme et vous attire ;
 Dans ses bras coulez tous vos jours.
 Gloire, trésors, santé, jeunesse ,
 Sacrifiez tout à ses vœux.
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis , du sort et de l'envie
 On brave ainsi les traits cuisans.
 En peu de jours usant toute la vie ,
 On en retranche les vieux ans.
 Achetez la plus douce ivresse
 Au prix d'un âge malheureux.
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.



MADAME GRÉGOIRE.

Air : C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire.

J'allais , à vingt-ans ,
Dans son cabaret rire et boire ;

Elle attirait les gens
Par des airs engageans.

Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur sa mine.

Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

D'un certain époux ,
Bien qu'elle pleurât la mémoire ,

Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire ;

Mais à le remplacer
Qui n'eût voulu penser !

Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !

Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.

**Vous cédez tout : il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.**

**L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu , chez lui, calculant à toute heure ,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied ,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.**

**Auprès de toi nous ne craignons , ma chère ,
Ni l'Intérêt , ni les folles erreurs ;
Mais , aujourd'hui , que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent ,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;
Mais que jamais , jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.**

L'AGE FUTUR,

ou

CE QUE SERONT NOS ENFANS.

Air : **Allez-vous-en , gens de la nûce.**

**Je le dis sans blesser personne ,
Notre âge n'est point l'âge d'or ;
Mais nos fils , qu'on me le pardonne ,
Vaudront bien moins que nous encor.**

Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien !

Ah ! pour un rien ,

Oui , pour un rien ,

Nous laisserions finir le monde ,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas ;
Mais nos fils , pesans gastronomes ,
Boiront et ne chanteront pas.
D'un sot , à face rubiconde ,
Ils feront un épicurien.

Ah ! pour un rien ,

Oui , pour un rien ,

Nous laisserions finir le monde ,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux-esprits de notre âge ,
L'ennui nous gagne assez souvent ;
Mais deux Instituts , je le gage ,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.

Ah ! pour un rien ,

Oui , pour un rien ,

Nous laisserions finir le monde ,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre ,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils , ne se reposant guère ,

Batailleront à tout propos.
 Seul prix d'une ardeur furibonde,
 Un laurier sera tout leur bien.

Ah ! pour un rien,
 Oui, pour un rien,
 Nous laisserions finir le monde,
 Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galans sans doute,
 Mais nos fils, d'excès en excès,
 Égarant l'amour sur sa route,
 Ne lui parleront plus français.
 Ils traduiront, Dieu les confonde !
L'Art d'aimer en italien.

Ah ! pour un rien,
 Oui, pour un rien,
 Nous laisserions finir le monde,
 Si nos femmes le voulaient bien.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
 Chez nos descendans on aura
 Pour grands hommes des journalistes,
 Pour amusement l'Opéra ;
 Pas une vierge pudibonde,
 Pas même un aimable vaurien.

Ah ! pour un rien,
 Oui, pour un rien,
 Nous laisserions finir le monde,
 Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
 Vainement nous formons des vœux

Pour que notre culte et nos fêtes
 Soient en honneur chez nos neveux :
 Ce chapitre que Momus fonde
 Chez eux manquera de doyen.

Ah ! pour un rien,
 Oui, pour un rien,
 Nous laisserions finir le monde,
 Si nos femmes le voulaient bien.

LES GUEUX.

Air de la première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
 Sont les gens heureux ;
 Ils s'aiment entre eux.
 Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
 Que de gueux hommes de bien !
 Il faut qu'enfin l'esprit venge
 L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
 Sont les gens heureux ;
 Ils s'aiment entre eux.
 Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
 Au sein de la pauvreté ;
 J'en atteste l'Évangile ;
 J'en atteste ma gaité.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;

Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe ,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ,
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux , les gueux ,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux , les gueux ,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

L'Amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette ,
Assise entre deux soldats.

Les gueux , les gueux ,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

LA DESCENTE AUX ENFERS.

Air : Boira qui voudra , larirette ;
Paira qui pourra , larira.

Sur la foi de votre bonne ,
Vous qui craignez Lucifer ,
Approchez , que je vous donne
Des nouvelles de l'Enfer.
Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.
Tant qu'on le pourra ,
L'on trinquera ,
Chantera ,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira. *

Sachez que la nuit dernière ,
Sur un vieux balai rôti ,

* Il suffit de chanter le refrain entier au premier et au dernier couplet ; et pour les autres , de reprendre en chœur :

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira !

Avec certaine sorcière
Pour l'enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Ma sorcière est jeune et belle ,
Et , dans ces lieux inconnus ,
Diablotins , par ribambelle ,
Viennent baiser ses pieds nus.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Quoi qu'en disent maints bélîtres ,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huitres ,
Et des débris de flacons.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Là , ni chaudières , ni flammes ,
Et si grands que soient leurs torts ,
Aux enfers nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Chez lui le diable est bon homme ;
Aussi voyons-nous d'abord

Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre-mort.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon :
Sa Majesté tenait table
Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Ses arrêts les plus sévères
Qu'en mourant nous redoutons ,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

Aux buveurs à rouge trogne ,
Il dit : Trinquons à grands coups !
Vous n'aimiez que le Bourgogne ,
De Champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira.

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jeuneau ,

Il dit : Avec Diogène
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Grâces;
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistans;
Puis à Ninon, sur des roses,
Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,

Que le diable nous emporte ,
 Et nous rendrons grâce à Dieu.
 Tant qu'on le pourra , larirette ,
 On se damnera , larira.
 Tant qu'on le pourra ,
 L'on trinquera ,
 Chantera ,
 Aimera
 La fillette.
 Tant qu'on le pourra , larirette ,
 On se damnera , larira.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille .

Allons, Babet , il est bientôt dix heures ;
 Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
 Depuis un an qu'avec moi tu demeures ,
 Jamais , je crois , je ne fus si dispos.
 A mon coucher ton aimable présence
 Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
 Allons, Babet , un peu de complaisance ,
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne , agaçante et jolie ,
 D'un vieux garçon doit être le soutien.
 Jadis ton maître a fait mainte folie
 Pour des minois moins friands que le tien.
 Je veux , demain , bravant la médisance ,
 Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.

Allons , Babet , un peu de complaisance ,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais ;
Après de moi coule des jours paisibles ;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?
Allons , Babet , un peu de complaisance ,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs , quoi ! Babet se refuse !
Mademoiselle , auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jockey vous amuse ;
Mais songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin , livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons , Babet , un peu de complaisance ,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah ! tu te rends , tu cèdes à ma flamme !
Mais la nature , hélas ! trahit mon cœur.
Ne pleure point , va , tu seras ma femme ,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons , Babet , un peu de complaisance ,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

L'AMI ROBIN.

Air : La Monaco.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles ,
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs , qui voulez des pucelles ,
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Prodiguons l'or , et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir ;
Car si nous tenions aux comtesses ,
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
Sois le courtier :

On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin , quel bon métier !

J'ai connu Robin à l'école :
 Ce n'était point un libertin ;
 Mais il gagnait mainte pistole
 A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin , quel bon métier !

Quand de prendre femme il eut l'âge ,
 Il la prit belle exprès pour ça.
 Par malheur la sienne était sage ;
 Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
 Sois le courtier :
 On paîra bien ton ministère.
 De tout Cythère
 Sois le courtier :
 Ami Robin , quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente ,
 Il sera votre fournisseur :

Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

(JANVIER 1814.)

Air : Gai ! gai ! marions-nous.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;

Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix ,
Le barbare
Qu'elle égare ,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Renonçant à ses marais ,
Le Cosaque
Qui bivouaque ,
Croît , sur la foi des Anglais ,
Se loger dans nos palais.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Le Russe, toujours tremblant ,
Sous la neige
Qui l'assiège ,
Las de pain noir et de gland ,
Veut manger notre pain blanc.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
 Espérance
 De la France ;
 Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
 En avant , Gaulois et Francs !

Ces vins que nous amassons
 Pour les boire
 A la victoire ,
 Seraient bus par des Saxons !
 Plus de vin , plus de chansons !

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
 Espérance
 De la France ;
 Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
 En avant , Gaulois et Francs !

Pour des Calmouks durs et laids
 Nos filles
 Sont trop gentilles ,
 Nos femmes ont trop d'attraits.
 Ah ! que leurs fils soient Français !

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
 Espérance
 De la France ;
 Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
 En avant , Gaulois et Francs !

Quoi ! ces monumens chéris ,
 Histoire

De notre gloire ,
S'écrouleraient en débris !
Quoi ! les Prussiens à Paris !

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

Nobles Francs et bons Gaulois ,
La paix si chère
A la terre ,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant Gaulois et Francs !

FRÉTILLON.

Air : Ma commère, quand je danse.

Francs amis des bonnes filles ,
Vous connaissez Frétillon ;
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon.
Ma Frétillon (*bis*),

Cette fille
 Qui frétille,
 N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
 Dentelles et diamans,
 Et, deux fois, mit tout en gage
 Pour quelques fripons d'amans.

Ma Frétilon (*bis*),
 Cette fille
 Qui frétille,
 Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
 Cet hiver, dans son taudis,
 Couché presque sur la paille,
 Mes sens étaient engourdis ;

Ma Frétilon (*bis*),
 Cette fille
 Qui frétille,
 Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?
 Quoi ! le peu qui lui restait,
 Frétilon a pu le vendre
 Pour un fat qui la battait !

Ma Frétilon (*bis*),
 Cette fille
 Qui frétille,
 A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,

Il lui faut tendre ses lacs.
 A travers la toile usée,
 Amour lorgne ses appas.
 Ma Frétillon (*bis*),
 Cette fille
 Qui frétille,
 Est si bien sans cotillon !

Seigneurs, banquiers et notaires,
 La feront encor briller ;
 Puis encor des mousquetaires
 Viendront la déshabiller.
 Ma Frétillon (*bis*),
 Cette fille
 Qui frétille,
 Mourra sans un cotillon.

UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE
 MOMUS.

Air : La marmotte a mal au pied.

Que Momus, dieu des bons couplets,
 Soit l'ami d'Épicure.
 Je veux porter ses chapelets
 Pendus à ma ceinture.
 Payant tribut
 A l'attribut

De sa gaité falotte,
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
 Oppose sa puissance;
 Momus en donne sur les doigts
 Du grand que l'on encense.
 Gaiement frappons
 Sots et fripons
 En casque, en mitre, en cotte.
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons :
 Qu'un docteur sente l'ambre;
 Qu'un valet change ses galons
 Sans changer d'antichambre,
 Paris, enclin
 Au trait malin,
 Grâce à nous les ballotte.
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
 La beauté veut qu'on use :
 C'est un des hochets de l'Amour,
 Et Vénus s'en amuse.
 Son joyeux bruit

Souvent séduit
 L'actrice et la dévote.
 De main en main ,
 Jusqu'à demain ,
 Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
 Du dieu de la vengeance ,
 Quand , pour guérir le noir chagrin ,
 Coule un vin sans mélange.
 Oui , ses grelots
 Font à grands flots
 Jaillir cet antidote.
 De main en main ,
 Jusqu'à demain ,
 Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux ,
 Amis , car il me semble
 Que l'amitié bénit tous ceux
 Que la marotte assemble.
 Jeunes d'esprit
 Ensemble on rit ,
 Puis ensemble on radote.
 De main en main ,
 Jusqu'à demain ,
 Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots , dans ce lieu ,
 Chantez donc votre messe.
 L'assistant, le prêtre et le dieu
 Inspirent l'allégresse.

D'un gai refrain,
 A ce lutrin,
 Pour qu'on suive la note,
 De main en main,
 Jusqu'à demain,
 Passons-nous la marotte.

LA DOUBLE IVRESSE.

Air : Que ne suis-je la fougère !

Je reposais sous l'ombrage,
 Quand Nœris vint m'éveiller :
 Je crus voir sur son visage
 Le feu du désir briller.
 Sur son front Zéphire agite
 La rose et le pampre vert :
 Et de son sein qui palpite
 Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace,
 (Son frère, si je l'en crois,)
 Presse pour remplir sa tasse
 Des raisins entre ses doigts.
 Tandis qu'à mes yeux la belle
 Chante et danse à ses chansons,
 L'enfant, caché derrière elle,
 Mêlé au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
 Y goûte, et vient me l'offrir ;

Ah ! dis-je, la ruse est vaine :
 Je sais qu'on en peut mourir.
 Tu le veux, enchanteresse :
 Je bois, dussé-je en ce jour
 Du vin expier l'ivresse
 Par l'ivresse de l'amour !

Mon délire fut extrême :
 Mais aussi qu'il dura peu !
 Ce n'est plus Nœris que j'aime,
 Et Nœris s'en fait un jeu.
 De ces ardeurs infidelles
 Ce qui reste , c'est qu'enfin ,
 Depuis , à l'amour des belles
 J'ai mêlé le goût du vin.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

Air : Contredanse de la Rosière ;
ou , L'ombre s'évapore.

Ah ! vers une rive
 Où sans peine on vive,
 Qui m'aime me suive !
 Voyageons gaîment.
 Ivre de Champagne,
 Je bats la campagne,
 Et vois de Cocagne
 Le pays charmant.

Terre chérie ,
 Sois ma patrie :
 Qu'ici je rie
 Du sort inconstant.
 Pour moi tout change :
 Bonheur étrange !
 Je bois et mange
 Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre ,
 Et mon œil découvre
 Les portes d'un Louvre
 En tourte arrondi ;
 J'y vois de gros gardes ,
 Cuirassés de bardes ,
 Portant haliebardes ,
 De sucre candi.

Bon Dieu , que j'aime
 Ce doux système !
 Les canons même
 De sucre sont faits.
 Belles sculptures ,
 Riches peintures
 En confitures
 Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses ,
 Beaux-esprits cocasses ,
 Charment sur les places
 Le peuple ébahi ,
 Pour qui cent fontaines ,

Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le Beaune et l'Ai.

Des gens enfournent,
D'autres défournent ;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi ;
Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'amour bouffi.

Nul front sinistre,
Propos de cuistre,
Airs de ministre
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise ;
Que l'on se grise,
Trinquons, mes amis !

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,

Qu'au doux bruit des verres ,
 D'un dessert friand ,
 On chante et l'on dise
 Quelque gaillardise
 Qui nous scandalise
 En nous égayant.

Quand le vin tape
 L'époux qu'on drape ,
 Que sur la nappe
 Il s'endorme à point.
 De femme aimable
 Mère intraitable ,
 Ah ! sous la table
 Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !
 La face rongie ,
 La panse élargie ,
 Là, chacun est roi :
 Et quand l'heure invite
 À gagner son gîte ,
 L'on rentre bien vite
 Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes !
 Que d'amourettes !
 Jamais de dettes ;
 Point de nœuds constans.
 Entre l'ivresse
 Et la paresse ,

Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur ?
Amis, j'en ai honte,
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LE COMMENCEMENT

DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN
ENFANT NOUVEAU - NÉ.

Air: Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons - en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,

Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
 Une mer calme et des vents doux et frais.
 Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
 Cette nacelle appartient aux Amours.
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
 Oui, les Amours prennent part au travail.
 Aux chastes sœurs on a fait des offrandes,
 Et l'Amitié se place au gouvernail.
 Bacchus lui-même anime l'équipage,
 Qui des plaisirs invoque le secours :
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
 C'est le Malheur bénissant la Vertu,
 Et demandant que du bien fait par elle
 Sur cet enfant le prix soit répandu.
 A tant de vœux dont retentit la plage,
 Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
 Nous qui voyons commencer le voyage,
 Par nos chansons égayons-en le cours.

LA MUSIQUE.

Air : La farira dondaine , gai.

Purgeons nos desserts
 Des chansons à boire,

Vivent les grands airs
Du Conservatoire !

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux diners d'Agathe :
Au lieu de café,
Vite une sonate !

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit des sourds
Boucher leurs oreilles.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Et vous ,gens de l'art,
 Pour que je jouisse ,
 Quand c'est du Mozart,
 Que l'on m'avertisse.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Nature n'est rien ;
 Mais on recommande
 Goût italien ,
 Et grâce allemande.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.

Si nous t'enterrons,
 Bel art dramatique,
 Pour toi nous dirons
 La messe en musique.

Bon !

La farira dondaine,

Gai !

La farira dondé.



LES GOURMANDS.

A MM. LES GASTRONOMES.

Air : Tout le long de la rivière.

Gourmands , cessez de nous donner

La carte de votre dîner :

Tant de gens qui sont au régime

Ont droit de vous en faire un crime !

Et d'ailleurs , à chaque repas ,

D'étouffer ne tremblez-vous pas ?

C'est une mort peu digne qu'on l'admire.

Ah ! pour étouffer , n'étouffons que de rire ;

N'étouffons , n'étouffons que de rire.

La bouche pleine , osez-vous bien

Chanter l'Amour , qui vit de rien !

A l'aspect de vos barbes grasses ,

D'effroi vous voyez fuir les Grâces ;

Où , de truffes en vain gonflés ,

Près de vos belles vous ronflez.

L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.

Ah ! pour étouffer , n'étouffons que de rire ;

N'étouffons , n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez , maîtres gloutons ,

Que la gloire des marmitons :

Méprisant l'auteur humble et maigre

Qui mouille un pain bis de vin aigre ,

Vous ne trouvez le laurier bon

Que pour la sauce et le jambon ;
 Chez les Français, quel étrange délire !
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets ,
 A table ne causez jamais ;
 Chassez-en la plaisanterie :
 Trop de gens, dans notre patrie,
 De ses charmes étaient imbus ;
 Les bons mots ne sont qu'un abus.
 Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dinons pour le dessert :
 L'Amour y vient, Philis le sert ;
 Le bouchon part, l'esprit pétille ;
 La Décence même y babille,
 Et par la Gaité, qui prend feu ,
 Se laisse condoyer un peu.
 Chantons alors l'Aï qui nous inspire.
 Ah ! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
 N'étouffons, n'étouffons que de rire.



MA DERNIÈRE CHANSON, PEUT-ÊTRE.

(FIN DE JANVIER 1814.)

Air: du ballet des Pierrots.

Ainsi jadis un grand prophète.

Eh quoi ! vous sommeliez encor ! (*de Fanchon.*)

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais , bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi !

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas !
Amis , c'est le Dieu que j'implore :
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi !

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,

Quand j'appris ce que vous savez.
 Gens que l'avarice dévore,
 Pour votre or soudain j'ai frémi.
 Prêtez-m'en donc, prêtez encore;
 Autant de pris sur l'ennemi !

Je possède jeune maîtresse,
 Qui va courir bien des dangers.
 Au fond je crois que la traîtresse
 Désire un peu les étrangers.
 Certains excès que l'on déplore
 Ne l'épouvantent qu'à demi :
 Mais cette nuit me reste encore ;
 Autant de pris sur l'ennemi !

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
 Jurons, au risque du trépas,
 Que pour l'ennemi de la France
 Nos voix ne résonneront pas.
 Mais il ne faut point qu'on ignore
 Qu'en chantant le cygne a fini.
 Toujours Français, chantons encore :
 Autant de pris sur l'ennemi !

ÉLOGE DES CHAPONS.

Air : Ah ! le bel oiseau , maman.

Pour ma part , moi , j'en répons ,
 Oui , poulettes ,
 Oui , coquettes ,

Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

Exempts du tendre embarras
 Qui maigrit l'espèce humaine,
 Comme ils sont dodus et gras
 Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
 Fut jaloux jusqu'à la rage?
 Leur faut-il contre l'amour
 Recourir au mariage?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

Plusieurs pour la forme, ont pris
 Une compagne gentille :
 J'en sais qui sont bons maris,
 Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,

Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

Modérés dans leurs désirs,
 Jamais ces gens, que j'estime,
 N'ont pour fruit de leurs plaisirs
 Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

Or, messieurs, examinons
 Notre sort auprès des belles :
 Que de mal nous nous donnons
 Pour tromper des infidelles!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

C'est mener un train d'enfer,
 Quelque agrément qu'on y trouve.
 D'ailleurs on n'est pas de fer,
 Et Dieu sait comme on le prouve!

Pour ma part, moi, j'en réponds,

Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

En dépit d'un faux honneur,
 Prenons donc un parti sage.
 Faisons tous notre bonheur :
 Allons, messieurs, du courage!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!

Assez de monde concourt
 A propager notre espèce.
 Coupons, morbleu! coupons court
 Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
 Oui, poulettes,
 Oui, coquettes,
 Pour ma part, moi, j'en réponds;
 Bienheureux sont les chapons!



LE BON FRANÇAIS.

(MAI 1814.)

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-
CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Air : J'ons un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus *,
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles - Quint portait envie
A ce roi plein de valeur **,
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu fors l'honneur !
Consolons par ce mot-là

* Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français de plus. »

** François premier.

Ceux que le nombre accabla :

Mes amis, mes amis,

Soyons de notre pays,

Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible *,

Aux malheurs de ces guerriers

Dont l'hiver le plus terrible

A seul flétri les lauriers.

Près des lis qu'ils soutiendront,

Ces lauriers reverdiront.

Mes amis, mes amis,

Soyons de notre pays,

Oui, soyons de notre pays.

Enchaîné par la souffrance,

Un roi fatal aux Anglais **

A jadis sauvé la France

Sans sortir de son palais.

On sait, quand il le faudra,

Sur qui Louis s'appuiera ***.

Mes amis, mes amis,

* Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

** Charles V, dit le Sage.

*** Le roi avait dit à Saint-Ouen, aux maréchaux Masséna, Mortier, Lefèvre, Ney, etc., qu'il s'appuierait sur eux.

Nous avons laissé , sans mot dire ,
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas ,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes ,
Grâce pour quelques chiens félons !
Tel qui long-temps lécha ses bottes ,
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas ,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces ,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas ,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que , sûr d'un gros lucre ,
L'Anglais dise avoir triomphé ;
On nous rend le morceau de sucre ,
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas ,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite .
Les barbes et le caraco ,

Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo*.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons, pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas, } *bis*.
Laissez-nous prendre nos ébats.

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.
Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.

Puissent ainsi dans la mémoire
 Nos deux noms se graver un jour !
 Je n'ai point l'amour de la gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
 Jusqu'au trône éclatant des rois,
 Adèle embellira ce rêve,
 Je lui céderai tous mes droits.
 Pour être plus sûr de lui plaire,
 Je voudrais me voir une cour.
 D'ambition je n'en ai guère,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune ?
 Adèle comble tous mes vœux.
 L'éclat, le renom, la fortune,
 Moins que l'amour rendent heureux.
 A mon bonheur je puis donc croire,
 Et du sort braver le retour !
 Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LA GRANDE ORGIE.

Air : Vive le vin de Ramponneau.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris ,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Non ; plus d'accès
 Aux procès ;
 Vidons, joyeux Français ,
 Nos caves renommées.
 Qu'un censeur vain
 Croie en vain
 Fuir le pouvoir du vin ,
 Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris ,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Graves auteurs ,
 Froids rhéteurs ,
 Tristes prédicateurs ,
 Endormeurs d'auditoires ,
 Gens à pamphlets ,
 A couplets ,
 Changez en gobelets
 Vos larges écritaires.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Loin du fracas
 Des combats,
 Dans nos vins délicats
 Mars a noyé ses foudres.
 Gardiens de nos
 Arsenaux,
 Cédez nous les tonneaux
 Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Nous qui courons
 Les tendrons,
 De Cythère enivrons
 Les colombes légères.
 Oiseaux chéris
 De Cypris.
 Venez, malgré nos cris,
 Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

L'or a cent fois
 Trop de poids;
 Un essaim de grivois,
 Buvant à leurs mignonnes,
 Trouve au total
 Ce cristal
 Préférable au métal
 Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Enfans charmans
 De mamans
 Qui des grands sentimens
 Banniront la folie,
 Nos fils bien gros,
 Bien dispos,
 Naîtront parmi les pots,
 Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris ,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Fi d'un honneur
 Suborneur !
 Enfin du vrai bonheur
 Nous porterons les signes.
 Les rois boiront
 Tous en rond ;
 Les lauriers serviront
 D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.
 Que le vin pleuve dans Paris ,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

Raison , adieu !
 Qu'en ce lieu ,
 Succombant sous le dieu ,
 Objet de nos louanges ,
 Bien ou mal mis ,
 Tous amis ,
 Dans l'ivresse endormis ,
 Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :
 Qu'on le donne
 Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris ,
 Pour voir les gens les plus aigris
 Gris.

LES BOXEURS,

ou

L'ANGLOMANE.

(AOUT 1814.)

Air : A coups d' pied, à coups d' poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
Goddam! moi, j'aime les Anglais :

Ils ont un si bon caractère !

Comme ils sont polis, et surtout

Que leurs plaisirs sont de bon goût !

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris ;

Courons vite ouvrir des paris,

Et même par-devant notaire.

Ils doivent se battre un contre un ;

Pour des Anglais c'est peu commun.

Non, chez nous, point,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons

La grâce de ces deux lurons ,

Grâce qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.

Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Ca, mesdames, qu'en pensez-vous ?
C'est à vous de juger les coups.
Quoi ! ce spectacle vous atterre ?
Le sang jaillit... battez des mains.
Dieu ! que les Anglais sont humains !

Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais, il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux,
N'ont pas épuisé nos bravos.

Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

LE JOUR DES MORTS.

*Air : Mirliton. (Les deux premiers vers de
l'air sont doublés.)*

Amis, entendez les cloches,
Qui par leurs sons gémissans

Nous font de bruyans reproches
Sur nos rires indécens.

Il est des ames en peine ,

Dit le prêtre intéressé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie

Sème les tombeaux de fleurs ;

Qu'à nos yeux l'hypocrisie

Les arrose de ses pleurs ;

Je chante au sort qui m'entraîne

Sur les traces du passé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Méchans , redoutez les diables ;

Mais qu'il soit un paradis

Pour les filles charitables ,

Pour les buveurs francs amis :

Que saint Pierre aux gens sans haine

Ouvre d'un air empressé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Le souvenir de nos pères

Nous doit-il mettre en souci ?

Ils ont ri de leurs misères ;

Des nôtres rions aussi.

Lise n'est point inhumaine ;

Mon flacon n'est point cassé :

C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Je ne veux point qu'on me pleure,
 Moi, le boute-en-train des fous.
 Puissé-je, à ma dernière heure,
 Voir nos fils plus gais que nous !
 Qu'ils chantent à perdre haleine,
 Sur le bord du grand fossé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

LA CENSURE.

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU
 MOIS D'AOUT 1814.

Air : Qu'est-ce que ça m'fait à moi ?

Que , sous le joug des libraires,
 On livre encor nos auteurs
 Aux censeurs, aux inspecteurs,
 Rats-de-cave littéraires ;
 Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
 Et pour tout dire,
 Il n'est besoin , ma foi ,
 D'un privilège du roi !

L'état ayant plus d'un membre
 Que la presse eût fait trembler,
 Qu'on ait craint son franc-parler
 Dans la chambre et l'antichambre ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire ,

Il n'est besoin , ma foi ,

D'un privilège du roi !

Que cette chambre sensée

Laisse avec soumission ,

Sortir la procession

Et renfermer la pensée :

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire ,

Il n'est besoin , ma foi ,

D'un privilège du roi !

Qu'un censeur bien tyrannique

De l'esprit soit le geôlier ,

Et qu'avec son prisonnier

Jamais il ne communique ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire ,

Il n'est besoin , ma foi ,

D'un privilège du roi !

Quand déjà l'on n'y voit guère ,

Quand on a peine à marcher ,

En feignant de la moucher ,

Qu'on éteigne la lumière ;

Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire

Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson
Qui lui parvient manuscrite;
Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilège du roi !

LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT
DE GESTES.

Air : Ah ! ah ! qu'elle est bien !

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris ;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...

Vli, vlan, taisez-vous...
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux ,
 Et les affaires arrangées ,
 J'en eus deux filles , qu'entre nous ,
 De trois mois l'on dit plus âgés.
 Au baptême Jean fit du train ,
 Car Léandre était le parrain.

Vli , vlan , taisez-vous ,
 Jean, vous n'aurez point de dragées.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
 De l'argent , qu'il rend Dieu sait comme !
 Jean , qui travaille et sait compter ,
 S'aperçoit qu'on touche à la somme.
 Hier , il dit qu'on l'a volé ;
 Moi , du trésor je prends la clé.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Plus d'argent pour vous , petit homme !

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
 A neuf heures mon mari frappe.
 Je n'ouvris point , l'on sent pourquoi :
 Mais , à minuit , Léandre échappe.
 Il gelait , et Jean morfondu
 A la porte avait attendu.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Mais à mon tour je le surpris
 Avec la vieille Pétronille.
 D'un doigt de vin il était gris :
 Il la trouvait fraîche et gentille ;
 Sur ses deux pieds il se dressait ,
 Et le menton lui caressait.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Vous sentez le vin et la fille :

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps ,
 Malgré sa chétive apparence ;
 Léandre fait plus d'embarras ,
 Mais a beaucoup moins de vaillance.
 Lorsque Jean veut se reposer ,
 S'il me plaît encor d'en user.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Et vite , que l'on recommence ;

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.



VIEUX HABITS, VIEUX GALONS,

ou

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES
D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

(NOVEMBRE 1814.)

Air du vaudeville des deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout
L'habit fait tout.

Dans les changemens qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la Gazette,
Comme tant d'autres, je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.

Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent :
Les anciens préjugés renaissent ;
On va quitter les pantalons.
Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;

Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux !

Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passans nous les rappelons.
Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;
De galon même étaient couverts
Les habits verts.

Mais sans le bonheur point de gloire !
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulions.
Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui, sans honte,
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.

Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,
Que d'habits bleus nous étalons !
Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands pères,
Sortant de leurs nobles repaires,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.

Chez nous retrouvant leurs costumes,
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules ,
 Si la foule des incrédules
 Mit au nombre de ses larcins

L'habit des saints ,
 Au nez de plus d'un philosophe
 Je vais en revendre l'étoffe ;
 De piété nous redoublons.

Vieux habits ! vieux galons !

Long-temps vantés dans chaque ouvrage ,
 Des grands qu'aujourd'hui l'on outrage ,
 Portent au fond de leurs manoirs

Des habits noirs.

Mais , grâce à nous , vont reparaître
 Ces manteaux qu'eux-mêmes , peut-être ,
 Trouvaient bien pesans et bien longs.

Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :
 L'on fêtera toujours en France ,
 En ville , au théâtre , à la cour ,

L'habit du jour.

Gens vêtus d'or et d'écarlate ,
 Pendant un mois chacun vous flatte :
 Puis à vos portes nous allons.

Vieux habits ! vieux galons !



LE NOUVEAU DIOGÈNE.

(AVRIL 1815.)

Air : Bon voyage, cher Dumollet!

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse :
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Où je suis bien, aisément je séjourne ;
Mais comme nous les dieux sont inconstans.
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Pour les partis, dont cent fois j'osai rire,
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire :
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien ?

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

J'aime à fronder les préjugés gothiques,
Et les cordons de toutes les couleurs ;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Qu'en un congrès se partageant le monde
Des potentats soient trompeurs ou trompés,
Je ne vais pas demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène,
Sous ton manteau,

Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

N'ignorant pas où conduit la satire,
 Je fais des cours le pompeux appareil :
 Des vains honneurs trop enclin à médire,
 Auprès des rois je crains pour mon soleil.

 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
 Chercher un homme est un dessein fort beau;
 Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
 C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne.
 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
 Je suis pourtant assez bon citoyen :
 Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
 Sans murmurer je prêterais le mien.

 Diogène,

Sous ton manteau,
 Libre et content, je ris et bois sans gêne,
 Diogène,
 Sous ton manteau,
 Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

Air : Pan, pan, pan.

Ah! le mauvais garnement !
 Sans respect il sort des bornes.
 Je n'ai dormi qu'un moment,
 Et voilà son rudiment.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
 Le coquin m'en fait des cornes.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
 Le fouet, petit polisson !

Il a fait pis que cela
 Pour m'échauffer les oreilles :
 L'autre jour il me vola
 Du vin que je cachais là.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
 Il m'en a bu deux bouteilles.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
 Le fouet, petit polisson !

Chez elle, quand le matin
 Ma femme est à sa toilette,
 Je sais que le libertin

Quitte écriture et latin.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Par la serrure il la guette.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,

Et joue avec la friponne.

Je l'ai surpris l'autre jour,

Maître d'école à son tour,

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Rendant ce que je lui donne.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las ;

Mais dans ses dents monsieur gronde.

Dieu ! ne prononce-t-il pas

Le mot de c... tout bas ?

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Il n'est plus d'enfant au monde.

Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le fouet, petit polisson!



LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE ,
CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI. B. WILHEM.

Air : Eh ! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui ,
Je vois avec colère
L'Amour essayer aujourd'hui
Les larmes de son frère.
Grâces , talens et vertus
Ont droit à mille tributs.
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme , c'est fort bien ;
Il la prend jeune et belle ;
Mais , comptant ses amis pour rien ,
Monsieur la prend fidelle.
Il faudra , dans cinquante ans ,
Célébrer leurs feux constans.
Non , tout célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Merbleu ! qui n'aurait de l'humeur ,
En pensant que madame

De monsieur fera le bonheur ,
 Bien qu'elle soit sa femme ?
 Jours de paix et nuits d'amour ;
 Le diable y perdra son tour.
 Non , tout célibataire
 Ne peut chanter des nœuds si doux :
 On n'aura rien à faire
 Chez de pareils époux.

Encor si l'amour avait pris
 Une dîme en cachette !
 Mais le plus heureux des maris ,
 En quittant sa couchette,
 Demain se pavanera
 Et les mains se frottera...
 Non , tout célibataire
 Ne peut chanter des nœuds si doux :
 On n'aura rien à faire
 Chez de pareils époux.

TRINQUONS.

Air : La Catacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage ,
 Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus ;
 Quand du mépris d'un tel usage
 Les gens du monde sont imbus ,
 De le suivre, amis , faisons gloire ,
 Riant de qui peut s'en moquer ;

Et pour choquer,
 Nous provoquer,
 Le verre en main, en rond nous attaquer,
 D'abord nous trinquerons pour boire,
 Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
 N'enviaient point le sort des rois,
 Et qu'au fragile éclat des verres
 Ils le comparaient quelquefois.
 A voix pleine ils chantaient Grégoire,
 Docteur que l'on peut expliquer;
 Et pour choquer,
 Se provoquer,
 Le verre en main, tous en rond s'attaquer :
 Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
 Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
 Faisant chorus, battant des mains,
 Rapprochait les cœurs et les verres,
 Enivrait avec tous les vins.
 Aussi n'a-t-on pas la mémoire
 Qu'une belle ait voulu manquer,
 Pour bien choquer,
 A provoquer,
 Le verre en main, chacun à l'attaquer :
 D'abord elle trinquait pour boire,
 Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
 Qui n'en boivent pas plus gaiement;

Je veux , libre par caractère ,
 Boire à mes amis seulement.
 Malheur à ceux dont l'humeur noire
 S'obstine à ne point remarquer
 Que pour choquer ,
 Se provoquer ,
 Le verre en main , tous en rond s'attaquer ,
 L'amitié qui trinque pour boire ,
 Boit bien plus encor pour trinquer.

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES , LE JOUR
 OU S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU
 CAVEAU.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Du champ que ton pouvoir féconde ,
 Vois la Mort trancher les épis ;
 Amour , réparateur du monde ,
 Réveille les cœurs assoupis.
 A l'horreur qui nous environne
 Oppose le besoin d'aimer ;
 Et si la Mort toujours moissonne ,
 Ne te lasse pas de semer.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

Air : Ermite, bon ermite.

Lisette, dont l'empire
 S'étend jusqu'à mon vin ,

J'éprouve le martyre
 D'en demander en vain.
 Pour souffrir qu'à mon âge
 Les coups me soient comptés,
 Ai-je compté, volage,
 Tes infidélités ?

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours ;
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
 Met ta ruse en défaut ;
 Il te parle à voix basse,
 Il soupire tout haut.
 Du tendre espoir qu'il fonde
 Il m'instruisit d'abord.
 De peur que je n'en gronde,
 Verse au moins jusqu'au bord.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours ;
 Mais vive la grisette !
 Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Avec l'heureux Clitandre
 Lorsque je te surpris,
 Vous comptiez d'un air tendre
 Les baisers qu'il t'a pris.

Ton humeur peu sévère
 En comptant les doubla,
 Remplis encor mon verre
 Pour tous ces baisers-là.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Mondor, qui toujours donne
 Et rubans et bijoux,
 Devant moi te chiffonne
 Sans te mettre en courroux.
 J'ai vu sa main hardie
 S'égarer sur ton sein.
 Verse jusqu'à la lie
 Pour un si grand larcin.

Lisette, ma Lisette,
 Tu m'as trompé toujours;
 Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,
 Boire à nos amours.

Certain soir je pénètre
 Dans ta chambre, et sans bruit,
 Je vois par la fenêtre
 Un voleur qui s'enfuit.
 Je l'avais, dès la veille,
 Fait fuir de ton boudoir.

Ah ! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir.

Lisette , ma Lisette ,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux , Lisette ,
Boire à nos amours.

Tous , comblés de tes grâces ,
Mes amis sont les tiens ;
Et ceux dont tu te lasses ,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là , traîtresse ,
Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse ,
Et gardons nos amis.

Lisette , ma Lisette ,
Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux , Lisette ,
Boire à nos amours.

LA CHATTE.

ROMANCE AVEC ACCOMPAGNEMENT DE
MIAULEMENS.

Air : La petite Cendrillon,
Tu réveilles ta maîtresse ,
Minette , par tes longs cris.

Est-ce la faim qui te presse ?
 Entends-tu quelques souris ?
 Tu veux fuir de ma chambrette,
 Pour courir je ne sais où.
 Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire ,
 Cesse de me caresser.
 Sur ton mal l'amour m'éclaire :
 J'ai quinze ans , j'y dois penser.
 Je gémis d'être seulette
 En prison sous le verrou.
 Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
 Même ardeur vient me brûler ;
 J'ai certain voisin que j'aime ,
 Et que je n'ose appeler ;
 Mais pourquoi , sur ma couchette ,
 Rêver à ce jeune fou ?
 Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi , chatte libertine ,
 Qui mets le trouble en mon sein.
 Dans la mansarde voisine ,
 Du moins réveille Valsain.
 C'est peu qu'il presse en cachette
 Et ma main et mon genou.
 Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !
 Par les toits il vient ici.
 Vite , ouvrons lui la fenêtre :
 Toi , Minette , passe aussi.
 Lorsqu'enfin mon cœur se prête
 Aux larcins de ce filou ,
 Mia-mia-ou ! que ma Minette ,
 Mia-mia-ou ! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. Wilhem.

Adieu , charmant pays de France ,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance ,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie ,
 Et d'où je crois me voir bannir ,
 Entends les adieux de Marie ,
 France , et garde son souvenir.
 Le vent souffle , on quitte la plage :
 Et , peu touché de mes sanglots ,
 Dieu , pour me rendre à ton rivage ,
 Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu , charmant pays de France ,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance ,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime ,
 Je ceignis les lis éclatans ,
 Il applaudit au rang suprême
 Moins qu'aux charmes de mon printemps.
 En vain la grandeur souveraine
 M'attend chez le sombre Écossais ;
 Je n'ai désiré d'être reine
 Que pour régner sur des Français.

Adieu , charmant pays de France ,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance ,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

L'amour , la gloire , le génie ,
 Ont trop enivré mes beaux jours ;
 Dans l'inculte Calédonie
 De mon sort va changer le cours.
 Hélas ! un présage terrible
 Doit livrer mon cœur à l'effroi :
 J'ai cru voir dans un songe horrible
 Un échafaud dressé pour moi.

Adieu , charmant pays de France ,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance ,
 Adieu ! te quitter c'est mourir.

France , du milieu des alarmes ,
 La noble fille des Stuarts ,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes ,
 Vers toi tournera ses regards.

Mais , Dieu ! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieux ,
 Et la nuit , dans son voile humide ,
 Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu , charmant pays de France ,
 Que je dois tant chérir !
 Berceau de mon heureuse enfance ,
 Adieu ! te quitter c'est mourir !

LES PARQUES.

Air : Elle aime à rire , elle aime à boire.

Sages et fous , gueux et monarques ,
 Apprenez un fait tout nouveau :
 Bacchus a vidé son caveau
 Pour remplir la coupe des Parques.
 C'est afin de plaire aux Amours ,
 Qui chantaient d'une voix sonore :
 « Que tout mortel ajoute encore
 » Des jours heureux à ses beaux jours ! »

Du monde éternelle ennemie ,
 Atropos , au fatal ciseau ,
 Buvant à longs traits , et sans eau ,
 Sur la table tombe endormie ;
 Mais ses deux sœurs filent toujours ,
 Souriant à qui les implore.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Lachésis , remplissant sa tasse ,
 S'écrie : Atropos dort enfin !
 Mais trop sec , hélas ! et trop fin ,
 Je crains que mon fil ne se casse.
 Pour le tremper ayons recours
 A ce nectar qui me restaure.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Garnissant sa quenouille immense ,
 Clotho lui dit : Oui , travaillons ;
 De vin arrosons les sillons
 Où de mon lin croît la semence :
 Cette rosée aura toujours
 Le pouvoir de la faire éclore.
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !

Quand ces Parques , vidant bouteille ,
 Filent nos jours sans nul souci ,
 Nous , qui buvons gaïment ici ,
 Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
 Qu'elle dorme au gré des Amours ,
 Et répétons à chaque aurore :
 Que tout mortel ajoute encore
 Des jours heureux à ses beaux jours !



MON CURÉ.

CHANSON QUI N'EST POINT A LUSAGE DES
GENS INTOLÉRANS.

Air : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présens,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera :
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne ?
Non, mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il plent.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Les dimanches , point ne défends
 La joie à ces pauvres enfans ;
 J'aime alors qu'on s'en donne.
 Du chœur, où seul je suis souvent,
 Je les entends rire en buvant
 Chez la mère Simonne ;
 Ou , j'y cours même , s'il le faut ,
 Les prier de chanter moins haut.
 Eh ! zon , zon , zon ,
 Baise-moi , Suzon ,
 Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier
 Je vois s'enfler le tablier
 De plus d'une friponne.
 S'épouse-t-on six mois trop tard ,
 Faut-il baptiser un bâtard ,
 C'est le ciel qui l'ordonne.
 Les plaintes fort peu me siéraient ;
 Le ciel et Suzon en riraient.
 Eh ! zon , zon , zon ,
 Baise-moi , Suzon ;
 Et ne damnons personne.

Notre maire , un peu mécréant ,
 A maint sermon répond : Néant.
 Mais que Dieu lui pardonne !
 Depuis qu'à sa table il m'admet ,
 J'ai su qu'à deux mains il semait ,
 Sans bruit faisant l'aumône.
 Or, la grâce ne peut faillir :
 Puisqu'il sème il doit recueillir.

Eh ! zon, zon, zon,
 Baise-moi, Suzon,
 Et ne dammons personne.

Je préside à tous les banquets ;
 A ma fête j'ai des bouquets,
 Et l'on remplit ma tonne.
 Mon évêque, triste et bigot,
 Prétend que je sens le fagot ;
 Mais pour qu'un jour, mignonne,
 J'aïlle où les anges font leurs nids
 Revoir tous ceux que j'ai bénis,
 Eh ! zon, zon, zon,
 Baise-moi, Suzon,
 Et ne dammons personne.

LA BOUTEILLE VOLÉE.

Air : La fête des bonnes gens.

Sans bruit, dans ma retraite,
 Hier l'Amour pénétra,
 Courut à ma cachette,
 Et de mon vin s'empara.
 Depuis lors ma voix sommeille ;
 Adieu tous mes joyeux sons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
 A ce larcin l'a poussé.

Je n'ai plus la recette
 Qui soulage un cœur blessé.
 C'est pour gémir que je veille,
 En proie aux jaloux soupçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
 A verser frais m'invitant,
 Un vieil ami de table
 Me tend son verre en chantant;
 Un autre vient à l'oreille
 Me demander des leçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
 Ce bon vin si regretté,
 Grisette folle et belle
 Tenait mon cœur en gaité.
 Suzon n'a point sa pareille
 Pour vivre avec des garçons.
 Amour, rends-moi ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre;
 Joyeux, il vient à ma voix;
 De mon vin il est ivre,
 Et n'en a bu que deux doigts.
 Qu'Iris soit une merveille,
 Je me ris de ses façons :
 Amour me rend ma bouteille,
 Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

**A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR
DE SAINTE-MARGUERITE.**

Air : La Catacoua.

Laissons la musique nouvelle ;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle ,
Chantons des couplets bien chantans.
L'esprit du jour a son mérite ,
Mais c'est surtout lui que je crains. :
Ses traits si fins
Me semblent vains ,
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus ,
Où Favart peignait la tendresse ,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite
Quels antidotes souverains !
Leurs vers badins
Francs et malins ,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah ! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire :
 On se répète jeune ou vieux.
 Les refrains forment notre histoire ;
 Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
 Amusons le temps qui trop vite
 Entraîne les pauvres humains ;
 Et les destins
 Sur nos festins

Faisant briller des jours purs et sereins ,
 Que dans trente ans pour Marguerite ,
 Nos couplets soient de gais refrains !

A table alors venant nous rendre ,
 Tous , le front ridé par les ans ,
 Dans une accolade bien tendre
 Nous mêlerons nos cheveux blancs.
 Les souvenirs naîtront bien vite ;
 Nos cœurs émus en seront pleins.

Momens divins !

Les noirs chagrins

Fuyant au bruit des transports les plus saints ,
 Sur les cent ans de Marguerite
 Nous chanterons de gais refrains !

L'HOMME RANGÉ.

Air : Eh ! lon lon la, landerirette.

Maint vieux parent me répète
 Que je mange ce que j'ai ;
 Je veux à cette sornette

Répondre en homme rangé :
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
 Pour quelques frais superflus ?
 Si ma conscience est nette,
 Ma bourse l'est encor plus.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Un gourmand dans son assiette
 Fond le bien de ses aïeux ;
 Mon hôte à crédit me traite ;
 J'ai bonne chère et vin vieux.
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Que Dorval à la roulette,
 A tout son or dise adieu :
 J'y jouerais bien en cachette :
 Mais il faudrait mettre au jeu...
 Quand on n'a rien,
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

Mondor, pour une coquette,
 Se ruine en dons coûteux ;
 C'est pour rien que ma Lisette

Me trompe et me rend heureux.
 Quand on n'a rien
 Landerirette,
 On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE.

Air : Ma tante Urlurette.

L'amour, l'amitié, le vin,
 Vont égayer ce festin :
 Nargue de toute étiquette !
 Turlurette, turlurette,
 Bon vin et fillette !

L'amour nous fait la leçon ;
 Partout, ce dieu sans façon
 Prend la nappe pour serviette.
 Turlurette, turlurette,
 Bon vin et fillette !

Que dans l'or mangent les grands,
 Il ne faut à deux amans
 Qu'un seul verre, qu'une assiette.
 Turlurette, turlurette,
 Bon vin et fillette !

Sur un trône est-on heureux ?
 On ne peut s'y placer deux ;
 Mais vive table et couchette !

Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

Si pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,
De fleurs ormons sa toilette,
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

Mais que dis-je ? ah ! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas :
Lise en paraîtra mieux faite,
Turlurette, turlurette,
Bon vin et fillette !

LE VOISIN.

Air : Eh ! qu'est-c'que ça m' fait , à moi ?

Je veux , voisin et voisine,
Quitter le ton libertin ;
J'ai pour oncle un sacristain ,
Et pour sœur une béguine.
Mais le diable est bien fin ;
Qu'en dites-vous , ma voisine ?
Mais le diable est bien fin ,
Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Paul , docteur en médecine,
Craint pour le fil de nos jours
Que le vin et les amours

N'usent trop tôt la bobine ;

Eh ! fi du médecin ,

Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Eh ! fi du médecin ,

Qu'en dites-vous , mon voisin ?

L'embonpoint de Joséphine

Fait demander ce que c'est ;

Moi je crois que son corset

Lui rend la taille moins fine.

C'est l'effet du basin ,

Qu'en dites-vous , ma voisine ?

C'est l'effet du basin ,

Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Mademoiselle Justine

Met au monde un gros poupon ;

L'un dit que c'est un dragon ,

L'autre un soldat de marine.

Je le crois fantassin ,

Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Je le crois fantassin ,

Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Depuis peu chez ma cousine ,

Qui jeûnait en carnaval ,

Je vois certain cardinal ,

Et trouve bonne cuisine :

Serait-il mon cousin ,

Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Serait-il mon cousin ,

Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Une actrice qu'on devine ,
 Veut , pour plaire à dix rivaux ,
 Inventer des coups nouveaux
 Au doux jeu qui les ruine ;

C'est un fort beau dessein ,
 Qu'en dites-vous , ma voisine ?

C'est un fort beau dessein ,
 Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine
 Se mêle aux fleurs de Cypris !
 Pour ce poison de Paris

Que n'est-il une vaccinie ?

Cela serait divin ,
 Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Cela serait divin ,
 Qu'en dites-vous , mon voisin ?

D'aucun mal , je l'imagine ,
 Notre quartier n'est frappé !
 Là , point de mari trompé ,
 Point de femme libertine.

C'est un quartier fort sain ,
 Qu'en dites-vous , ma voisine ?

C'est un quartier fort sain ,
 Qu'en dites-vous , mon voisin ?



LE CARILLONNEUR.

Air : Mon système est d'aimer le bon vin.
ou de la contredanse du Diable-à-quatre.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.]

Les décès m'ont assez fait connaître,
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître ;
Son nons fort : c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

La maman est gaillarde et jolie ;
Mais l'époux est triste et catarrheux :
Sur son compte il sait ce qu'on publie :
Son nons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

De l'enfant quel peut être le père ?
N'est-ce pas mon voisin le banquier ?
Les cadeaux mènent vite une affaire :
Son nons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin :
Je l'ai vu chiffonner la commère :
Son nons fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Je crois bien que notre grand vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Son nons fort, pour l'honneur du métier.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
 Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Notre gouverneur a, je le pense,
 Prélevé des droits sur ce terrain ;
 Dans l'église il vient donner quittance.
 Son nons fort, monseigneur est parrain.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
 Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
 Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Plus facile à nommer que ton père,
 Cher enfant, quel bonheur infini !
 Je suis sûr de te voir plus d'un frère ;
 Son nons fort, et que Dieu soit béni !

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
 Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !
 Aux maris j'en demande pardon.
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.



LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

Air : de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse ,
Oui , mes amis , nous vieillirons.
Mais , à chaque pas , voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir ,
Faire un doux emploi de son être ,
Mes amis , ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le Champagne et les chansons ;
A table , où le cœur nous convie ,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir ,
Même en tremblant chanter encore ,
Mes amis , ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli ,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie ,
Moins prodiguer et mieux jouir ,

D'une amante faire une amie,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions !
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir,
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

Air : C'est un laula, landerirette.

Notre allégresse est trop vive ;
Amis, pendant nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment !
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui ;

Rien que d'y penser, je gage
 Qu'il meurt presque en ce moment.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,
 En tremblant se cachera ;
 Mais l'Amour, à sa poursuite,
 Dans son réduit l'atteindra.
 L'un pousse un trait plein de rage,
 L'autre un long gémissément.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite ;
 Mais enfin moins généreux,
 Du trait, que l'obstacle irrite,
 Il lui porte un coup affreux.
 Dans son sang le pauvret nage :
 Adieu donc, défunt charmant !
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
 Que le plaisir essuira ;
 Mais pour l'honneur de ses armes
 Le vainqueur en parlera ;
 Car, mes amis, dans notre âge,
 En dépit du sacrement,
 Peu de billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

LA DOUBLE CHASSE.

Air : Tonton, tontaine, tonton.

Allons, chasseur, vite en campagne.
Du cor n'entends-tu pas le son ?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Pars, et qu'auprès de ta compagne
L'Amour chasse dans ta maison,
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on !
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
Chasseur, tu fais le fanfaron,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron,
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise
La bête pleure, on lui répond :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déjà mise,

Sourit aux efforts du fripon ,
Tonton , tontaine , tonton.

Chasseur , un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon ,
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
L'amant , pour ta moitié qu'il charme ,
Use de la poudre à foison ,
Tonton , tontaine , tonton.

Chasseur , tu rapportes la bête ,
Et de ton cor enflas le son ,
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
L'amant quitte alors sa conquête ,
Et le cerf entre à la maison ,
Tonton , tontaine , tonton.

LES PETITS COUPS.

Air à faire.

Maîtres de tous nos désirs ,
Régions-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs ,
Amis , plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table ,
Dans ce petit coin fait pour nous ,
Du vin vieux d'un hôte aimable ,
Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
 Veut-on suivre ma recette ?
 Que l'on nage entre deux eaux,
 Et qu'entre deux vins l'on se mette.
 Le bonheur tient au savoir-vivre :
 De l'abus naissent les dégoûts ;
 Trop à la fois nous enivre ;
 Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
 Égayons notre indigence ;
 Il suffit d'un doigt de vin
 Pour reconforter l'espérance.
 Et vous, que flatte un sort prospère,
 Pour en jouir, modérez-vous ;
 Car, même dans un grand verre,
 Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi !
 La leçon te déplaît-elle ?
 Les petits coups, selon toi,
 Sentent le buveur qui chancelle.
 Quel que soit le désir qui perce
 Dans tes yeux vifs, comme tes goûts ;
 Du filtre qu'Amour te verse
 Il faut boire (*bis*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
 Pour atteindre à la vieillesse,
 Ne nous incommodons pas,
 Et soyons fous avec sagesse.
 Amis, le bon vin que le nôtre !

Et la santé , quel bien pour tous !
 Pour ménager l'un et l'autre ,
 Il faut boire (*bis*) à petits coups.

LE SCANDALE.

Air : La farira dondaine , gai !

Aux drames du jour
 Laissons la morale :
 Sans vivre à la cour ,
 J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

Nargue des vertus ;
 L'on n'en sait que faire.

Aux sots revêtus
 Le tout est de plaire.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

De ses contes bleus
 L'honneur nous assomme :
 C'est un vice ou deux
 Qui font l'honnête homme.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

**Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres :**

C'est peu d'être gris ,

Amis , soyons ivres.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

Grands réformateurs ,

Piliers de coulisses ,

Chassez les erreurs ;

Nous gardons nos vices.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

Paix ! dit à ce mot

Caton , qui fait rage :

Mais il prêche en sot ,

Moi , je ris en sage.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

LA PRISONNIÈRE

ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE ,

GENRE A LA MODE, ET DÉTESTABLE.

Air à faire.

« Ah ! s'il passait un chevalier ,
» Dont le cœur fût tendre et fidelle ,
» Et qu'il triomphât du geôlier
» Qui me retient dans la tourelle ,
» Je bénirais ce chevalier. »

Par-là passait un chevalier ,
A l'honneur, à l'amour fidelle :
« Dame , dit-il , quel dur geôlier
» Vous retient dans cette tourelle ?
» Est-il prélat ou chevalier ? »

« C'est mon époux , bon chevalier ,
» Qui veut que je lui sois fidelle ;
» Et qui me laisse , en vieux geôlier ,
» Coucher seule dans la tourelle.
» Délivrez-moi , bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier
A qui son bon ange est fidelle ,

Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidelle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidelle,
Vont au nez du mari geôlier
Jeter les clefs de la tourelle.
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galans chevaliers !
Honneur à leurs dames fidelles !
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

LES MARIONNETTES.

Air : La marmotte a mal au pied.
ou le Pas redoublé.

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge.
Depuis l'artisan jusqu'au roi,

De la ville au village;
 Valets , journalistes , flatteurs ,
 Dévotes et coquettes ,
 Ah ! sans compter nos grands acteurs ,
 Combien de marionnettes !

L'homme , fier de marcher debout ,
 Vante son équilibre :
 Parce qu'il court et va partout ,
 Le pantin se croit libre ;
 Mais dans combien de mauvais pas
 Sa fortune le jette !
 Ah ! du destin l'homme ici-bas
 N'est que la marionnette !

Ce tendron des plus innocens ,
 Que le désir dévore ,
 Au trouble secret de ses sens
 Ne conçoit rien encore.
 Veiller la nuit , rêver le jour ,
 L'étonne et l'inquiète :
 Elle a quinze ans : ah ! pour l'amour
 La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien
 Que maint galant visite :
 Il vous accueille mal ou bien ,
 Vous cherche ou vous évite.
 Est-il confiant ou jaloux ,
 A l'air dont il vous traite ?
 Non ; de sa femme un tel époux
 N'est que la marionnette !

Près des femmes que sommes-nous ?
 Des pantins qu'on ballotte.
 Messieurs, sautez, faites les fous
 Au gré de leur marotte !
 Le plus lourd et le plus subtil
 Font la danse complète ;
 Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
 A chaque marionnette.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

Air du vaudeville d'Arlequin Cruello.

La richesse que des frondeurs
 Dédaignent, et pour cause,
 Quand elle vient sans les grandeurs,
 Est bonne à quelque chose.
 Loin de les rendre à ton Crésus,
 Va boire avec ses cent écus,
 Savetier, mon compère.
 Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
 Que dans mes mains pleuve de l'or,
 De l'or,
 De l'or,
 Et j'en fais mon affaire.

Je souris à la pauvreté,
 Et j'ignore l'envie :
 Pourquoi perdrais-je ma gaieté
 Dans une douce vie ?

Maison , jardin , livres , tableaux ,
 Large voiture et bons chevaux
 Pourraient-ils me déplaire ?
 Quand mes vœux prendraient plus d'essor ,
 Que dans mes mains pleuve de l'or ,
 De l'or ,
 De l'or ,
 Et j'en fais mon affaire.

Bonjour , Mondor , riche voisin ;
 Ta maîtresse est jolie ;
 Son œil est noir , son esprit fin ,
 Et sa taille accomplie.
 J'atteste sa fidélité :
 Mais que peut contre sa fierté
 L'amour d'un pauvre hère ?
 Pour te l'enlever , cher Mondor ,
 Que dans mes mains pleuve de l'or ,
 De l'or ,
 De l'or ,
 Et j'en fais mon affaire.

Le vin s'aigrit dans mon gosier
 Chez un traiteur maussade ;
 Mais , à sa table , un financier
 Me verse-t-il rasade :
 Combien , dis-je , ces bons vins blancs ?
 On me répond : Douze cents francs.
 Par ma foi , ce n'est guère.
 En Champagne on en trouve encor :
 Que dans mes mains pleuve de l'or ,
 De l'or ,

De l'or,
Et j'en fais mon affaire.

A partager dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.
Ah ! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire.

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.
ou du Rémouleur et la Meunière.

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne.
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane ;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui , que ses malades attendent ;
 Il est au sein de l'amitié.
 Mais vingt jeunes fous le demandent
 D'un air qui pourtant fait pitié.
 De Vénus amans trop crédules ,
 Sur leur état qu'ils ont gémi !
 Eh ! messieurs , prenez des pilules ;
 Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi ! ne peut-on venir au monde
 Sans l'enlever à ses enfans ?
 Certaine personne un peu ronde
 Réclame ses secours savans.
 J'entends ce tendron qui l'appelle :
 Les parens même en ont frémi.
 N'acconchez pas , mademoiselle ,
 Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiment son automne ,
 Que son hiver soit encor loin !
 Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
 N'éprouver jamais le besoin !
 Puisqu'enfin dans nos embrassades
 Il n'est point heureux à demi ,
 Mourez sans lui , mourez , malades ;
 Laissez-nous fêter notre ami.



LE BEDEAU.

Air : Sens devant derrière , sens dessus dessous.

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
La grand' messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher ,
Au bon coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous ;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah ! maudit soit notre curé !

Je vais , sacristie ,
Manquer ma partie.

Jeanne est prête et le vin tiré ,
Ite missa est , monsieur le curé !

Nos enfans de chœur , j'en répons ,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous , petits fripons ,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres , c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé !

Je vais , sacristie ,
Manquer ma partie.

Jeanne est prête et le vin tiré ,
Ite missa est , monsieur le curé !

Notre Suisse , allongez le pas ,
Surtout faites ranger ces dames.

La quête ne finira pas :
 Le vicaire lorgne les femmes.
 Ah ! si la gentille Babet
 Pour se confesser l'attendait !
 Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie,
 Manquer ma partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.
Ita missa est, monsieur le curé !

Curé, songez à la Saint-Leu :
 Ce jour-là vous diniez en ville.
 Quel train vous nous meniez, morbleu !
 On passa presque l'Évangile.
 En faveur de votre bedeau,
 Santez la moitié du Credo.
 Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie,
 Manquer ma partie.

Jeanne est prête et le vin tiré.
Ita missa est, monsieur le curé !

JEANNETTE.

Air :

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille et bien faite,
 Elle est fraîche et rondelette,
 Son œil noir est pétillant.
 Prudes, vous dites sans cesse
 Qu'elle a le sein trop saillant :
 C'est pour ma main qui le presse
 Un défaut bien attrayant.

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Tout son charme est dans la grâce.
 Jamais rien ne l'embarrasse ;
 Elle est bonne et toujours rit.
 Elle dit mainte sottise,
 A parler jamais n'apprit :
 Et cependant, quoi qu'on dise,
 Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette, ma Jeanneton.

A table dans une fête,
 Cette espiègle me tient tête
 Pour les propos libertins.
 Elle a la voix juste et pure,
 Sait les plus joyeux refrains ;
 Quand je l'en prie, elle jure ;
 Elle boit de tous les vins.

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette , ma Jeanneton.

Belle d'amour et de joie ,
 Jamais d'une riche soie
 Son corsage n'est paré.
 Sous une toile proprette
 Son triomphe est assuré ;
 Et, sans nuire à sa toilette ,
 Je la chiffonne à mon gré.

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette , ma Jeanneton.

La nuit tout me favorise ;
 Point de voile qui me nuise ,
 Point d'inutiles soupirs.
 Des deux mains et de la bouche
 Elle attise les désirs ,
 Et rompit vingt fois sa couche
 Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette , ma Jeanneton.

ON S'EN FICHE.

Air : Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
De travers.

Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
Pour l'argent.

A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche ! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grêlés
Et gelés.

A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche ! (*ter.*)

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier,
Qui vend table et couchette,

Et trouve encor de quoi
Pour le roi.

A tout jeu le sort nous triche :
Mais enfin est-on gris ,
Biribi ,
On s'en fiche ! (ter.) •

Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six ;
Avant vous sous la table
Tombent deux , trois amis
Endormis.

A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris ,
Biribi ,
On s'en fiche ! (ter.)

C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux !
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois !

A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris ,
Biribi ,
On s'en fiche ! (ter.)

De ma misanthropie
Pardonnez les accès
Et l'excès ;

Car je crains la pépie ,
 Et je ne vois qu'abus
 Et vins bus.
 A tout jeu le sort nous triche ;
 Mais enfin est-on gris ,
 Biribi ,
 On s'en fiche ! (*ter.*)

A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

LE JOUR DE SA FÊTE.

(ANNÉE 1812.)

Air du ballet des Pierrots.

Je viens d' Montmartre avec ma bête
 Pour fêter ce maître malin,
 Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
 Un bon mot m' renvoie au moulin.
 On dit qu'avec plus d'un génie
 Antoin' prend plaisir à cela.
 Nous qui n' somm's pas d' l'Académie,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies ;
 Dans plus d'un genre il est heureux.

J' sais mém' qu'il fait des tragédies ,
 Quand il n'est pas trop paresseux*.
 De la Mer'pomène idolâtre ,
 Qu'il fass' mourir par-ci , par-là.
 Nous qui n' somm's pas d' z'héros d'théâtre,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
 Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.
 C'docteur-là nous enseigne à vivre
 Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
 A messieurs les Polichinelles **,
 Il dit : Vous en voulez , en v'là.
 Nous , qui n' tenons pas les ficelles ,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait , je l' gage ,
 Mém' de messieurs les chambellans.
 De c' pays n'ayant pas l' langage ,
 Il vant' la paix aux conquérans.
 A d'grands seigneurs qui n'sont pas minces,
 Sans ramper toujours il parla.
 Nous , qu'on n'a pas encor faits princes,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

* Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius* , des *Véni-tiens* , etc.

** Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault , recueil apprécié par tous les gens de goût , et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bonhomme ;
 D'mandez à sa fille, à ses fils.
 Ah ! qu'il soit toujours aimé comme
 Il aime ses nombreux amis !
 Quel' secret d' son bonheur suprême
 Reste à c'te gross' maman que v'là.
 Nous qui sommes d' ceux qu' Antoine aime,
 Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

Nota. On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si long-temps utile, et me sera toujours précieuse.

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

(MOIS DE MAI 1815.)

Air : Un magistrat irréprochable.

Lise, qui règues par la grâce
 Du Dieu qui nous rend tous égaux ;
 Ta beauté, que rien ne surpasse,
 Enchaîne un peuple de rivaux.

Mais , si grand que soit ton empire ,
 Lise , tes amans sont Français :
 De tes erreurs permets de rire ,
 Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
 Aiment l'abus d'un grand pouvoir !
 Combien d'amans et de provinces
 Poussés enfin au désespoir !
 Crains que la révolte ennemie
 Dans ton boudoir ne trouve accès ;
 Lise , abjure la tyrannie ,
 Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
 Femme ressemble aux conquérans ,
 Qui vont bien loin de leur patrie
 Dompter cent peuples différens.
 Ce sont de terribles coquettes !
 N'imité pas leurs vains projets.
 Lise , ne fais plus de conquêtes ,
 Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle ,
 On approche des potentats
 Moins aisément que d'une belle
 Dont un jaloux suit tous les pas.
 Mais sur ton lit , trône paisible ,
 Où le plaisir rend ses décrets ,
 Lise , sois toujours accessible ,
 Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
 Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
 Ainsi qu'à la simple nature
 Tu dois de charmer tous les yeux.
 Bien qu'en des mains comme les tiennes
 Le sceptre passe sans procès,
 De nous il faut que tu le tiennes
 Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
 Mets à profit ces vérités.
 Lise, deviens bonne princesse,
 Et respecte nos libertés.
 Des roses que l'amour moissonne
 Ceins ton front tout brillant d'attraits,
 Et garde long-temps ta couronne
 Pour le bonheur de tes sujets.

LES ROMANS.

A SOPHIE, QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN
 ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
 Un long roman qui fasse effet.
 A tes vœux ma raison s'oppose :
 Un long roman n'est plus mon fait.
 Quand l'homme est loin de son aurore
 Tous les romans deviennent courts ;

Et je ne puis long-temps encore
Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur !
Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cœur.
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
Long-temps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs !

L'OPINION

DE CES DEMOISELLES.

(MOIS DE MAI 1815.)

Air : Nom d'un chien, j' veut être épicurien.

Quoi ! c'est donc bien vrai qu'on parle
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous

Sens sus d'sous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie ,

S'en réjouirait :

Chacun son intérêt. "

Aussi point d' fille qui ne crie :

Viv' nos amis,

Nos amis, les enn'mis !

D' nos Français j' connaissons l's astuces :

Ils n' sont pas aussi bons chrétiens

Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes

F'saient hausser d' prix

Tout' les filles d' Paris !

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.

Viv' nos amis,

Nos amis, les enn'mis !

Mais, puisqu'ils r'vienn'ent, faut les attendre.

Je r'verrons Bulof, Titchakof,

Et Platof;

L' bon Sacken, dont le cœur est si tendre,

Et puis ce cher...

Ce cher monsieur Blücher :

Ils nous donn'ront tout ce qu'ils vont prendre.

Viv' nos amis,

Nos amis, les enn'mis !

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,

J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,

Not' mouchoir.

Quant aux amans, j' dois en r'connaître,

Ça tomb' sous l' sens,
 Au moins deux ou trois cents.
 Pour leur entré', louons un' fenêtre.
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis !

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
 Tout autant qu' nous en ont pincé,
 L'an passé :
 Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes.
 Prenaient l' chemin
 Du faubourg Saint-Germain.
 Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis !

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
 Si j'en crois un vieux libertin
 D' sacristain.
 Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
 Queuqu's gens d' occis,
 C'est l' cadet d' nos soucis.
 Mais j' rirai bien-si j' sommes violées.
 Viv' nos amis,
 Nos amis, les enn'mis !



L'HABIT DE COUR,**ou****VISITE A UNE ALTESSE.***Air* : Allez-vous-en , gens de la noce.

Ne répondez plus de personne ,
Je veux devenir courtisan.
Fripier , vite , que l'on me donne
La défroque d'un chambellan :
Un grand prince à moi s'intéresse ;
Courons assiéger son séjour.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
Je vais au palais d'une altesse ,
Et j'achète un habit de cour.

Déjà , me tirant par l'oreille ,
L'ambition hâte mes pas ,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déjà l'on me fait politesse ,
Déjà l'on m'attend au retour.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
Je vais saluer une altesse ,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage ,
Je pars à pied modestement ,

Quand de bons vivans , au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte ; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
Messieurs , je vais voir une altesse ;
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait , je m'esquive ;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame , et , joyeux convive ,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons , chants d'allégresse
De notre table font le tour.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
Pourtant j'allais voir une altesse ,
Et j'ai mis un habit de cour !

Enfin , malgré l'Aï qui mousse ,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant , je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais , à la porte où l'on se presse
Je vois Rose , Rose et l'Amour.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
Rose , qui vaut bien une altesse ,
N'exige point l'habit de cour .

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur ,
Elle m'entraîne à sa chambrette ,
Si favorable à notre ardeur.

Près de Rose, je le confesse,
 Mon habit me paraît bien lourd.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
 Soudain, oubliant son altesse,
 J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
 Ainsi le rêve disparaît.
 Gaiement je reprends ma marotte,
 Et m'en retourne au cabaret.
 Là je m'endors dans une ivresse
 Qui n'a point de fâcheux retour.

Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
 A qui voudra voir son altesse
 Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE.

(MOIS DE JUILLET 1815.)

Air : Ce jour-là, sous son ombrage.
ou Vaudeville de mad. Scarron.

Ma mie, ô vous que j'adore,
 Mais qui vous plaignez toujours
 Que mon pays ait encore
 Trop de part à mes amours;
 Si la politique ennue,
 Même en frondant les abus,
 Rassurez-vous, ma mie;
 Je n'en parlerai plus.

Près de vous , j'en ai mémoire ,
 Donnant prise à mes rivaux ,
 Des arts , enfans de la gloire ,
 Je racontais les travaux.

A notre France agrandie
 Ils prodiguaient leurs tributs ;
 Rassurez-vous , ma mie ;
 Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille ,
 Après d'amoureux combats
 J'osais vous parler bataille
 Et chanter nos fiers soldats.
 Par eux la terre asservie
 Voyait tous ses rois vaincus.
 Rassurez-vous , ma mie ;
 Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes ,
 J'invoquais la liberté ;
 Du nom de Rome et d'Athènes
 J'effrayais votre gaité.
 Quoiqu'au fond je me défie
 De nos modernes Titus ,
 Rassurez-vous , ma mie ;
 Je n'en parlerai plus.

La France , que rien n'égale ,
 Et dont le monde est jaloux ,
 Était la seule rivale
 Qui fût à craindre pour vous.
 Mais , las ! j'ai pour ma patrie

Fait trop de vœux superflus.

Rassurez-vous, ma mie ;

Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire ;

Faisons-nous d'obscurs loisirs.

Sans plus songer à la gloire,

Dormons au sein des plaisirs.

Sous une ligue ennemie

Les Français sont abattus :

Rassurez-vous, ma mie ;

Je n'en parlerai plus.

MARGOT.

Air : Car c'est une bouteille.

ou C'est la faute de Rousseau.

Chantons Margot, nos amours,

Margot leste et bien tournée,

Que l'on peut baiser toujours,

Qui toujours est chiffonnée.

Quoi ! l'embrasser ? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Blaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;

C'est un cœur de tourterelle ;

Si le matin elle rit,

Le soir elle vous querelle.
 Quoi ! se fâcher ? dit un sot.
 Oui c'est l'humeur de Margot.
 Voilà comme on l'apaise :
 Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

Le verre en main , voyez-la ;
 Comme à table elle babille !
 Quel air et quels yeux elle a
 Quand le Champagne pétille !
 Quoi ! l'air décent ? dit un sot.
 Oui , c'est l'humeur de Margot.
 Mets ta pudeur à l'aise :
 Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !
 Sa voix nous charme et nous touche.
 Mais devant un *soprano*
 Elle n'ouvre point la bouche.
 Quoi ! par pitié ? dit un sot.
 Oui , c'est l'humeur de Margot.
 Ici , point d'Albanèse :
 Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

L'Amour , à point la servant ,
 Fit pour Margot feu qui flambe ;
 Mais par elle il est souvent
 Traité par dessous la jambe.
 Quoi ! par dessous ? dit un sot.
 Oui , c'est l'humeur de Margot.
 Il faut bien qu'il s'y plaise :
 Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
 De sa main ne se saisisse ;
 Car elle tient à sa main ,
 Qui parfois lui rend service.
 Quoi ! pour broder ? dit un sot.
 Oui , c'est l'humeur de Margot.
 Que fais-tu sur ta chaise ?
 Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets ,
 S'écritra cette brunette :
 A moins de douze couplets ,
 Au diable une chansonnette !
 Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
 Oui , c'est l'humeur de Margot.
 Nous t'en promettons treize :
 Viens , Margot , viens , qu'on te baise.

A MON AMI DÉSAUGIERS ,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE , ET
 DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

Air de la Catacous.

Bon Désaugiers , mon camarade ,
 Mets dans tes poches deux flacons ;
 Puis rassemble , en versant rasade ,
 Nos auteurs piquans et féconds.
 Ramène-les dans l'humble asile
 Où renaît le joyeux refrain.

Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortège
Qu'à la foire il a fait briller :
L'ombre de Panard te protège ;
Vadé semble te conseiller.

Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfans de Tabarin.

Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville,
Ses grelots et son tambourin.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole qu'on exile
Doit reflleurir sur son terrain.

Eh ! va ton train,
Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville.
Ses grelots et son tambourin.

Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur ;
Des abus fais ton bénéfice,

Force les grands à la pudeur :
 Dénonce tout flatteur servile
 A la gaité du souverain.

Eh ! va ton train,
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin.

Sur la scène, où plus à son aise
 Avec toi Momus va siéger,
 Relève la gaité française
 A la barbe de l'étranger.
 La chanson est une arme utile
 Qu'on oppose à plus d'un chagrin.

Eh ! va ton train,
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin.

Verse , ami , verse donc à boire ;
 Que nos chants reprennent leur cours.
 Il nous faut consoler la gloire,
 Il faut rassurer les amours.
 Nous cultivons un champ fertile
 Qui n'attend qu'un ciel plus serein.

Eh ! va ton train,
 Gai boute-en-train !

Mets-nous en train , bien en train , tous en train,
 Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin.

MA VOCATION.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchanté,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
 Daigna me consoler ;
 Mais avec la jeunesse
 Je le vois s'envoler.
 Près de beauté touchante
 Mon cœur en vain pâtit.
 Le bon Dieu me dit : Chante,
 Chante , pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
 Est ma tâche ici-bas.
 Tous ceux qu'ainsi j'amuse
 Ne m'aimeront-ils pas ?
 Quand un cercle m'enchanté,
 Quand le vin divertit,
 Le bon Dieu me dit : Chante,
 Chante, pauvre petit !

LE VILAIN.

(1815.)

Air de Ninon chez madame de Sévigné.

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique
 Le *de* qui précède mon nom.
 Êtes-vous de noblesse antique ?
 Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
 Non, d'aucune chevalerie
 Je n'ai le brevet sur vélin.
 Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)
 Je suis vilain et très-vilain... (*bis.*)

Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres,
N'ont vexé des serfs indigens ;
Jamais leurs nobles cimenterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part ;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'église, par sa brigue,
Poussait l'état vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la ligue.

Je suis vilain et très-vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
 Vous, messieurs, qui le nez au vent,
 Nobles par votre boutonnière,
 Encensez tout soleil levant.
 J'honore une race commune,
 Car sensible, quoique malin,
 Je n'ai flatté que l'infortune.
 Je suis vilain et très-vilain,
 Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

(NOVEMBRE 1815.)

Air : C'est un lanla, landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
 Ménétrier du hameau.
 Mais pour sage on me renomme,
 Et je bois mon vin sans eau.
 Autour de moi sous l'ombrage
 Accourez vous délasser.
 Eh ! lon lon la, gens de village,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne,
 C'est l'arbre du cabaret.

An bon temps toujours la haine
 Sous ses ramcaux expirait.
 Combien de fois son feuillage
 Vit nos aïeux s'embrasser !
 Eh ! lon lon la , gens de village ,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître ,
 Quoiqu'il soit votre seigneur.
 Il doit du calme champêtre
 Vous envier le bonheur.
 Triste au fond d'un équipage ,
 Quand là-bas il va passer ,
 Eh ! lon lon la , gens de village ,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
 Celui qui vit sans curé ,
 Priez que Dieu fertilise
 Son grain , sa vigne et son pré.
 Au plaisir s'il rend hommage.
 Qu'il vienne ici l'encenser.
 Eh ! lon lon la , gens de village ,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
 Votre héritage est fermé ,
 Ne portez plus la faucille
 Au champ qu'un autre a semé.
 Mais , sûrs que cet héritage
 A vos fils devra passer ,
 Eh ! lon lon la , gens de village ,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
 Sur les maux qu'on endure ,
 N'exilez point de son chaume
 L'aveugle qui s'égara.
 Rappelant après l'orage
 Ceux qu'il a pu disperser ,
 Eh ! lon lon la , gens de village ,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme :
 Sous son chêne accourez tous.
 De pardonner je vous somme ;
 Mes enfans , embrassez-vous.
 Pour voir ainsi , d'âge en âge ,
 Chez nous la paix se fixer ,
 Eh ! lon lon la , gens de village ,
 Sous mon vieux chêne il faut danser.

LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

Air de la Treille de sincérité.

Dieu lui-même
 Ordonne qu'on aime.
 Je vous le dis , en vérité :
 Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte , une sœur grise
 Aux portes des cieux rencontra
 Une beauté leste et bien mise
 Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)

Toutes deux , dignes de louanges ,
 Arrivaient , après d'heureux jours ,
 L'une sur les ailes des anges ,
 L'autre dans les bras des amours.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis , en vérité ;
 Sauvez-vous par la charité.

Là-haut , saint Pierre en sentinelle ,
 Après un *ave* pour la sœur ,
 Dit à l'actrice : On peut , ma belle ,
 Entrer chez nous sans confesseur.
 Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne ,
 Mon corps à peine est inhumé.
 Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;
 Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis , en vérité :
 Sauvez-vous par la charité.

Dans les palais et sous le chaume ,
 Moi , dit la sœur , j'ai de mes mains
 Distillé le miel et le baume
 Sur les souffrances des humains.
 Moi , qui subjuguais la puissance ,
 Dit l'actrice , j'ai bien des fois
 Fait savourer à l'indigence
 La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe,
Ma voix préparait les mortels.
Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu. /

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

Entrez, entrez, ô tendres femmes !
Répond le portier des élus ;
La charité remplit vos ames,

Mon Dieu n'exige rien de plus.
 On est admis dans son empire ,
 Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
 Sous la couronne du martyr
 Ou sous des couronnes de fleurs.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis, en vérité :
 Sauvez-vous par la charité.

LES OISEAUX.

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT,
 PARTANT POUR SON EXIL.

(JANVIER 1816.)

Air :

L'hiver, redoublant ses ravages,
 Désole nos toits et nos champs :
 Les oiseaux sur d'autres rivages
 Portent leurs amours et leurs chants.
 Mais le calme d'un autre asile
 Ne les rendra pas inconstans ;
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
 Et plus qu'eux nous en gémissons !
 Du palais et de la cabane
 L'écho redisait leurs chansons.

Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitans.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instans!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constans,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.



COMPLAINTE

D'UNE DE CES DEMOISELLES,
A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

(FÉVRIER 1816.)

Air : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.
ou La seul' prom'nade qu'a du prix.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,)
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.) *bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte :
C' commerce n' rapporte plus rien.
Mais si l' public nous fait banqu'route,
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Au bonheur on fait semblant d' croire ;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Nous servions d' maîtress's et d' modèles,
A nos peintres gorgés d'écus.
J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles

D' puis qu' les modèles n' servent plus.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Quand n'y a pas l' moindr' profit-z-à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Enfin, je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexe.
Vu leux misère, y aurait d' la honte
A leur d'mander queuq' chos' pour ça.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

Heureusement qu' monsieur La....
A nous servir s'est-z-engagé :
Comme un diable, y s'démène, y crie.
Pour qu'on rend' les biens du clergé.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris,
N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris.

CE N'EST PLUS LISETTE.

Air : Ehl non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.

Quoi ! Lisette, est-ce vous ?
Vous, en riche toilette !

Vous, avec des bijoux !
 Vous, avec une aigrette !

Eh ! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.

Vos pieds, dans le satin,
 N'osent fouler l'herbette.
 Des fleurs de votre teint
 Où faites-vous emplette ?

Eh ! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré
 De tout ce qui s'achète,
 L'opulence a doré
 Jusqu'à votre couchette.

Eh ! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.

Votre bouche sourit
 D'une façon discrète :
 Vous montrez de l'esprit ;
 Du moins on le répète.

Eh ! non, non, non,
 Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
 Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette !

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette !

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.

Eh ! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Si l'amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.

Eh ! non, non, non,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non ,

Ne portez plus ce nom.

LE MARQUIS DE CARABAS.

(NOVEMBRE 1816.)

Air du roi Dagobert.

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis :
Son coursier décharné.
De loin chez nous l'a ramené.

Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers , châtelains ,
Vassaux , vavassaux et vilains ,
C'est moi , dit-il , c'est moi ,
Qui seul ai rétabli mon roi ;
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang ,
Avec moi , corbleu ,
Il verra beau jeu.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier ,
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier ,
 Ma famille eut pour chef
 Un des fils de Pépin-le-Bref.
 D'après mon blason ,
 Je crois ma maison
 Plus noble, ma foi ,
 Que celle du roi.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Qui me résisterait ?
 La marquise a le tabouret.
 Pour être évêque un jour
 Mon dernier fils suivra la cour.
 Mon fils le baron ,
 Quoiqu'un peu poltron ,
 Neut avoir des croix ,
 Il en aura trois.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Vivons donc en repos :
 Mais l'on m'ose parler d'impôts !
 A l'État, pour son bien ,
 Un gentilhomme ne doit rien.
 Grâce à mes créneaux ,
 A mes arsenaux ,
 Je puis au préfet
 Dire un peu son fait.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Prêtres que nous vengeons ,
 Levez la dîme et partageons ;
 Et toi, peuple animal ,
 Porte encor le bât féodal.
 Seuls nous chasserons ,
 Et tous vos tendrons
 Subiront l'honneur
 Du droit du seigneur.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Curé , fais ton devoir ;
 Remplis pour moi ton encensoir.
 Vous , pages et varlets ,
 Guerre aux vilains , et rossez-les !
 Que de mes aïeux
 Ces droits glorieux
 Passent tout entiers
 A mes héritiers.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

L'HIVER.

Air : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés ;
 Déjà l'hiver , qui les chasse ,
 Étend son manteau de glace
 Sur nos champs et nos cités.
 A mes vitres scintillantes

Il trace des fleurs brillantes ;
 Il rend mes portes bruyantes ,
 Et fait grelotter mon chien.
 Réveillons , sans plus attendre ,
 Mon feu qui dort sous la cendre.
 Chauffons-nous , chauffons-nous bien.

O voyageur imprudent !
 Retourne vers ta famille.
 J'en crois mon feu qui pétille ,
 Le froid devient plus ardent.
 Moi , j'en puis braver l'injure.
 Rose , en douillette , en fourrure ,
 Ici , contre la froidure
 Vient m'offrir un doux soutien.
 Rose , tes mains sont de glace.
 Sur mes genoux prends ta place ,
 Chauffons-nous , chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance , et la nuit
 Roule son char sur la neige.
 Rose , l'amour nous protège ;
 C'est pour nous que le jour fuit.
 Mais un couple nous arrive :
 Joyeux ami , beauté vive ,
 Entrez tous deux sans qui vive :
 Le plaisir n'y perdra rien.
 Moins de froid que de tendresse ,
 Autour du feu qu'on se presse.
 Chauffons-nous , chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
 Devant la lampe indiscrete.

Un festin que Rose apprête,
 Gaiment par nous est dressé.
 Notre ami s'est fait à table,
 D'un brigand bien redoutable
 Et d'un spectre épouvantable
 Le fidèle historien.
 Tandis que le punch s'allume,
 Beau du feu qui le consume,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons,
 Ensevelis la nature.
 Ton aquilon qui murmure
 Ne peut troubler nos chansons.
 Notre esprit, qu'amour seconde,
 Au coin du feu crée un monde
 Qu'un doux ciel toujours féconde,
 Où s'aimer tient lieu de bien.
 Que nos portes restent closes,
 Et, jusqu'au retour des roses,
 Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

MA RÉPUBLIQUE.

*Air du vaudeville de la Petite Gouvernante.
 ou de la Robe et des Bottes.*

J'ai pris goût à la république
 Depuis que j'ai vu tant de rois ;
 Je m'en fais une, et je m'applique

A lui donner de bonnes lois.
 On n'y commerce que pour boire ,
 On n'y juge qu'avec gaité :
 Ma table est tout son territoire,
 Sa devise est la liberté.

Amis , prenons tous notre verre :
 Le sénat s'assemble aujourd'hui ;
 D'abord, par un arrêt sévère ,
 A jamais proscrivons l'ennui.
 Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être
 Inconnu dans notre cité :
 Chez nous l'ennui ne pourra naître ,
 Le plaisir suit la liberté.

Du luxe dont elle est blessée
 La joie ici défend l'abus ;
 Point d'entraves à la pensée ,
 Par ordonnance de Bacchus.
 A son gré que chacun professe
 Le culte de sa déité ;
 Qu'on puisse aller même à la messe ,
 Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
 Ne parlons point de nos aïeux.
 Point de titres , même au convive
 Qui rit le plus , ou boit le mieux.
 Et si quelqu'un , d'humeur traïresse ,
 Aspirait à la royauté ,
 Plongeons ce César dans l'ivresse ;
 Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république
 Pour voir son destin affermi.
 Mais ce peuple si pacifique
 Déjà redoute un ennemi :
 C'est Lisette qui nous rappelle
 Sous les lois de la volapté ;
 Elle veut régner , elle est belle ,
 C'en est fait de la liberté.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

Air : Quand les bœufs vont deux à deux.

Trinquons , et toc , et tin , tin , tin !
 Jean , tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu : }
 Ce soir tu seras battu. } *bis.*

Tandis que dans sa mansarde
 Jeanne veille , et qu'il lui tarde
 De voir rentrer son mari ,
 Maître Jean , à la guinguette ,
 A ses amis en goguette
 Chante son refrain chéri :
 Trinquons , et toc , et tin , tin , tin !
 Jean , tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre ,
 Dit-il , laissons-la m'attendre.

Mais, maudissant son époux,
 Jeanne, la puce à l'oreille,
 Bat sa chatte que réveille
 La tendresse des matous.
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !
 Jean tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,
 Jean se perd dans son breuvage ;
 Et, prête à se mettre au lit,
 Jeanne, qui verse des larmes,
 Dit en regardant ses charmes :
 C'est son verre qu'il remplit !
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !
 Jean, tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,
 Un voisin frappe chez elle :
 Jeanne ouvre, après un refus.
 Que Jean boive, chante ou fume,
 Je ne sais ce qu'elle allume ;
 Mais je sais qu'on n'y voit plus.
 Trinquons, et toc, et tin, tin, tin !
 Jean, tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,
 Ah ! qu'on souffre, dit Jeannette,

Quand on attend son époux !
 Ma vengeance est bien modeste :
 Avec lui je suis en reste :
 Il a bu plus de dix coups.
 Trinquons , et toc , et tin , tin , tin !
 Jean , tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

A demain ! se dit le couple :
 L'époux rentre , et son dos souple
 N'en subit pas moins l'arrêt.
 Il s'écrie : amour fait rage !
 Demain , puisque Jeanne est sage ,
 Répétons au cabaret :
 Trinquons , et toc , et tin , tin , tin !
 Jean , tu bois depuis le matin.
 Ta femme est une vertu :
 Ce soir tu seras battu.

PAILLASSE.

(DÉCEMBRE 1816.)

*Air : Amis dépouillons nos pommiers.
 ou Mon père était pot.*

J' suis né paillasse , et mon papa ,
 Pour m' lancer sur la place ,
 D'un coup d' pied quengu' part m'attrapa ,

Et m' dit : Saute paillasse !
 T'as l' jarret dispos ,
 Quoiqu' t'ay' l' ventre gros
 Et la fac' rubiconde.
 N' saut' point-z-à demi ,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

Ma mèr' qui poussait des hélas ,
 En m' voyant prendr' ma course ,
 M'habille avec son seul mat'las ,
 M' disant : ce fut ma r'ssource.
 Là d'sous fais , mon fils
 Ce que d'sus je fis
 Pour gagner la pièc' ronde.
 N' sant' point-z-à demi ,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

Content comme un gueux , j' m'en allais ,
 Quand un seigneur m'arrête ,
 Et m' donn' l'emploi dans son palais
 D'un p'tit chien qu'il regrette.
 Le chien sautait bien ,
 J' surpasse le chien ;
 Plus d'un envieux en gronde.
 N' saut' point-z-à demi ,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde.

J' buvais du bon , mais un hasard ,
 Où j' nons rien mis du nôtre ,

Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
 Et qu'il en vient-z-un autre.
 Fi du dépouillé
 Qui m'a bien payé !
 Fétons l'autre à la ronde.
 N' saut' point-z-à demi ,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

A peine a-t-on fêté c'lui-ci ,
 Que l' premier r'vient-z-en traître !
 Moi qu'aime à diner, Dieu merci ,
 J' saute encor sous sa f'nêtre.
 Mais le v'là r'chassé ,
 V'là l'autre r'placé ,
 Viv' ceux que Dieu seconde !
 N' saut' point-z-à demi ,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

Vienn' qui voudra , j' saut'rai toujours :
 N' faut point qu' la r'cette baisse.
 Boir' , manger, rire et fair' des tours ,
 Voyez comm' ça m'engraisse.
 En gens qui, ma foi ,
 Saut' moins gaîment qu' toi ,
 Puisque l' pays abonde ,
 N' saut' point-z-à demi ,
 Paillass' mon ami :
 Saute pour tout le monde !

MON AME.

Air des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre,
 De gaité, de vin et d'amour,
 Qu'incertain du temps qui va suivre,
 J'aime à prévoir mon dernier jour. (*bis.*)
 Il semble alors que mon ame me quitte.
 Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux, } *bis.*
 Remontez, remontez dans les cieux.

Vous prendrez la forme d'un ange ;
 De l'air vous parcourrez les champs.
 Votre joie, enfin sans mélange,
 Vous dictera les plus doux chants.
 L'aimable paix, que la terre a proscrite,
 Ceindra de fleurs votre front radieux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux,
 Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
 D'un Ilion trop insulté,
 Qui prit l'autel de la victoire
 Pour l'autel de la liberté.
 Vingt nations ont poussé de Thersite

Jusqu'en nos murs le char injurieux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux ,
 Remontez, remontez dans les cieux.

Cherchez au-dessus des orages
 Tant de Français morts à propos ,
 Qui , se déroband aux outrages ,
 Ont au ciel porté leurs drapeaux.
 Pour conjurer la foudre qu'on irrite ,
 Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux ,
 Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
 Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
 L'Amour seul m'aidait en ce monde
 A trainer de pénibles fers.
 Mais dès demain je crains qu'il ne m'évite ;
 Pauvre captif, demain je serai vieux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :
 En souriant remontez dans les cieux ,
 Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon ame,
 Doux rayon de l'astre éternel !
 Mais passez des bras d'une femme
 Au sein d'un Dieu tout paternel.
 L'Aï pétille à défaut d'eau bénite ;
 De vrais amis viennent fermer mes yeux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite :

En souriant remontez dans les cieux,
Remontez, remontez dans les cieux.

LE JUGE DE CHARENTON*.

(NOVEMBRE 1816.)

Air de la Cosaqui.

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine;
Chez un juge, qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prechi, precha,*
Et patati, et patata,
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse : et rien n'est plus honorable, suivant moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi j'en aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que si j'avais pu la condamner à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

« L'esprit saint soutient ma voix ,
 » Et les accusés vont rire ;
 » Moi , l'interprète des lois ,
 » J'en viens faire la satire.
 » Nous les tenons d'un impudent
 » Qui , pour s'amuser , me fit président.
 » J'ai long-temps vanté son empire ,
 » Mais j'étais alors payé pour cela. »
 Et patati , et patata ,
 Pouvait-on s'attendre à ce discours-là ?

« Le drame et Galimafré
 » Corrompent nos cuisinières.
 » En frac on voit un curé ,
 » Et nos enfans ont trois pères.
 » Le mariage est un loyer :
 » On entre en octobre , on sort en janvier.
 » Les cachemires adultères
 » Nous donnent la peste , et ma femme en a. »
 Et patati , et patata ,
 Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari
 » Que les filles ont d'adresse !
 » Sous madame Dubarry
 » Elles allaient à confesse.
 » Ah ! qu'enfin (et le terme est clair) ,
 » L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
 » Et vous , qui nous tentez sans cesse ,
 » Filles , respectez l'habit que voilà. »
 Et patati , et patata ,
 Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,
 » Au lieu d'église on élève
 » Le temple du dieu Plutus,
 » Qui sera beau s'il s'achève.
 » Partout règnent les intrigans ;
 » On n'interdit plus les extravagans ;
 » Ce dernier point n'est pas un rêve,
 » Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
 Et patati, et patata,
 On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
 Quand deux bisets, sous les armes,
 Remmènent à Charenton
 Cet orateur plein de charmes.
 Néanmoins l'avocat Bélant
 S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
 J'ai fait rire et verser des larmes ;
 Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
 Et patati, et patata,
 C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LES CHAMPS.

Air : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons ; voici l'aurore ;
 Quitte ces oreillers si doux.
 Entends-tu la cloche sonore
 Marquer l'heure du rendez-vous ?
 Cherchons, loin du bruit de la ville ,

Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure ,
Donne le bras à ton amant ,
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée.
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village ;
Le jour naissant t'éveillera ;
Le jour mourant sous le feuillage
À notre couche nous rendra.
Puisses-tu , maîtresse adorée ,
Te plaindre encor de sa durée !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux ;
Quand , près d'eux , la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux ;
Combien , sur les gerbes nouvelles ,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar ,

Près de la cuve qui bouillonne
 On voit s'égayer le vieillard ,
 Et cet oracle du village
 Chante les amours d'un autre âge.
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
 Que tu croiras des bords lointains.
 Je verrai, sous d'épais ombrages,
 Tes pas devenir incertains.
 Le désir cherche un lit de mousse,
 Le monde est loin , l'herbe est si douce !
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu , vains spectacles !
 Adieu , Paris , où je me plus ,
 Où les beaux-arts font des miracles ,
 Où la tendresse n'en fait plus !
 Rose , dérobons à l'envie
 Le doux secret de notre vie.
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.



LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS FAITS POUR UN DÎNER OU L'ON
CÉLÉBRAIT L'ANNIVERSAIRE DE LA PRE-
MIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRI-
CHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

(30 MARS 1816.)

Air des Trois Cousines.
ou Quand des ans la fleur printanière.

Jour de paix, jour de délivrance, Qui des vaincus fit le bonheur; Beau jour, qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur!	}	chœur.
---	---	--------

Chantons ce jour cher à nos belles,
 Où tant de rois, par leurs succès,
 Ont puni les Français rebelles,
 Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,
 Qui des vaincus fit le bonheur;
 Beau jour, qui vint rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes
 Par nos vœux étaient appelés.
 Qu'aisément ils ouvraient les portes
 Dont nous avions livré les clefs!

Jour de paix , jour de délivrance ,
 Qui des vaincus fit le bonheur ;
 Beau jour qui vint rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

Sans ce jour , qui pouvait répondre
 Que le ciel , comblant nos malheurs ,
 N'eût point vu , sur la tour de Londres ,
 Flotter enfin les trois couleurs ?

Jour de paix , jour de délivrance ,
 Qui des vaincus fit le bonheur ;
 Beau jour , qui vint rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

On répètera dans l'histoire
 Qu'aux pieds des Cosaques du Don ,
 Pour nos soldats et pour leur gloire,
 Nous avons demandé pardon.

Jour de paix , jour de délivrance ,
 Qui des vaincus fit le bonheur ;
 Beau jour , qui vint rendre à la France
 La cocarde blanche et l'honneur !

Appuis de la noblesse antique ,
 Buvons , après tant de dangers ,
 Dans ce repas patriotique ,
 Au triomphe des étrangers.

Jour de paix , jour de délivrance ,
 Qui des vaincus fit le bonheur ;

Beau jour , qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur.

Enfin , pour sa clémence extrême ,
Buvons au plus grand des Henris ,
A ce roi qui sut , par lui-même ,
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix , jour de délivrance ,
Qui des vaincus fit le bonheur ;
Beau jour , qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur.

MON HABIT.

Air du vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle , ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même ,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats ,
Imite-moi , résiste en philosophe ;
Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

Je me souviens , car j'ai bonne mémoire ,
Du premier jour où je te mis ;
C'était ma fête , et , pour comble de gloire ,
Tu fus chanté par mes amis.

Ton indigence , qui m'honore ,
 Ne m'a point banni de leurs bras :
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore ;
 Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;
 C'est encore un doux souvenir.
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise ,
 Je sens ma main se retenir.
 On te déchire , et cet outrage
 Auprès d'elle enchaîne mes pas.
 Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage ;
 Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
 Qu'un fat exhale en se mirant ?
 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
 T'exposer aux mépris d'un grand ?
 Pour des rubans la France entière
 Fut en proie à de longs débats ;
 La fleur des champs brille à ta boutonnière ;
 Mon vieil ami ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines ,
 Où notre destin fut pareil ;
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines ,
 Mêlés de pluie et de soleil.
 Je dois bientôt , il me le semble ,
 Mettre pour jamais habit bas.
 Attends un peu : nous finirons ensemble ;
 Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

LE VIN ET LA COQUETTE.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis , il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité , qui me guette ,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !
Ah ! de mon cœur prenez pitié !
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front qui me trahirait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus , toujours invincible ,
Ote à l'Amour son dernier trait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe.
 D'où nous vient ce jus enivrant !
 J'aime encor, mon verre m'échappe ;
 Je ne ris plus qu'en soupirant.
 Pour fuir ce charme irrésistible,
 Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
 Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible :
 Coquette, n'en abusez pas.

LA SAINTE ALLIANCE

BARBARESQUE.

(1816.)

Air de Calpigi.

Proclamons la Sainte-Alliance
 Faite au nom de la Providence,
 Et qui signe un congrès *ad hoc*,
 Entre Alger, Tunis et Maroc.
 Leurs souverains, nobles corsaires,
 N'en feront que mieux leurs affaires.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger, Maroc et Tunis !

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
 Trouvant tout bon pour leur puissance,
 Jurent de se mettre en commun
 Bravement toujours vingt contre un.

On dit qu'ils s'adjoindront Christophe ,
 Malgré la couleur de l'étoffe.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger , Maroc et Tunis !

Ces rois, par leur Sainte-Alliance ,
 Nous forçant à l'obéissance ,
 Veulent qu'on lise l'Alcoran ,
 Et le Bonald et le Ferrand.
 Mais Voltaire et sa coterie
 Sont à l'*index* en Barbarie.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger , Maroc et Tunis !

Français , à leur Sainte-Alliance
 Envoyons , pour droit d'assurance ,
 Nos censeurs anciens et nouveaux ,
 Et nos juges et nos prévôts.
 Avec eux , ces rois , sans entraves ,
 Feront le commerce d'esclaves.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger , Maroc et Tunis !

Malgré cette Sainte-Alliance ,
 Si du trône , par occurrence ,
 Un roi tombait , que subito
 On le ramène en son château.
 Mais il soldera les mémoires
 Du pain , du foin et des victoires.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger , Maroc et Tunis !

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
 C'est peu qu'on paie à l'échéance ;
 Il faut des rameurs sur les bancs ,
 Et des muets aux rois forbans :
 Même à ces majestés caduques
 Il faudrait des peuples d'eunuques.
 Vivent des rois qui sont unis !
 Vive Alger, Maroc et Tunis !

L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS ADRESSÉS A M. DE JOUY,
 LE JOUR DE SA FÊTE.

Air : Rassurez-vous, ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne ;
 L'église attend ses décrets.
 On ne brûle encor personne ,
 Mais les fagots sont tout prêts.
 Par bonheur, chez nous habite
 Un saint d'un esprit plus doux.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Des prêtres, grands catholiques ,
 L'ont instruit à servir Dieu.
 Il tient aux mêmes reliques
 Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
 A l'amour sa muse invite :
 Par lui nous serons absous.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,
 Lui légua, par parenté,
 Un capuchon dont l'usage
 En fait un sage en gaité.
 Contre la gent hypocrite
 Voyez son malin courroux.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Ce n'est tout son patrimoine ;
 Car, pour être chansonnier,
 De Lattaignant, gai chanoine,
 Il choisit le bénitier.
 Mais de ses refrains qu'on cite,
 Lattaignant serait jaloux.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

Il lui manquait un bréviaire :
 Le bon ermite, à dessein,
 Prit les œuvres de Voltaire,
 Qui se disait capucin.
 Grâce à l'auteur qu'il médite,
 Il sait charmer tous les goûts.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

De tels saints suivant les traces
 Sur son gai califourchon,
 Il laisse fourrer aux Grâces
 Des fleurs sous son capuchon.
 A l'aimer tout nous invite ;

Avec lui sauvons-nous tous.
 Ermite, bon ermite,
 Priez, priez pour nous !

MON PETIT COIN.

Air du vaudeville de la petite Gouvernante.

Non, le monde ne peut me plaire ;
 Dans mon coin retournons rêver.
 Mes amis, de votre galère
 Un forçat vient de se sauver.
 Dans le désert que je me trace,
 Je fuis, libre comme un Bédouin.
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,
 Je pèse et nos fers et nos droits.
 Sur les peuples versant des larmes,
 Je juge et condamne les rois.
 Je prophétise avec audace ;
 L'avenir me sourit de loin.
 Mes amis, laissez-moi de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées ;
 A faire le bien je me plais.
 J'élève de nobles trophées ;
 Je transporte au loin des palais.

Sur le trône ceux que je place
 D'être aimés sentent le besoin.
 Mes amis, laissez-moi de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon ame a des ailes :
 Je vole, et, joyeux séraphin,
 Je vois aux flammes éternelles
 Nos rois précipités sans fin.
 Un seul échappe de leur race ;
 De sa gloire je suis témoin.
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,
 Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
 Des vœux que le ciel entend bien.
 Respectez donc ma rêverie :
 Votre monde ne me vaut rien.
 De mes jours filés au Parnasse
 Daignent les Muses prendre soin !
 Mes amis, laissez-moi, de grâce !
 Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES.

Air : Zou ! ma Lisette, zou ! ma Lison.

L'hymen prend cette nuit
 Deux amans dans sa nasse.
 Qu'au seuil de leur réduit

Un doux concert se place.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon ! zon !

Par ce trou fait exprès

Voyons ce qui se passe.

L'épouse a mille attrait, ,

L'époux est plein d'audace.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon ! zon !

L'épouse veut encor

Fuir l'époux qui l'embrasse ;

Mais sur plus d'un trésor

Le fripon fait main basse.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon ! zon !

Elle tremble et pâlit

Tandis qu'il la délace.

Il va briser le lit ;

Il va rompre la glace.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon ! zon !

Mais , pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce !
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon , zon ! zon !

La belle, en sanglotant,
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon , zon ! zon !

Monsieur jure après nous ;
Mais qu'à tout il se fasse.
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon , zon ! zon !



L'INDÉPENDANT.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Respectez mon indépendance ,
 Esclaves de la vanité ,
 C'est à l'ombre de l'indigence
 Que j'ai trouvé la liberté : (*bis.*)
 Jugez , aux chants qu'elle m'inspire ,
 Quel est sur moi son ascendant. (*bis.*)
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant ,
 Je suis , je suis indépendant.

Oui , je suis un pauvre sauvage
 Errant dans la société ;
 Et pour repousser l'esclavage
 Je n'ai qu'un arc et ma gaité.
 Mes traits sont ceux de la satire :
 Je les lance en me défendant.
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant ,
 Je suis , je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre ,
 Valets , en tout temps prosternés ,
 Dans cette auberge qui ne s'ouvre
 Que pour des passans couronnés.
 On rit du fou qui sur sa lyre
 Chante à la porte en demandant.

Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant ,
 Je suis, je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
 Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !
 C'est le conducteur de la chaîne ;
 Ses captifs sont plus gais que lui.
 Dominer ne peut me séduire ;
 J'offre l'amour pour répondant.

Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant ,
 Je suis , je suis indépendant.

En paix avec ma destinée ,
 Gaiement je poursuis mon chemin ,
 Riche du pain de la journée ,
 Et de l'espoir du lendemain.
 Chaque soir , au lit qui m'attire ,
 Dieu me conduit sans accident.

Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant.
 Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
 De ses attraits les plus puissans ,
 Qui des chaînes de l'hyménée
 Veut charger mes bras caressans.
 Voilà comme on perd un empire !
 Non , non , point d'hymen imprudent.

Que toujours Lise ait le droit de sourire
 Quand je dirai : Je suis indépendant ,
 Je suis, je suis indépendant.

LA BONNE VIEILLE.

Air de Wilhem.

ou Muses des bois et des accords champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse ;
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encore fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmans qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour, peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous, que j'appris à pleurer sur la France,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons :
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LA VIVANDIÈRE.

(1817.)

Air : Demain matin, au point du jour,
On bat la générale.
ou Air nouveau de M. Wilhem.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.

Je vends, je donne, et bois gaiment
Mon vin et mon rogome.

J'ai le pied leste et l'œil mutin;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
J'ai le pied leste et l'œil mutin;
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas ! combien j'en pleure.
Aussi, soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
D'amour, de gloire et de butin ;
Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits,
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraichir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
Ça grossissait son bulletin ;
Soldats, voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis, j'entrai dans Vienne un matin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin ;
Puis, j'entrai dans Vienne un matin ;
Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours

C'était le temps prospère.

A Rome je passai huit jours.

Et de notre Saint-Père

Je débauchai le sacristain ;

Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin :

Je débauchai le sacristain ;

Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair

Pour mon pays que j'aime.

A Madrid, si j'ai vendu cher ,

Et cher à Moscou même ,

J'ai donné gratis à Pantin ;

Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin :

J'ai donné gratis à Pantin ;

Soldats, voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder

La victoire infidelle,

Que n'avais-je pour vous guider

Ce qu'avait la Pucelle !

L'Anglais aurait fui sans butin ;

Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin :

L'Anglais aurait fui sans butin ;

Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers

Pâlis par la souffrance ,

Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers ,

De quoi boire à la France ,

Je refleuris encor leur teint ;

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 Je refleuris encor leur teint ;
 Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis , gorgés d'or ,
 Pairont encore à boire.
 Oui, pour vous doit briller encor
 Le jour de la victoire.
 J'en serai le réveil-matin ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin :
 J'en serai le réveil-matin ;
 Soldats , voilà Catin !

COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris
 Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
 Ce choix seul excite vos cris ;
 De bon cœur je vous le pardonne.
 Point de bonbons à ce repas :
 A vos yeux cela doit me nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur ,
 Et c'est l'amitié qui vous nomme.

Or, pour n'être pas grand seigneur,
 Je n'en suis pas moins honnête homme.
 Des cadeaux si vous faites cas,
 Vous y trouverez à redire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Malgré le sort qui sous sa loi
 Tient la vertu même asservie,
 Pussions-nous, ma commère et moi,
 Vous porter bonheur dans la vie !
 Pendant leur voyage ici-bas,
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
 Si jusque-là mes chansons plaisent !
 Mais peut-être alors je serai
 Où Panard et Collé se taisent.
 Quoi ! manquer aux joyeux ébats
 Qu'un pareil jour devra produire !
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.



L'EXILÉ.

(JANVIER 1817.)

Air : Ermite , bon Ermite.

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance ,
Qui parmi nous errant ,
Redemande la France
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie ,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné ,
Il s'assied , l'œil humide ,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.

Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,
 Implorant son retour,
 Tombe aux genoux d'un maître
 Que touche son amour.
 Trahi par la victoire,
 Ce proscrit, dans nos bois,
 Inquiet de sa gloire,
 Fuit la haine des rois.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
 Que sert de le bannir ?
 Partout de son courage
 Il trouve un souvenir.
 Sur nos bords, par la guerre
 Tant de fois envahis,
 Son sang même a naguère
 Coulé pour son pays.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires ,
 On dit qu'en ses foyers
 Il recueillit nos frères
 Vaincus et prisonniers.
 De ces temps de conquêtes
 Rappelons-lui le cours ;
 Qu'il trouve ici des fêtes,
 Et surtout des amours.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
 Si, par nous abrité,
 Il s'endort sur la couche
 De l'hospitalité,
 Que par nos voix légères
 Ce Français réveillé,
 Sous le toit de ses pères
 Croie avoir sommeillé.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.



LA BOUQUETIÈRE

ET LE CROQUE-MORT.

Air : Le cœur à la danse, un rigodon, etc.

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et j' nai rien ,
Mais d' vos soupirs j' me lasse ,
Monsieur l' croqu'mort , car il faut bien
Vous dir' vot' nom-z'en face.
Quoique j' sois-t-un esprit fort ,
Non , je n' veux point d'un croqu'mort.
Encor jeune et jolie ,
Moi , j' vends rosiers , lis et jasmins ,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

C't amour , qui fait plus d'un hasard ,
Vous tire par l'oreille
Depuis l' jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur :
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune et jolie ,
Moi , j' vends rosiers , lis et jasmins ,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

A d' bons vivans j'aime à parler ,
Et , monsieur , n' vous déplaie , .

Avec vous m' faudrait-z-étaler
 Mes fleurs chez l' pèr' la Chaise.
 Mon commerce est mieux fêté
 A la porte d' la Gaité.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
 Vous vous en faite' accroire ;
 Mais si tant d'gens qu'ont des honneurs
 Vous doiv' tous un pour-boire,
 Y en a plus d'un, sans m' vanter,
 Qu' j'avons fait ressusciter.
 Encor jeune et jolie,
 Moi j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

J' frai courte et bonne, et, j'y consens,
 En passant, venez m' prendre.
 Mais qu'ce n'soit point-z-avant dix ans ;
 Adieu, croqu'mort si tendre.
 P'têt' bien qu'en s'impatientant,
 Un' pratique vous attend.
 Encor jeune et jolie,
 Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
 Et n' me sens point l'envie
 De passer par vos mains.

LA PETITE FÉE.

(1817.)

Air: C'est le meilleur homme du monde.
ou : J'étais bon chasseur autrefois.

Enfans, il était une fois
Une fée appelée Urgande,
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans un conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux,
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres :
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.

Ah ! bonne fée , enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Les juges , sous ce roi puissant ,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée , enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni ,
Elle avait touché sa couronne.
Il voyait tout son peuple uni ,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux ,
On les forçait à la retraite.
Ah ! bonne fée , enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans un beau palais de cristal ,
Hélas ! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal ;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux :
Mais pourtant , si bien qu'on nous traite ,
Ah ! bonne fée , enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

MA NACELLE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR
MA FÊTE.

Air : Eh ! vogue ma galère.

Sur une onde tranquille ,
Voguant soir et matin ,
Ma nacelle est docile
Au souffle du destin.
La voile s'enfle-t-elle ,
J'abandonne le bord.
Eh ! vogue ma nacelle ;
(O doux zéphyr , sois-moi fidelle !)
Eh ! vogue ma nacelle ;
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
La muse des chansons ,
Et ma course légère
S'égaie à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh ! vogue ma nacelle ;
(O doux zéphyr , sois-moi fidelle !)
Eh ! vogue ma nacelle ;
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois ,

Ébranlant ce rivage,
 Épouvantent les rois,
 Le plaisir, qui m'appelle,
 M'attend sur l'autre bord.

Eh ! vogue ma nacelle ;

(O doux zéphyr, sois-moi fidelle !)

Eh ! vogue ma nacelle ;

Nous trouverons un port.

Loin de là, le ciel change :

Un soleil éclatant

Vient mûrir la vendange

Que le buveur attend.

D'une liqueur nouvelle

Lestons-nous sur ce bord.

Eh ! vogue ma nacelle ;

(O doux zéphyr, sois-moi fidelle !)

Eh ! vogue ma nacelle ;

Nous trouverons un port.

Des rives bien connues

M'appellent à leur tour.

Les Grâces, demi-nues,

Y célèbrent l'Amour.

Dieux ! j'entends la plus belle

Soupirer sur le bord.

Eh ! vogue ma nacelle :

(O doux zéphyr, sois-moi fidelle !)

Eh ! vogue ma nacelle ;

Nous trouverons un port.

Mais loin du roc perfide

Qui produit le laurier,

Quel astre heureux me guide
 Vers un humble foyer ?
 L'amitié renouvelle
 Ma fête sur ce bord :
 Eh ! vogue ma nacelle :
 (O doux zéphyr, sois-moi fidelle !)
 Eh ! vogue ma nacelle ;
 Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS.

Air : J'ons un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle
 Qui soutient avec chaleur
 Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
 Et n'a pris qu'une couleur.
 Nous qui détestons les gens
 Tantôt rouges, tantôt blancs,
 Parlons bas,
 Parlons bas,
 Ici près j'ai vu Judas,
 J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
 Cet observateur moral
 Parfois se dit journaliste,
 Et tranche du libéral ;
 Mais voulons-nous réclamer
 Le droit de tout imprimer,

Parlons bas ,
 Parlons bas ,
 Ici près j'ai vu Judas ,
 J'ai vu Judas , j'ai vu Judas .

Sans respect du caractère ,
 Souvent ce lâche effronté
 Porte l'habit militaire ,
 Avec la croix au côté.
 Nous qui faisons volontiers
 L'éloge de nos guerriers ,
 Parlons bas ,
 Parlons bas ,
 Ici près j'ai vu Judas ,
 J'ai vu Judas , j'ai vu Judas .

Enfin , sa bouche flétrie
 Ose prendre un noble accent.
 Et des maux de la patrie
 Ne parle qu'en gémissant.
 Nous qui faisons le procès
 A tous les mauvais Français ,
 Parlons bas ,
 Parlons bas ,
 Ici près j'ai vu Judas ,
 J'ai vu Judas , j'ai vu Judas .

Monsieur Judas , sans malice ,
 Tout haut vous dit : « Mes amis ,
 Les limiers de la police
 Sont à craindre en ce pays. »
 Mais nous , qui de maints brocards

Poursuivons jusqu'aux mouchards ,
 Parlons bas ,
 Parlons bas ,
 Ici près j'ai vu Judas ,
 J'ai vu Judas , j'ai vu Judas.

LE DIEU DES BONNES GENS.

Air : Vaudeville de la partie carrée.

Il est un Dieu : devant lui je m'incline ,
 Pauvre et content , sans lui demander rien.
 De l'univers observant la machine ,
 J'y vois du mal , et n'aime que le bien.
 Mais le plaisir à ma philosophie
 Révèle assez des cieux intelligens :
 Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite , où l'on voit l'indigence ,
 Sans m'éveiller , assise à mon chevet ,
 Grâce aux amours , bercé par l'espérance ,
 D'un lit plus doux je rêve le duvet.
 Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
 Moi , qui ne crois qu'à des dieux indulgens ,
 Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant , dans sa fortune altière ,
 Se fit un jeu des sceptres et des lois ,

Et de ses pieds on peut voir la poussière
 Empreinte encor sur le bandeau des rois.
 Vous rampiez tous, ô rois qu'on défie !
 Moi, pour braver des maîtres exigeans,
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où près de la victoire,
 Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
 J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
 De leurs manteaux secouer les frimas.
 Sur nos débris Albion nous défie;
 Mais les destins et les flots sont changeans :
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
 Nous touchons tous à nos derniers instans;
 L'éternité va se faire comprendre :
 Tout va finir, l'univers et le temps.
 O chérubins, à la face bouffie,
 Réveillez donc les morts peu diligens !
 Le verre en main, gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
 S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
 Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
 Et vous, amours, qui créez après lui,
 Prêtez un charme à ma philosophie,
 Pour dissiper des rêves affligeans.
 Le verre en main, que chacun se confie
 Au Dieu des bonnes gens !

ADIEUX A DES AMIS.

Air : C'est un lanla, landerirette.

D'ici faut-il que je parte ,
Mes amis , quand loin de vous
Je ne puis voir sur la carte
D'asile pour moi plus doux !
Même au sein de notre ivresse ,
Dieux ! je crois être à demain :
Fouette , cocher ! dit la Sagesse ;
Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage ,
On pourrait , grâce aux plaisirs ,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain :
Fouette , cocher ! dit la Fortune ;
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse ,
Ne va point au cabaret.
Me vient dire avec rudesse
Un médecin indiscret :
Mais Lisette est si jolie !
Mais si doux est le bon vin !
Fouette , cocher ! dit la Folie ;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt, peut-être,
 Je chanterai mon retour.
 Déjà je crois voir renaître
 L'aurore d'un si beau jour.
 L'allégresse que j'encense
 A mon paquet met la main.
 Fouette, cocher ! dit l'Espérance ;
 Et me voilà sur le chemin.

LA RÉVERIE.

Air : La signora malade.

Loin d'une Iris volage
 Qu'un seigneur m'enlevait,
 Au printemps, sous l'ombrage,
 Un jour mon cœur rêvait.
 Privé d'une infidelle,
 Il rêvait qu'une autre belle
 Volait à mon secours.
 Venez, venez, venez, mes amours ! (*bis.*)

Cette belle était tendre,
 Tendre et fière à la fois.
 Il me semblait l'entendre
 Soupirer dans les bois.
 C'était une princesse,
 Qui respirait la tendresse
 Loin de l'éclat des cours.
 Venez, venez, venez, mes amours !

Je l'entendais se plaindre
 Du poids de la grandeur.
 Cessant de me contraindre ,
 Je lui peins mon ardeur.
 Mes yeux versent des larmes ,
 Ravis de voir tant de charmes
 Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours !

Telle était la merveille
 Dont je flattais mes sens.
 Quand soudain mon oreille
 S'ouvre aux plus doux accens.
 Si c'est vous, ma princesse,
 Des roses de la tendresse
 Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours !

Mais non : c'est la coquette
 Du village voisin ,
 Qui m'offre une conquête ,
 En corsset de basin.
 Grandeurs, je vous oublie !
 Cette fille est si jolie !
 Ses jupons sont si courts !
Venez, venez, venez, mes amours !



BRÉNNUS,

ou

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

Air nouveau de M. Wilhem.
ou de Pierre le Grand.

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne !
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne :
Grâce à la vigne, unissons pour toujours }
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

Privés de son jus tout-puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux, que le pampre naissant
Serve à couronner la victoire.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.
Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,

Chargés de vins, et de fleurs pavoisés,
 Porter la joie autour du monde.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
 Vous qui préparez nos armures,
 Que sa liqueur soit un baume de plus
 Versé par vous sur nos blessures.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours.
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis et nos voisins
 Apprendront qu'en des jours d'alarme
 Le faible appui que l'on donne aux raisins
 Peut vaincre à défaut d'autres armes.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins
 Un peuple hospitalier te prie :
 Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
 Oublie un moment sa patrie.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
 Creuse la terre avec sa lance,
 Plante la vigne : et les Gaulois, joyeux,
 Dans l'avenir ont vu la France.
 Grâce à la vigne, unissons pour toujours
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

LES CLEFS DU PARADIS.

Air : A coups d' pied , à coups d' poing .

Saint Pierre perdit, l'autre jour ,
Les clefs du céleste séjour ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.

« Je vais, Margot,

» Passer pour un nigaud ;

» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps ,
Ouvre le ciel à deux battans ,
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.

« Je vais, Margot,

» Passer pour un nigaud ;

» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant ,
Un Turc, un juif, un protestant ;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors...

« Je vais, Margot,

» Passer pour un nigaud ;

» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites , que Margoton
 Voit à regret dans ce canton ,
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Sans bruit , à force d'avancer ,
 Près des anges vont se placer .

« Je vais , Margot ,
 » Passer pour un nigaud ;
 » Rendez-moi mes clefs , » disait saint Pierre .

En vain un fou crie , en entrant ,
 Que Dieu doit être intolérant ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Satan lui-même est bien-venu :
 La belle en fait un saint cornu .

« Je vais , Margot ,
 » Passer pour un nigaud ;
 » Rendez-moi mes clefs , » disait saint Pierre .

Dieu , qui pardonne à Lucifer ,
 Par décret supprime l'enfer ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 La douceur va tout convertir :
 On n'aura personne à rôtir .

« Je vais , Margot ,
 » Passer pour un nigaud ;
 » Rendez-moi mes clefs , » disait saint Pierre .

Le paradis devient gaillard ,
 Et Pierre en veut avoir sa part :
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Pour venger ceux qu'il a damnés ,
 On lui ferme la porte au nez .

« Je vais, Margot,
 » Passer pour un nigaud;
 » Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

(1817.)

Air nouveau de M. Wilhem.
ou Il faut que l'on file doux.

Moi qui, même auprès des belles,
 Voudrais vivre en passager,
 Que je porte envie aux ailes
 De l'oiseau vif et léger !
 Combien d'espace il visite !
 A voltiger tout l'invite :
 L'air est doux, le ciel est beau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
 M'enseignant ses plus doux sons,
 J'irais de la pastourelle
 Accompagner les chansons.
 Puis j'irais charmer l'ermite.
 Qui, sans vendre l'eau bénite,
 Donne aux pauvres son manteau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
 Où des buveurs en gaité,
 Attendris par mon ramage,
 Ne boiraient qu'à la beauté :
 Puis, ma chanson favorite,
 Aux guerriers qu'on déshérite,
 Ferait chérir le hameau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles
 Où sont de pauvres captifs,
 En leur cachant bien mes ailes,
 Former des accords plaintifs.
 L'un sourit à ma visite;
 L'autre rêve, dans son gîte,
 Aux champs où fut son berceau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
 Un roi qui fuirait l'ennui,
 Sur un olivier paisible,
 J'irais chanter près de lui :
 Puis j'irais jusqu'où s'abrite
 Quelque famille proscrite,
 Porter de l'arbre un rameau.
 Je volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
 Vous, méchans, je vous fuirais,

A moins que l'amour encore
 Ne me surprit dans ses rets ;
 Que , sur un sein qu'il agite ,
 Ce chasseur que nul n'évite ,
 Me dresse un piège nouveau :
 J'y volerais vite, vite, vite,
 Si j'étais petit oiseau.

LE BON VIEILLARD.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfans, vous que Bacchus rassemble :
 Par vos chansons vous m'attirez ici.
 Je suis bien vieux ; mais en vain ma voix tremble :
 Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
 Du temps passé j'apporte des nouvelles ;
 J'ai bu jadis avec le bon Panard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi ! chacun s'empresse !
 A ma santé coule un vin généreux.
 Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
 Je crains toujours d'attrister les heureux.
 Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes,
 Avec le temps vous compterez plus tard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
 Vos grands' mamans diraient si je leur plus.
 J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses;
 Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.
 Les souvenirs me sont restés fidelles ;
 Aussi parfois je soupire à l'écart.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords, j'ai fait plus d'un naufrage,
 Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
 Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
 L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
 J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
 Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
 Amis du vin, de la gloire, et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
 Comme Nestor je ne vous parle pas.
 De tous les jours où brilla mon courage,
 J'achèterais un jour de vos combats.
 Je l'avouïrai, vos palmes immortelles
 M'ont rendu cher un nouvel étendard.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
 Enfants, buvons à mes derniers amours.
 La liberté va rajeunir le monde :
 Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
 D'un beau printemps aimables hirondelles,

J'ai pour vous voir différé mon départ.
 Amis du vin, de la gloire et des belles,
 Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

QU'ELLE EST JOLIE!

Air :

Grands dieux ! combien elle est jolie,
 Celle que j'aimerai toujours !
 Dans leur douce mélancolie
 Ses yeux font rêver aux amours.
 Du plus beau souffle de la vie
 A l'animer le ciel se plaît.
 Grands dieux ! combien elle est jolie,
 Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Elle compte au plus vingt printemps.
 Sa bouche est fraîche, épanouie ;
 Ses cheveux sont blonds et flottans.
 Par mille talens embellie,
 Seule elle ignore ce qu'elle est.
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et cependant j'en suis aimé.
 J'ai dû long-temps porter envie
 Aux traits dont le sexe est charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie,
 Devant moi l'amour s'envolait.
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et pour moi ses feux sont constans.
 La guirlande qu'elle a cueillie
 Ceint mon front chauve avant trente ans.
 Voiles qui parez mon amie,
 Tombez : mon triomphe est complet.
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et moi, je suis, je suis si laid !

LES CHANTRES DE PAROISSE,

ou

LE CONCORDAT DE 1817.

CHANSON A BOIRE.

(SEPTEMBRE 1817.)

Air du Bastringue.

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine !

Le concordat nous est donné.

Buvons , nous , chantres de paroisse ,
 A qui nous tire enfin d'angoisse.
 D'abord , pour ne rien oublier ,
 Remontons à François premier *.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

A Gonsalvi buvons un verre ;
 Il a deux fois fait même affaire ;
 Mais cette fois , de droit divin ,
 L'église y gagne un pot de vin **.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape
 L'une du ciel ouvre la trappe ,
 Et l'autre aux griffes du légat
 Ouvre les coffres de l'état.

* Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François premier et de Léon X.

** Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

Glodia tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix altière *

Troubla l'héritier de saint Pierre,

Grâce aux annates aujourd'hui **,

Nos poules vont pondre pour lui.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

Rendons Avignon au saint père ***;

Il le veut, et c'est là, j'espère,

Prouver aux Français dépouillés

Qu'il est un de nos alliés.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre;

* Le coq figurait sur les drapeaux de la république française.

** Les *annates*, redevance payée au saint siège, et consacrée par suite du concordat de François premier.

*** Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
Les libertés de notre église * ?
Nous devons à nos députés
Déjà tant d'autres libertés !

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre **.
Il faut qu'avant peu le grand-livre ,
Servant à nos pieux desseins ,
Soit mis au rang des livres saints.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine!

Le concordat nous est donné.

* Les libertés gallicanes compromises par le concordat de François premier ; ce qui l'empêcha d'être enregistré dans plusieurs parlemens.

** Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : *Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'état les évêques et archevêques, etc.*

Dans chaque ville , un séminaire *
 Désormais sera nécessaire.
 C'est un hôpital érigé
 Aux enfans trouvés du clergé.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre
 Boive à plein ventre ;
Gloria tibi, Domine!
 Le concordat nous est donné.

Pour les protestans qu'on tolère **
 Au ciel nous craignons de déplaire ;
 Mais qu'il nous passe encor long-temps
 Nos Suisses qui sont protestans.

Gloria tibi, Domine!

Que tout chantre
 Boive à plein ventre :
Gloria tibi, Domine!
 Le concordat nous est donné.

Chantres , pour nous combien d'offices !
 Nous n'irons plus dans les coulisses ,
 Brailler en chœur à l'Opéra ;
 Et l'église nous suffira ***.

* Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

** Lisez la déclaration adressée au saint-siège par M. de Blacas , le 15 juillet 1817.

*** On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine !

Le concordat nous est donné.

Oui, chantres, c'est à nous de boire :

Ce concordat fait notre gloire ;

Car le bon temps revient grand train,

Où les rois chantaient au lutrin.

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre

Boive à plein ventre :

Gloria tibi, Domine !

Le concordat nous est donné.

** On va tripler tous nos évêques.*

A Reims on rend ses archevêques ;

Ils auront là, pour nous sauver,

La Sainte-Ampoule à retrouver.

Gloria tibi, domine !

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine !

Le concordat nous est donné.

* Les deux couplets en caractères italiques ne sont pas de Béranger.

*Buvons , à notre mandataire.
Blacas , ayant au ministère
La garde-robe à surveiller,
Près du saint siège a dû briller.*

Gloria tibi , Domine !
 *Que tout chantré
 Boive à plein ventre ;*
Gloria tibi , Domine ;
Le concordat nous est donné.

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

Air de la ronde de la Ferme et le Château.

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vicillard toujours content.
Aveugle il revint de la guerre ,
Et pauvre il mendie en chantant. (*bis.*)
Sur sa vieille il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse.
» Ah ! donnez , donnez , s'il vous plaît. »
Et de lui donner l'on s'empresse.
« Ah ! donnez , donnez , s'il vous plaît ,
» A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;
Et , près d'aimables étourdis ,
A la contredanse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis. (*bis.*)

» Vous qui pressez avec ivresse
 » La main de plus d'une maîtresse,
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
 » J'ai bien employé ma jeunesse.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville
 Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
 « Avec Babet, dans cet asile,
 » Combien j'ai ri de son époux ! (*bis.*)
 » Belles qu'une ombre épaisse attire,
 » Là, contre l'hymen tout conspire.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » Les maris me font toujours rire ;
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles
 Dont il fit long-temps ses amours :
 » Ah ! leur dit-il, toujours gentilles,
 » Aimez bien et plaisez toujours. (*bis.*)
 » Pour toucher la prude inhumaine,
 » Trop souvent ma prière est vaine.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » Refuser vous fait tant de peine !
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
 Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,
 « Même quand la vendange est belle,

» Le pauvre ne vendange pas. (*bis.*)
 » Bons vivans, que met en goguette
 » Le vin d'une vieille feuillette,
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » Je me régale de piquette.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,
 Chantent l'amour à pleine voix,
 Ou gaîment rapprochent leurs verres
 Au souvenir de leurs exploits. (*bis.*)
 Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
 « De l'amitié goûtez les charmes.
 » Ah ! donnez, donnez ; s'il vous plaît,
 » Comme vous j'ai porté les armes !
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise ?
 On le voit, pour son intérêt,
 Moins à la porte de l'église
 Qu'à la porte du cabaret. (*bis.*)
 Pour ceux que le plaisir couronne,
 J'entends sa vielle que résonne :
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » Le plaisir rend l'ame si bonne !
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

LA MORT SUBITE.

COUPLETS POUR UN DINER.

Air du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine,
Pour m'arrêter tente un effort :
Avec vous il faut que je dine,
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoiqu'heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut-être,
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie ;
Je ris, je mange et je bois fort.
Ah ! je me connais à la vie :
Mes amis je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici, fermer les yeux soudain ;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,

Ne m'inspire un joyeux transport,
Si ma main ne serre la vôtre :
Adieu, mes amis, je suis mort !

LE PRINCE DE NAVARRE,

ou

MATHURIN BRUNEAU *.

Air du ballet des Pierrots.

Quoi ! tu veux régner sur la France !
Es-tu fou, pauvre Mathurin ?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit ?
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit ?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.

* Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être le fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de prince de Navarre.

Croyez-moi , prince de Navarre ,
Prince , faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères ,
Trompés par des flatteurs câlins ,
Que de rois se disent les pères
D'enfans qui se croient orphelins !
Régner , c'est n'être point avare
De lois , de rubans , de grands mots.
Croyez-moi , prince de Navarre ,
Prince , faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire ,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais , aidé d'un Tartare ,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi , prince de Navarre ,
Prince , faites-nous des sabots.

Combien d'agens illégitimes
Servent la légitimité !
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi , prince de Navarre ,
Prince , faites-nous des sabots.

De tes maux quel serait le terme ,
Si quelques alliés sans foi

Prétendaient que tu tiens à ferme
 Le trône que tu dis à toi ?
 De jour en jour leur ligue avare
 Augmenterait le prix des baux.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

Enfin, pourrais-tu sans scrupule,
 Graissant la patte au Saint-Esprit,
 Faire un concordat ridicule
 Avec ton père en Jésus-Christ !
 Pour lui redorer sa tiare,
 Tu nous surchargerais d'impôts.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange ;
 Nos amis nous ont fait capot.
 C'est pour que l'étranger la mange
 Que nous mettons la poule au pot.
 De nos souliers même on s'empare
 Après avoir pris nos manteaux.
 Croyez-moi, prince de Navarre,
 Prince, faites-nous des sabots.

LES CINQUANTE ÉCUS.

Air : Martin est fort bon garçon.

Grâce à Dieu je suis héritier !
 Le métier

De rentier
 Me sied et m'enchante.
 Travailler serait un abus ;
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis , la terre est à moi.
 J'ai de quoi
 Vivre en roi
 Si l'état me tente.
 Les honneurs me sont dévolus ;
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard ,
 Sans retard
 Sur un char
 De forme élégante ,
 Fuyons mes créanciers confus.
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus de rente.

Adieu , Surène et ses coteaux !
 Le Bordeaux ,
 Le Mursaulx ,
 L'Aï que l'on chante ,
 Vont donc enfin m'être connus.
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus ,
 J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,
 Des atours
 Que toujours
 La richesse invente;
 Le clinquant ne vous convient plus :
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes, vous que je prends,
 Amis francs,
 Vieux parens,
 Sœur jeune et fringante,
 Soyez logés, nourris, vêtus :
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
 Pour huit jours,
 Des plus courts,
 Comblez votre attente ;
 Le fonds suivra les revenus.
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus,
 J'ai cinquante écus de rente.



LE CARNAVAL DE 1818.

Air : A ma Margot du bas en haut.

On crie à la ville , à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! } *bis.*

Des veuves , des filles , des femmes ,
Tu dois craindre les épigrammes.
Carnaval , dont chacun pâtit ,
Dis-nous qui t'a fait si petit.
Carnaval (*bis*) , ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville , à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demenes ,
Des prières de quarante heures
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*) , ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?
On crie à la ville , à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Vendu sans doute au ministère ,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre ,
Quand sur toi nous avons compté
Pour quelques jours de liberté.

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville , à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Des ministres , oui , je le gage ,
A la chambre , on te croit l'ouvrage ;
Et contre eux enfin déclaré ,
Le ventre même a murmuré.

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville , à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Dis-moi , ta maigreur sans égale
Est-elle une leçon morale
Que chez nous , en venant dîner ,
Wellington veut encor donner ?
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville , à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

En France ont vit de sacrifice.
Aurait-on craint que la police ,
Toujours prête à nous égayer ,
N'eût trop de masques à payer ?
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville , à la cour :

Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Air : Suzon sortant de son village.

ou : Votre fortune est faite.

Qu'il va lentement le navire
À qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire.
Qu'il est lent à trouver un port !

France adorée !

Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide

Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

Terre ! terre ! là-bas, voyez !

Ah ! tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France ;

Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance

S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans, enfin je te revois.

De mon village

Je vois la plage ;

Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon ame est attendrie !
 Là, furent mes premiers amours :
 Là, ma mère m'attend toujours.
 Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau , jeune encore ,
 L'inconstance emporta mes pas
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.
 France adorée !
 Douce contrée !
 Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
 Toute l'année,
 Là, brille ornée
 De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
 Mais là, ma jeunesse flétrie
 Rêvait à des climats plus chers ;
 Là, je regrettais nos hivers.
 Salut à ma patrie !

J'ai pu me faire une famille ,
 Et des trésors m'étaient promis.
 Sous un ciel où le sang pétille ,
 A mes vœux l'amour fut soumis.
 France adorée !
 Douce contrée !
 Que de plaisirs quittés pour te revoir !
 Mais sans jeunesse ,
 Mais sans richesse ,
 Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;
 De mes amours , dans la prairie ,
 Les souvenirs seront présents ;

C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux ,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire ,

Cris de victoire ,

Rien n'étouffa la voix de mon pays ;

De tout quitter mon cœur me prie :

Je reviens pauvre , mais constant.

Une bêche est là qui m'attend.

Salut à ma patrie.

Au bruit des transports d'allégresse ,

Enfin le navire entre au port ;

Dans cette barque où l'on se presse ,

Hâtons-nous d'atteindre le bord.

France adorée ,

Douce contrée !

Puissent tes fils te revoir ainsi tous !

Enfin , j'arrive ,

Et sur la rive

Je rends au ciel , je rends grâce à genoux.

Je t'embrasse , ô terre chérie !

Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !

Moi , désormais , je puis mourir.

Salut à ma patrie !

LE VENTRU,

ou

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818,
AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE....
PAR M^{***}.

Air: J'ons un curé patriote.
ou du Sénateur.

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'état n'a point déperi,
Je reviens gras et fleuri.

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés!

Oh! que j'ai fait de bons dinés!

} bis.

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
A quinze de d'Argenson.
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.

Quels dinés,

Quels dinés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours ,
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours :
J'ai parlé , parlé , parlé ;
J'ai hurlé , hurlé , hurlé.
Quels dînés ,
Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Si la presse a des entraves ,
C'est que je l'avais promis ,
Si j'ai bien parlé des braves ,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés ,
Quels dînés

Les ministres m'ont donnés !
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

J'ai repoussé les enquêtes ,
Afin de plaire à la cour :
J'ai , sur toutes les requêtes ,
Demandé *l'ordre du jour*.
Au nom du Roi , par mes cris ,
J'ai rebanni les proscrits.
Quels dînés ,

Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Des dépenses de police
 J'ai prouvé l'utilité ;
 Et non moins Français qu'un Suisse,
 Pour les Suisses j'ai voté.
 Gardons bien, et pour raison,
 Ces amis de la maison.

Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Malgré des calculs sinistres,
 Vous pairez, sans y songer,
 L'étranger et les ministres,
 Les ventrus et l'étranger.
 Il faut que, dans nos besoins,
 Le peuple dine un peu moins.

Quels dînés,
 Quels dînés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Enfin, j'ai fait mes affaires :
 Je suis procureur du roi ;
 J'ai placé deux de mes frères ;
 Mes trois fils ont de l'emploi.
 Pour les autres sessions,
 J'ai cent invitations.

Quels dinés,
 Quels dinés
 Les ministres m'ont donnés !
 Oh ! que j'ai fait de bons dinés !

LA COURONNE.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE
 LA FÈVE.

Air :

Grâce à la fève, je suis roi.
 Nous le voulons : versez à boire !
 Ça, mes sujets couronnez moi !
 Et qu'on porte envie à ma gloire.
 A l'espoir du rang le plus beau
 Point de cœur qui ne s'abandonne.
 Nul n'est content de son chapeau :
 Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
 Porte une couronne éclatante.
 Le pâtre a sa couronne aussi,
 Couronne de fleurs qui me tente.
 A l'un le ciel la fait payer ;
 Mais au berger l'amour la donne :
 Le roi l'ôte pour sommeiller :
 Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier,
 Sert les muses et la victoire.

Le front ceint d'un double laurier,
 Il triomphe et chante sa gloire.
 Quand du rang qu'il doit occuper
 Il tombe, trahi par Bellone,
 Le sceptre lui peut échapper,
 Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
 La couronne de l'innocence :
 Bientôt viennent les courtisans ;
 Comme les rois on vous encense ;
 Comme eux de pièges séducteurs
 L'artifice vous environne :
 Vous n'écoutez que vos flatteurs,
 Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots
 Chacun doit penser à la sienne.
 Je n'ai point doublé les impôts ;
 Je n'ai point de noblesse ancienne.
 Mon peuple, buvons de concert :
 La place me paraît si bonne !
 N'allez pas avant le dessert
 Me faire abdiquer la couronne.



 LES MISSIONNAIRES.

(1819.)

Air : Le cœur à la danse , un rigaudon zigzag.

Satan dit un jour à ses pairs :
 ' On en veut à nos hordes.
 C'est en éclairant l'univers
 Qu'on éteint les discordes.

Par brevet d'invention ,
 J'ordonne une mission.
 En vendant des prières ,
 Vite, soufflons, soufflons, morbleu !
 Éteignons les lumières ,
 Et rallumons le feu.

} *bis.*

Exploitions , en diables cafards ,
 Hameau , ville et banlieue.
 D'Ignace imitons les renards ,
 Cachons bien notre queue.
 Au nom du Père et du Fils ,
 Gagnons sur les crucifix.
 En vendant des prières ,
 Vite , soufflons, soufflons, morbleu !
 Éteignons les lumières ,
 Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir ,
 Si le Ciel ne s'en mêle !

Sur des biens qu'on voudrait ravoïr,

Faisons tomber la grêle.

Publions que Jésus-Christ

Par la poste nous écrit.

En vendant des prières,

Vite, soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières,

Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins ;

Divisons les familles.

En jetant la pierre aux mondains,

Perdons femmes et filles ;

Que tout le sexe enflammé

Nous chante un *aspergès me*.

En vendant des prières,

Vite, soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières,

Et rallumons le feu.

Par Ravailiac et Jean Châtel,

Plaçons dans chaque prône,

Non point le trône sur l'autel,

Mais l'autel sur le trône.

Comme aux bons temps féodaux,

Que les rois soient nos bedeaux.

En vendant des prières,

Vite, soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières,

Et rallumons le feu.

L'intolérance, front levé,

Reprendra son allure :

Les protestans n'ont point trouvé
 D'onguent pour la brûlure :
 Les philosophes aussi
 Déjà sentent le roussi.
 En vendant des prières,
 Vite, soufflons, soufflons, morbleu !
 Éteignons les lumières,
 Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,
 Vient convertir la France.
 Guerre au nouvel enseignement,
 Et gloire à l'ignorance !
 Le jour fuit, et les cagots
 Dansent autour des fagots.
 En vendant des prières,
 Vite, soufflons, soufflons, morbleu !
 Éteignons les lumières,
 Et rallumons le feu.

LE BON MÉNAGE.

Air de la Légère.
ou : Moi je flâne.

Commissaire !
 Commissaire !
 Colin bat sa ménagère.

Commissaire ,
 Laissez faire ;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
 Cela point ne vous regarde ;
 Point n'est besoin de la garde
 Qu'appelle en vain le portier.
 Oui, Colin bat sa Colette ;
 Mais ainsi, tous les lundis,
 L'amour, aux cris qu'elle jette,
 S'éveille dans leur taudis.

Commissaire !
 Commissaire !
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire ,
 Laissez faire ;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon
 Qui chante dès qu'il s'éveille.
 Colette, ronde et vermeille,
 A la gaité du pinson.
 Chez eux la haine est sans force ;
 Car tous deux de leur plein gré,
 Pour se passer du divorce,
 Se sont passés du curé.

Commissaire !
 Commissaire !

Colin bat sa ménagère.
 Commissaire,
 Laissez faire ;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous ,
 Chaque soir à la guinguette ,
 S'en vont Colin et Colette
 Sabler du vin à six sous.
 C'est pour trinquer sous l'ombrage
 Où , sans témoin , fut passé
 Leur contrat de mariage
 Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire !
 Commissaire !
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire,
 Laissez faire ;
 Pour l'amour
 C'est un beau jour.

Parfois pour d'autres attraites
 Colin se met en dépense ;
 Mais Colette a pris l'avance,
 Et s'en venge encore après.
 On aura fait quelque conte,
 Et de dépit transportés
 Peut-être ils règlent le compte
 De leurs infidélités.

Commissaire !
Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour

C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde ;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Déjà, sans doute, on s'embrasse ;
Et dans son lit, à loisir,
Demain Colette, un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire !
Commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire,
Laissez faire ;
Pour l'amour

C'est un beau jour.



LE CHAMP D'ASILE.

(AOUT 1818.)

Air de la romance de Bélisaire. (Par Garat.)

Un chef de bannis courageux ,
Implorant un lointain asile ,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
» Heureux enfans de ces forêts ,
» De nos maux apprenez l'histoire :
» Sauvages ! nous sommes Français ,
» Prenez pitié de notre gloire.

» Elle épouvante encor les rois ,
» Et nous bannit des humbles chaumes
» D'où , sortis pour venger nos droits ,
» Nous avons dompté vingt royaumes.
» Nous courions conquérir la paix
» Qui fuyait devant la victoire.
» Sauvages ! nous sommes Français ,
» Prenez pitié de notre gloire.

» Dans l'Inde , Albion a tremblé ,
» Quand de nos soldats intrépides
» Les chants d'allégresse ont troublé
» Les vieux échos des Pyramides.
» Les siècles pour tant de hauts-faits

» N'auront point assez de mémoire.
 » Sauvages ! nous sommes Français ,
 » Prenez pitié de notre gloire.

» Un homme enfin sort de nos rangs ;
 » Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
 » L'on voit soudain les rois errans
 » Conjurer sa foudre qui gronde.
 » De loin saluant son palais ,
 » A ce dieu seul ils semblaient croire.
 » Sauvages ! nous sommes Français ,
 » Prenez pitié de notre gloire.

» Mais il tombe ; et nous , vieux soldats ,
 » Qui suivions un compagnon d'armes ,
 » Nous voguons jusqu'en vos climats ,
 » Pleurant la patrie et ses charmes.
 » Qu'elle se relève à jamais
 » Du grand naufrage de la Loire !
 » Sauvages ! nous sommes Français ,
 » Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors

Répond : « Dieu calme les orages.

» Guerriers , partagez nos trésors ,
 » Ces champs , ces fleuves , ces ombrages.
 » Gravons sur l'arbre de la paix
 » Ces mots d'un fils de la victoire :
 » Sauvages ! nous sommes Français ,
 » Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré ;
 Élevez-vous , cité nouvelle !

Soyez-nous un port assuré
 Contre la fortune infidelle.
 Peut-être aussi des plus hauts faits
 Nos fils vous racontant l'histoire,
 Vous diront : Nous sommes Français,
 Prenez pitié de notre gloire.

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

*Air : Le bruit des roulettes gâte tout.
 ou du vaudeville du Bûcheron.*

Dans le vieux Roman de la Rose
 J'ai vu que le fils de Pépin ,
 Redoutant son apothéose ,
 Disait à l'évêque Turpin :
 Prélat , sois bon à quelque chose ;
 L'âge m'accable , guéris-moi.
 Oui , lui dit Turpin : et vive le roi ! (*bis.*)

Turpin , sais-tu qu'on me répète
 Ce mot-là depuis bien long-temps !
 Turpin répond : J'ai la recette
 D'un cœur de vierge de vingt ans.
 Fleur de vingt ans , vertu parfaite
 Vous rajennira , sur ma foi.
 Sauvons la patrie , et vive le roi ! (*bis.*)

Vite , un décret de Charlemagne
 Met un haut prix à ce trésor ;

On cherche à Rome, en Allemagne,
 Même en France on le cherche encor.
 Les curés cherchaient en campagne,
 Disant : Ce prince plein de foi
 Doublera la dime, et vive le roi ! (*bis.*)

Turpin d'abord trouve lui-même
 Cœur de vingt ans non profané ;
 Mais un bon moine de Télème
 Le croque à l'instant sous son nez.
 Quoi ! sans respect du diadème ?
 Oui, dit le moine, c'est ma loi.
 L'église avant tout, et vive le roi ! (*bis.*)

Un juge, espérant la simarre,
 Loin de Paris cherche si bien,
 Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
 Qu'attendait le roi très-chrétien.
 Un seigneur dit : Je m'en empare,
 Le droit de jambage est à moi.
 Tout pour la noblesse, et vive le roi ! (*bis.*)

Je serai duc ! s'écrie un page,
 Dénichant enfin à son tour
 Fille de vingt ans neuve et sage,
 Que soudain il mène à la cour.
 On illumine à son passage ;
 Et le peuple, qui sait pourquoi,
 Chante un *Te Deum*, et vive le roi ! (*bis.*)

Mais, en voyant le doux remède,
 Le roi dit : C'est l'esprit malin.

Fi donc ! cette vierge est trop laide ;
 Mieux vaut mourir comme un vilain.
 Or, il meurt ; son fils lui succède,
 Et Turpin répète au convoi :
 Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi ! (*bis.*)

LE VENTRU

AUX ÉLECTIONS DE 1819.

Air : Faut d' la vertu.
ou : La seul' prom'nade.

Autour du pot c'est trop tourner, }
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*

Électeurs, j'ai sans nul mystère.
 Fait de bons dîners l'an passé :
 On met la table au ministère,
 Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Préfet, que tout nous réussisse :
 Et du moins vous conserverez,
 Si l'on vous traduit en justice,
 Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Maire, soignez bien mes affaires ;
 Vous courez aussi des dangers.
 Si les villes nommaient leurs maires ,
 Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner ,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Dévots , j'ai la foi la plus forte ;
 A Dieu je dis chaque matin :
 Faites qu'à cent écus l'on porte
 La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner ,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Ultras , c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;
 Faisons la paix , preux chevaliers :
 N'oubliez pas que je suis homme
 A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner ,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux , dans vos doléances ,
 Pourquoi donc vous en prendre à moi ,
 Quand le creuset des ordonnances
 Peut faire évaporer la loi ?

Autour du pot c'est trop tourner ,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource ,
 Aux impôts dois-je m'opposer ?

Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'ont m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatans :
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche ,
Les ministres seront contens.

Autour du pot c'est trop tourner ,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

LA NATURE.

Air : Ah ! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.
Hélas ! peut-être, jour et nuit,
Une arche est encor le refuge

De mortels que l'onde poursuit.
 Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
 Et que vers eux la colombe a volé,
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
 Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles !
 L'Etna s'agite, et, furieux,
 Semble, du fond de ses entrailles,
 Vomir l'enfer contre les cieux.
 Mais pour renaître enfin sa rage expire :
 Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
 Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
 Et l'univers est consolé.

Dieu ! que de souffrances nouvelles !
 L'affreux vautour de l'Orient,
 La peste a déployé ses ailes
 Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
 Le ciel s'apaise et la pitié respire,
 On tend la main au malade exilé.
 Coulez, bons vins : femmes, daignez sourire;
 Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
 Des rois nous payons les défis.
 Humide encor du sang des pères,
 La terre boit le sang des fils.
 Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
 Et la nature à son cœur a parlé.
 Coulez, bon vins; femmes, daignez sourire;
 Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature ,
 Du printemps chantons le retour :
 Des roses de sa chevelure
 Parfumons la joie et l'amour.
 Malgré l'horreur que l'esclavage inspire ,
 Sur les débris d'un empire écroulé ,
 Coulez , bons vins ; femmes , daignez sourire ;
 Et l'univers est consolé.

LES CARTES ou L'HOROSCOPE.

*Air de la petite Gouvernante.
 ou de la République.*

Tandis qu'en faisant sa prière ,
 Au coin du feu maman s'endort ,
 Peu faite pour être ouvrière ,
 Dans les cartes cherchons mon sort.
 Maman dirait : Craignez les bagatelles !
 Le diable est fin. Tremblez, Suzon !
 Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
 Les cartes ont toujours raison ,
 Toujours raison , toujours raison.

Amour , enfant ou mariage ,
 Sachons ce qui m'attend ici.
 J'ai certain amant qui voyage :
 Valet de cœur ? Bon ! le voici.
 Pour une veuve , aux pleurs il me condamne.
 L'ingrat l'épouse , ô trahison !

J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.

Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent :
C'est un prince épris de mes charmes ;
Il m'enlève de mon couvent.

Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.

La nuit survient, et je suis presque reine.

Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne,
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne :
Tout se découvre : adieu mon roi !

Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
J'enflamme un campagnard grison :

Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.

Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris ;
C'est le roi de trèfle qui mène ;
Mon mari gronde, et je m'en ris :

Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !

En ai-je passé la saison ?

Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.

Les cartes ont toujours raison.
Toujours raison, toujours raison.

LA SAINTE ALLIANCE

DES PEUPLES.

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT , POUR
LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA
ROCHEFOUCAULT , EN RÉJOUISSANCE DE
L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS,
AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

Air du Dieu des bonnes gens.

- J'ai vu la Paix descendre sur la terre ,
Semant de l'or , des fleurs et des épis.
L'air était calme , et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle , égaux par la vaillance ,
» Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
» Peuples , formez une sainte alliance ,
» Et donnez-vous la main.
- » Pauvres mortels, tant de haine vous lasse:
» Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
» D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
» Chacun de vous aura place au soleil.
» Tous attelés au char de la puissance ,
» Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
» Peuples , formez une sainte alliance ,
» Et donnez-vous la main.
- » Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
» L'aiglon souffle , et vos toits sont brûlés ,

» Et quand la terre est enfin refroidie
 » Le soc languit sous des bras mutilés.
 » Près de la borne où chaque état commence,
 » Aucun épi n'est pur de sang humain.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Des potentats, dans vos cités en flammes,
 » Osent du bout de leur sceptre insolent
 » Marquer, compter et recompter les ames
 » Que leur adjuge un triomphe sanglant.
 » Faibles troupeaux, vous passez sans défense,
 » D'un joug pesant, sous un joug inhumain.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Que Mars en vain n'arrête point sa course;
 » Fondez des lois dans vos pays souffrants.
 » De votre sang ne livrez plus la source
 » Aux rois ingrats, aux vastes conquérans.
 » Des astres faux conjurez l'influence;
 » Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Oui, libre enfin, que le monde respire;
 » Sur le passé jetez un voile épais.
 » Semez vos champs aux accords de malyre;
 » L'encens des arts doit brûler pour la paix.
 » L'espoir riant, au sein de l'abondance,
 » Accueillera les doux fruits de l'hymen.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée ,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée ;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger , coulez , bons vins de France :
 De sa frontière il reprend le chemin.
 Peuples , formons une sainte alliance ,
 Et donnons-nous la main.

ROSETTE.

Air :

Sans respect pour votre printemps ,
 Quoi ! vous me parlez de tendresse ,
 Quand sous le poids de quarante ans
 Je vois succomber ma jeunesse !
 Je n'eus besoin pour m'enflammer
 Jadis que d'une humble grisette.
 Ah ! que ne puis-je vous aimer.
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre équipage , tous les jours ,
 Vous montre en parure brillante.
 Rosette , sous de frais atours ,
 Courait à pied , leste et riante.
 Partout ses yeux pour m'alarmer
 Provoquaient l'œillade indiscrete.
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Dans le satin de ce boudoir,
 Vous souriez à mille glaces.
 Rosette n'avait qu'un miroir :
 Je le croyais celui des Grâces.
 Point de rideaux pour s'enfermer :
 L'aurore égayait sa couchette.
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre esprit , qui brille éclairé ,
 Inspirerait plus d'une lyre.
 Sans honte je vous l'avourai ,
 Rosette à peine savait lire.
 Ne pouvait-elle s'exprimer ,
 L'Amour lui servait d'interprète.
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !

Elle avait moins d'attraits que vous ;
 Même elle avait un cœur moins tendre :
 Oui , ses yeux se tournaient moins doux
 Vers l'amant , heureux de l'entendre.
 Mais elle avait , pour me charmer ,
 Sa jeunesse que je regrette.
 Ah ! que ne puis-je vous aimer
 Comme autrefois j'aimais Rosette !



LES RÉVÉRENDIS PÈRES.

(DÉCEMBRE 1819.)

Air : Bonjour, mon ami Vincent.
ou : Patati, patata.

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola :
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons ; songez à vous taire ,
Et que vos enfans suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons
Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit :
Il mourut dans les coliques ,
Un pape nous rétablit
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus :
Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques !
Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
 Nos maisons sont protégées.
 Oui, d'un baptême de cour
 Voyez en nous les dragées *.

Le favori par tant d'égards
 Espère acquérir de pieux mouchards.
 Encor quelques lois de changées,
 Et, pour le sauver, nous le renversons.
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
 Si l'on croyait la canaille,
 La Charte serait de feu,
 Et le monarque de paille.
 Nous avons le secret d'en haut :
 La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
 C'est litière pour la prêtraille :
 Elle aura la dîme et nous les moissons.
 Et puis nous fessons,
 Et nous refessons
 Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais
 Nous dirigeons nos attaques.
 Les moines sont nos valets :
 On a refait leurs casaques.
 Les missionnaires sont tous

* M. le duc Decazes venait de faire baptiser son fils.

Commis voyageurs trafiquant pour nous.

Les capucins sont nos cosaques :

A prendre Paris nous les exerçons.

Et puis nous fessons ,

Et nous refessons

Les jolis petits , les jolis garçons.

Enfin , reconnaissez-nous.

Aux ames déjà séduites.

Escobard va sous nos coups

Voir vos écoles détruites.

Au pape rendez tous ses droits :

Léguiez-nous vos biens et portez nos croix :

Nous sommes , nous sommes jésuites.

Français, tremblez tous : nous vous bénissons!

Et puis nous fessons ,

Et nous refessons

Les jolis petits , les jolis garçons.

LES ENFANS DE LA FRANCE.

(1819.)

Air du vaudeville de Turenne.

ou de la Colonne.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !

Soulève enfin ton front cicatrisé.

Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie ,

De tes enfans l'étendard s'est brisé. (*bis.*)

Quand la fortune outrageait leur vaillance,

Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
 Tes ennemis disaient encor :
 Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
 France, et ton nom triomphe des revers.
 Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
 Qui se relève et gronde au haut des airs.
 Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
 Porte à regret le tribut de ses eaux ;
 Il crie au foud de ses roseaux :
 Honneur aux enfans de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
 Les pas empreints dans tes champs profanés,
 Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
 D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
 D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
 Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
 Y graver en traits immortels :
 Honneur aux enfans de la France !

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :
 Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
 Quel nouveau peuple , envieux de ta gloire,
 Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
 En vain l'Anglais a mis dans la balance
 L'or que pour vaincre ont mendié les rois.
 Des siècles entends-tu la voix ?
 Honneur aux enfans de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
 Veut te voir libre , et libre pour toujours.

Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
 La liberté doit sourire aux amours.
 Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ,
 Instruis le monde, et cent peuples divers
 Chanteront en brisant leurs fers :
 Honneur aux enfans de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
 Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
 Oui, d'âge en âge, une palme féconde
 Doit de tes fils protéger les tombeaux.
 Que près du mien, telle est mon espérance,
 Pour la patrie admirant mon amour,
 Le voyageur répète un jour :
 Honneur aux enfans de la France !

LES MIRMIDONS,

OU

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

(DÉCEMBRE 1819.)

Air : Vaudeville de la Garde nationale.
ou : Petit bonhomme, prends ta hache.

CHŒUR.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons
 Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe :
Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches ;
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront mal menés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,

· Enfin nous commandons ;
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons , aux mirmidons .

Toi , *Mironton , mirontaine* ,
 Prends l'arme de ce héros ;
 Puis , en vrai Croquemitaine ,
 Tu feras peur aux marmots .

Mirmidons , race féconde ,
 Mirmidons ,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons , aux mirmidons .

De son habit de bataille ,
 Qu'ont respecté les boulets ,
 A dix rois de notre taille
 Faisons dix habits complets .

Mirmidons , race féconde ,
 Mirmidons ,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons , aux mirmidons .

Son sceptre , qu'on nous défère ,
 Est trop pesant et trop long :
 Son fouet fait mieux notre affaire :
 Trottez , peuples , trottez donc !

Mirmidons , race féconde ,
 Mirmidons ,

Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons , aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
 L'ennemi fait des progrès !
 Ne parlons plus de patrie ,
 L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons , race féconde ,
 Mirmidons ,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons , aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire ,
 Gouvernons sans embarras ,
 Nous qui mesurons la terre
 A la longueur de nos bras.

Mirmidons , race féconde ,
 Mirmidons ,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons , aux mirmidons.

Achille était poétique ;
 Mais , morbleu ! nous l'effaçons.
 S'il inspire une œuvre épique
 Nous inspirons des chansons.

Mirmidons , race féconde ,
 Mirmidons ,

Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant, d'une peur servile
 Parfois rien ne nous défend.
 Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
 Eh ! non : ce n'est qu'un enfant.

Mirmidons, race féconde,
 Mirmidons,
 Enfin nous commandons :
 Jupiter livre le monde
 Aux mirmidons, aux mirmidons.

LES ROSSIGNOLS.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

La nuit a ralenti les heures :
 Le sommeil s'étend sur Paris.
 Charmez l'écho de nos demeures :
 Éveillez-vous, oiseaux chéris.
 Dans ces instans où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence :
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidelle,
 De Phryné fuyez le séjour :

Phryné rend chaque nuit nouvelle
Complice d'un nouvel amour.
En vain des baisers sans ivresse
Ont scellé des sermens sans foi ;
Je crois encore à la tendresse :
Doux rossignols , chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;
Mais croyez-vous , par vos accords ,
Toucher l'avare , au cœur stérile ,
Qui compte à présent ses trésors ?
Quand la nuit , favorable aux ruses ,
Pour son or le remplit d'effroi ,
Ma pauvreté sourit aux Muses.
Doux rossignols , chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage ,
Ah ! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui , d'âge en âge ,
Pour en donner portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence ,
Debout , auprès du lit d'un roi ,
C'est la liberté que j'encense.
Doux rossignols , chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive ;
Non , vous n'aimez pas les méchans.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature , plus belle encore ,
Dans mon cœur va graver sa loi
J'attends le réveil de l'aurore.
Doux rossignols , chantez pour moi.

HALTE-LA !

OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE***.

(1820.)

Air : Halte-là ! la Garde Royale est là.

Comment , sans vous compromettre ,
 Vous tourner un compliment ?
 De ne rien prendre à la lettre
 Nos juges ont fait serment.
 Puis-je parler de Marie ?
 Vatisménil dira : « Non ,
 » C'est la mère d'un Messie ,
 » Le deuxième de son nom.
 » Halte-là ! (*bis.*)
 » Vite , en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
 Vous combla d'heureux talens :
 Que les dieux de la peinture
 Sont touchés de votre encens ;
 Que votre ame encor brisée
 Pleure un vol fait par des rois ?
 « Ah ! vous pleurez le Musée ,
 » Dit Marchangy *le Gaulois* ,

» Halte-là !

» Vite, en prison pour cela. »

Si je dis que la musique
 Vous offre aussi des succès ;
 Qu'à plus d'un chant héroïque
 S'émeut votre cœur français :
 « On ne m'en fait point accroire ,
 » S'écrie Hua radieux ;
 » Chanter la France et la gloire ,
 » C'est par trop sédition.
 » Halte-là !

» Vite, en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance
 Et les pleurs qu'elle tarit ;
 Si je chante l'opulence
 A qui le pauvre sourit ,
 Jacquinot de Pampelune
 Dit : « La bonté rend suspect ;
 » Et soulager l'infortune ,
 » C'est nous manquer de respect.
 » Halte-là !

» Vite, en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :
 Je suis effrayé de tout.
 A peine j'ose vous dire
 Que c'est le quinze d'août.
 « Le quinze d'août ! s'écrie
 » Bellart toujours en fureur :
 » Vous ne fêtez pas Marie ,

» Mais vous fêtez l'Empereur !

» Halte-là !

» Vite, en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence

Et n'offre que quelques fleurs.

Grand dieu ! quelle inconséquence !

Mon bouquet a trois couleurs.

Si cette erreur fait scandale ,

Je puis me perdre avec vous.

Mais la clémence royale

Est là pour nous sauver tous...

Halte-là !

Vite, en prison pour cela.

L'ENFANT DE BONNE MAISON ,

ou

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MM. DE L'ÉCOLE DES
CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE OR-
DONNANCE.

Air de la Treille de sincérité.

Seuls arbitres

Du sceau des titres ,

Chartriers, rendez-moi l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De votre savoir qui prospère ,

J'attends parchemins et blason ;

Un bâtard est fils de son père ,

Je veux restaurer ma maison.
 Oui, plus nobles que certains êtres,
 Des privilèges fiers suppôts,
 Moi je descends de mes ancêtres :
 Que leur ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,
 Dédaigna robins et traitans ;
 De l'Opéra sortit baronne,
 Et se fit comtesse à trente ans.
 Marquise enfin des plus sévères,
 Elle nargua les sots propos.
 Auprès de mes chastes grand's mères
 Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père que, sans flatterie,
 Je cite avant tous ses aïeux,
 Était chevalier d'industrie,
 Sans en être moins glorieux.
 Comme il avait pour plaire aux dames
 De vieux cordons et l'air dispos,
 Il vécut aux dépens des femmes :
 Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres ,
 Chartiers , rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme ,
 Et dans un donjon retiré ,
 Mon aïeul , en bon gentilhomme ,
 S'enivrait avec son curé.
 Sur le dos des gens du village ,
 Après boire , il cassait les pots.
 Il but ainsi son héritage :
 Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres ,
 Chartriers , rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul , chassant de race ,
 Fut un comte fort courageux ,
 Qui , laissant rouiller sa cuirasse ,
 Jona noblement tous les jeux.
 Après une suite traîtresse
 De pics , de repics , de capots ,
 Un as dépouilla son altesse ;
 Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres ,
 Chartriers , rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime
 D'un pays fort mal gouverné,
 Tranchait parfois du magnanime,
 Surtout quand il avait dîné.
 Mais les plaisirs de ce grand prince
 Ayant absorbé les impôts,
 Il mangea province à province :
 Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,
 Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
 Je vaux autant que père et mère,
 Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.
 Grâce à votre art que j'utilise,
 Qu'on me tire enfin des tripots ;
 Qu'on m'enterre au chœur d'une église :
 Que mon ame soit en repos !

Seuls arbitres
 Du sceau des titres,
 Chartriers, rendez-moi l'honneur :
 Je suis bâtard d'un grand seigneur.



LES ÉTOILES QUI FILENT.

(JANVIER 1820.)

Air du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux :
— Oui, mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidelle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né :
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui ;
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque !...
Va, mon fils, garde ta candeur :

Et que ton étoile ne marque
 Par l'éclat ni par la grandeur.
 Si tu brillais sans être utile,
 A ton dernier jour on dirait :
 Ce n'est qu'une étoile qui file,
 Qui file, file, et disparaît.

L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS
 D'EXCEPTION.

(MARS 1820.)

Air du petit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !
 Chansonnier, dis-nous donc quel est
 Le mal qui te consume ?
 — Amis, il pleut, il pleut des lois ;
 L'air est malsain, j'en perds la voix.
 Amis, c'est là,
 Oui, c'est cela,
 C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
 Les oiseaux plus gais, plus contents,
 De chanter ont coutume.
 — Oui, mais j'aperçois des réseaux :
 En cage on mettra les oiseaux.
 Amis, c'est là,
 Oui, c'est cela,
 C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus ;
 Peins-nous l'un de ces bas ventrus ,
 Aux diners qu'il écume.

— Non , car ces gens si gras du bec
 Votent l'eau claire et le pain sec *.

Amis , c'est là ,
 Oui , c'est cela ,
 C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs :
 Des Français ce sont les tuteurs ;
 Qu'à leur nez l'encens fume.

— Non , car ils ont mis de moitié
 Leurs pupilles à la Pitié.

Amis , c'est là ,
 Oui , c'est cela ,
 C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc Siméon l'anodin ;
 Peins-nous surtout Pasquier-Dandin ,
 Si fort quand il résume.

— Non : Cicéron m'a convaincu.
 Pasquier dirait : *Il a vécu* **.

Amis , c'est là ,
 Oui , c'est cela ,
 C'est cela qui m'enrhume.

* Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le soin de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

** Allusion à une citation sans doute fort heureuse , mais peu rassurante , que s'est permise un ministre.

Mais la Charte encor nous défend ;
Du roi c'est l'immortel enfant :

Il l'aime , on le présume.

— Mais le papa qui tient la dot
Traite sa fille comme Loth.

Amis , c'est là ,

Oui , c'est cela ,

C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit ? et que de dangers !

Le ministre des étrangers ,

Dandin taille sa plume ;

On va m'arrêter sans procès :

Le vaudeville est né français.

Amis , c'est là ,

Oui , c'est cela ,

C'est cela qui m'enrhume.

LE TEMPS.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore ,
Je me croyais égal aux dieux ;
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore ,
Le Temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours ,
Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
Vieillard , épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,
 Soudain nos yeux se sont baissés :
 Nous voyons à ses pieds rapides
 La poudre des siècles passés.
 A l'aspect d'une fleur nouvelle
 Qu'il vient de flétrir pour toujours,
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre ;
 Je n'épargne rien même aux cieux,
 Répond-il d'une voix austère :
 Vous ne m'avez connu que vieux.
 Ce que le passé vous révèle
 Remonte à peine à quelques jours.
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres,
 J'ai plongé cent peuples fameux
 Dans un abîme de ténèbres,
 Où vous disparaîtrez comme eux.
 J'ai couvert d'une ombre éternelle
 Des astres éteints dans leur cours.
 Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
 Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde
 La volupté charme les maux :
 Et de la nature féconde
 L'arbre immense étend ses rameaux.
 Toujours sa tige renouvelle
 Des fruits que j'arrache toujours :

Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
Vieillard , épargnez nos amours !

Il nous fuit : et près de le suivre ,
Les plaisirs , hélas ! peu constans ,
Nous voyant plus pressés de vivre ,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts ;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard , épargnez nos amours !

LA FARIDONDAINE,

ou

LA CONSPIRATION DES CHANSONS.

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE
DE M. LE PRÉFET DE POLICE , CONCER-
NANT LES RÉUNIONS CHANTANTES , AP-
PELÉES GOGUETTES.

(AVRIL 1820.)

Air : A la façon de Barbari.

Écoute , mouchard , mon ami ,
Je suis ton capitaine.
Sois gai pour tromper l'ennemi ,
Et chante à perdre haleine.
Tu sais que monseigneur Anglès
La faridondaine ,

A peur des couplets.
 Apprends qu'on en fait contre lui,
 Biribi,
 Sur la façon de barbari,
 Mon ami.

Des gognettes, à peu de frais,
 On échauffe la veine.
 Aux Apollons des cabarets
 Paie un broc de Surène.
 Un aveugle y chante en faussant
 La faridondaine,
 D'un ton menaçant.
 On néglige l'air de Henri,
 Biribi,
 Pour la façon de barbari,
 Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
 La cour le trouve obscène.
 Dénonce aussi *Malbrouk est mort* :
 A sa *Grâce* il fait peine.
 Surtout transforme avec éclat
 La faridondaine
 En crime d'état.
 Donnons des juges sans jury,
 Biribi,
 A la façon de barbari,
 Mon ami.

Biribi veut dire en latin,
 L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,

Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi ;
 Et faridondaine
 Attaque la foi.
 Que dirait de mieux Marchangy ,
 Biribi ,
 Sur la façon de barbari .
 Mon ami ?

Du préfet ce sont les leçons :
 Tu les suivras sans peine.
 Si l'on ne prend garde aux chansons ,
 L'anarchie est certaine.
 Que le trône soit préservé
 De faridondaine ,
 Par le *God save*.
 Substituons l'*ô filii* ,
 Biribi ,
 A la façon de barbari ,
 Mon ami.

MA LAMPE.

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

Air :

Veille encore, ô lampe fidelle ,
 Que trop peu d'huile vient nourrir !
 Sur les accens d'une immortelle
 Laisse mes regards s'attendrir.

De l'amour que sa lyre implore,
 Tu le sais j'ai subi la loi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
 Plein d'un bonheur de peu d'instans.
 Il rend à mon lit solitaire
 Tous les songes de mon printemps.
 Les dieux qu'au bel âge on adore
 Voudraient-ils revoler vers moi ?
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
 Elle eût, en proie à deux penchans,
 Des amours ardente rivale,
 Aux grâces consacré ses chants ;
 Parny, près d'une Éléonore,
 Ne l'aurait pu voir sans effroi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
 Son noble cœur de gloire épris !
 De n'être pour rien dans ses larmes
 L'Amour alors parut surpris.
 Jamais, au pays qu'elle honore,
 Sa lyre n'a manqué de foi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
 Des lauriers du Pinde avilis ;
 Mais de leur gloire sois l'image ,
 Toi , ma lampe , toi qui pâlis.
 A ton déclin , je vois l'aurore
 Triompher de l'ombre et de toi ;
 Tu meurs , et je relis encore
 Les vers charmans de Dufresnoy.

LE BON DIEU.

Air : Tout le long de la rivière.

Un jour le bon Dieu s'éveillant ,
 Fut pour nous assez bienveillant.
 Il met le nez à la fenêtre :
 « Leur planète a péri peut-être. »
 Dieu dit , et l'aperçoit bien loin ,
 Qui tourne dans un petit coin.
 Si je conçois comment on s'y comporte ,
 Je veux bien , dit-il , que le diable m'emporte ,
 Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs , gelés on rôtis ,
 Mortels que j'ai faits si petits ,
 Dit le bon Dieu d'un air paterne ,
 On prétend que je vous gouverne ;
 Mais vous devez voir , Dieu merci ,
 Que j'ai des ministres aussi.
 Si je n'en mets deux ou trois à la porte ,

**Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte ,
Je veux bien que le diable m'emporte.**

**Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin ?**

**A ma barbe, quoi ! des pygmées
M'appelant le dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon !**

**Si j'ai jamais conduit une cohorte ,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.**

**Que font ces nains si bien parés ,
Sur des trônes à clous dorés ?
Le front huilé, l'humeur altière ,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.**

**Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte ,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.**

**Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême ,
Et mon nom lancent l'anathème ,
Dans des sermons fort beaux, ma foi ,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.**

**Si je crois rien de ce qu'on y rapporte ,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.**

Enfans, ne m'en veuillez donc plus :
 Les bons cœurs seront mes élus.
 Sans que pour cela je vous noie,
 Faites l'amour, vivez en joie ;
 Narguez vos grands et vos cafards.
 Adieu, car je crains les mouchards.
 A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte.

LE VIEUX DRAPEAU.

(1820.)

(Cette chanson n'exprime que le vœu d'un
 soldat qui désire voir la Charte constitution-
 nelle placée sous la sauvegarde du drapeau de
 Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même
 vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs
 députés, et entre autres par le général Foy, dans
 une improvisation aussi noble qu'énergique.)

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire
 Je viens de me voir entouré.
 Nos souvenirs m'ont enivré ;
 Le vin m'a rendu la mémoire ;
 Fier de mes exploits et des leurs,
 J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
 Où je dors pauvre et mutilé :
 Lui qui, sûr de vaincre, a volé
 Vingt ans de bataille en bataille !
 Chargé de lauriers et de fleurs,
 Il brilla sur l'Europe entière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
 Tout le sang qu'il nous a coûté.
 Sur le sein de la liberté,
 Nos fils jouaient avec sa lance.
 Qu'il prouve encore aux oppresseurs
 Combien la gloire est roturière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
 Fatigué de lointains exploits.
 Rendons-lui le coq des Gaulois ;
 Il sut aussi lancer la foudre.
 La France, oubliant ses douleurs,
 Le rebénira, libre et fière.
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la victoire,
 Des lois il deviendra l'appui.
 Chaque soldat fut, grâce à lui,
 Citoyen aux bords de la Loire.
 Seul il peut voiler nos malheurs ;

Déployons-le sur la frontière :
 Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là , près de mes armes ;
 Un instant , osons l'entrevoir.
 Viens , mon drapeau ! viens , mon espoir !
 C'est à toi d'essuyer mes larmes.
 D'un guerrier qui verse des pleurs ,
 Le ciel entendra la prière :
 Oui , je secourrai la poussière
 Qui ternit tes nobles couleurs.

LA

MARQUISE DE PRETINTAILLE.

Air : J' veux être un chien.

A coups d' pied , à coups d' poing.

Marquise à trente quartiers pleins ,
 J'ai pris mes droits sur les vilains :
 En amour j'aime la canaille.
 D'un ton fier je leur dis : Venez.
 Mais sous mes rideaux blasonnés ,
 Vils roturiers ,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits
 Des gentilshommes damerets ,
 Qui n'ont ni carrure ni taille !
 Non , mais j'accable cent gredins

De mes feux et de mes dédains.
 Vils roturiers ,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquans ,
 Bien qu'après coup tous ces croquans
 Osent me traiter d'antiquaille :
 Je ne suis , aux yeux des malins ,
 Qu'une savonnette à vilains.
 Vils roturiers ,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté ,
 Mais il parle de liberté :
 De mes parchemins il se raille.
 Paix ! lui dis-je , et traite un peu mieux
 Ce que je tiens de mes aïeux.
 Vils roturiers ,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Arrive après mon confesseur ,
 Du parti sacré défenseur ,
 Il serre de près son ouaille.
 Avec moi , son front virginal
 Vise au chapeau de cardinal.
 Vils roturiers ,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :
 Pour l'amour et la liberté
 Il était plus chaud qu'une caille.
 L'aveu que ma bouche octroya
 Mit les droits de l'homme à quia.

Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,
 Dont la Charte a comblé les vœux,
 Dénigrait la glèbe et la taille ;
 Mais je lui fis voir, à loisir,
 Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.

Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,
 Pauvre officier républicain,
 Brave au lit comme à la mitraille !
 J'ai vengé sur ce possédé
 Charette, Cobourg et Condé.

Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Mes privilèges s'éteindraient,
 Si nos étrangers ne rentraient ;
 A ma note aussi je travaille :
 En attendant forçons le roi
 De solder les Suisses pour moi.

Vils roturiers,
 Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE) ,
 EX-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE
 ROUEN.

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN, QUEL-
 QUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre ?
 Quoi ! l'on tourmente vos amis !
 J'ai des précautions à prendre ;
 Vous le savez, je suis commis. (*bis.*)
 Dès qu'une amitié m'embarrasse,
 Soudain les nœuds en sont rompus.
 Bien mieux que vous je sais garder ma place.
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;
 Moi, du pouvoir je crains les coups.
 En vain la France rend hommage
 A la vertu qui brille en vous ;
 A peine j'ose vous promettre
 De vous rendre encor vos saluts :

Votre vertu pourrait me compromettre.
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,
 Et votre sage et noble voix
 A fait trembler à la tribune
 Ceux qui méconnaissent nos droits.
 De vos discours on tient registre ;
 Peut-être aussi les ai-je lus.
 Mais les talens ne font pas un ministre.
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique ,
 Admiré de tous les Français ,
 Le front ceint du rameau civique ,
 Sous le chaume vivez en paix.
 A votre renom j'ai beau croire ,
 Je pense comme nos ventrus :
 On ne vit pas de pain sec et de gloire.
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui , je vous fuis sans autre forme ,
 Vous que long-temps mon cœur aima.
 Je ne veux pas qu'on me réforme ,
 Comme Pasquier vous réforma.
 Adieu donc, honneur de la France !
 Du préfet je crains les argus.
 Avec L.... je ferai connaissance.
 Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
 Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

MA CONTEMPORAINE.

COUPLET ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M**

Air : Ma belle est la belle des belles.

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Au hasard alors ces matrones
Faisant deux lots de notre temps,
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE.

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI
AUX TROIS GRANDS ALLIÉS.

(DÉCEMBRE 1820.)

Air de la Catacoua.

Christophe est mort , et du royaume
La noblesse a recours à vous :

François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.

Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès !

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits,
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.
A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.

Vite un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte trinité,
Notre nation déloyale
A proclamé sa liberté.
Pour l'esprit saint, quelle apostrophe,
Lui qui dicte tous vos décrets !

Vite, un congrès !

Deux, trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes , vengez ce bon Christophe !

Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne :

Votre maître y perdit ses pas.

Naple est un pays de Cocagne ;

Mais des volcans n'approchez pas.

Vous taillerez en pleine étoffe ,

Venez chez nous par un vent frais.

Vite un congrès !

Deux , trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes , vengez ce bon Christophe ,

Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire ,

Allons , morbleu , de la valeur !

Ce monarque était votre frère ;

Les rois sont de même couleur.

Exploiter une catastrophe

S'accorde avec vos plans secrets.

Vite un congrès !

Deux , trois congrès !

Quatre congrès !

Cinq congrès ! dix congrès !

Princes , vengez ce bon Christophe ,

Roi digne de tous vos regrets.

LA FORTUNE.

Air de la Sabotière
ou : Vaudeville du Vieux Chasseur.

Pan ! pan ! est-ce ma brune ,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est là Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Tous mes amis , le verre en main ,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette ;
Fortune , passe ton chemin.

Pan ! pan ! est-ce ma brune ,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit ,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles ,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan ! pan ! est-ce ma brune ,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas ,

Elle offre perles et rubis ,
 Manteaux d'une richesse extrême.
 Eh ! que nous fait la pourpre même ?
 Nous venons d'ôter nos habits.

Pan ! pan ! est-ce ma brune ,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers ,
 Parle de gloire et de génie.
 Hélas ! grâce à la calomnie ,
 Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan ! pan ! est-ce ma brune ,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs , point ne voulons
 Aux cieux être lancés par elle :
 Sans même essayer la nacelle ,
 Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan ! pan ! est-ce ma brune
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
 Implorent ses faveurs traîtresses :

Ah ! chers amis , par nos maîtresses
 Nous serons plus gaîment trompés.

Pan ! pan ! est-ce ma brune ,
 Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
 Pan ! pan ! c'est la Fortune :
 Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

LOUIS XI*.

Air : Sans un petit brin d'amour.

Heureux villageois , dansons :
 Sautez , fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons ,
 Musettes
 Et chansons !

Notre vieux roi , caché dans ces tourelles ,
 Louis , dont nous parlons tout bas ,
 Veut essayer , au temps des fleurs nouvelles ,
 S'il peut sourire à nos ébats.

* On sait que ce roi , retiré au Plessis-lez-Tours , avec Tristan , confident et exécuter de ses cruautés , voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Heureux villageois, dansons :
 Sauter, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons ,
 Musettes
 Et chansons !

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
 Louis se retient prisonnier.
 Il craint les grands, et le peuple et Dieu même;
 Surtout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
 Sauter, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons ,
 Musettes
 Et chansons !

Voyez d'ici briller cent hallebardes ,
 Aux feux d'un soleil pur et doux.
 N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes ,
 Qui se mêle au bruit des verroux ?

Heureux villageois, dansons :
 Sauter, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons ,
 Musettes
 Et chansons !

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume
 Ce roi peut envier la paix :

Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais ?

Heureux villageois, dansons :
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Dans nos hameaux, quelle image brillante
Nous nous faisons d'un souverain !
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
Pour la couronne un front chagrin !

Heureux villageois, dansons :
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne ;
L'horloge a causé son effroi :
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne,
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :
Sauter, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère :
 Il fuit avec son favori.
 Craignons sa haine : et disons qu'en bon père
 A ses enfans il a souri.

Heureux villageois, dansons :
 Sautez, fillettes
 Et garçons !
 Unissez vos joyeux sons ,
 Musettes
 Et chansons !

LES ADIEUX A LA GLOIRE.

(DÉCEMBRE 1820.)

Air : Je commence à m'apercevoir
 Qu'il en est d' la musique. (*d' Alexis.*)

Chantons le vin et la beauté :
 Tout le reste est folie.
 Voyez comme on oublie
 Les hymnes de la liberté.
 Un peuple brave
 Retombe esclave :
 Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.
 La France, qui souffre en repos ,
 Ne veut plus que mal-à-propos
 J'ose en trompette ériger mes pipeaux.

Adieu donc , pauvre gloire !
 Dëshéritons l'histoire.
 Venez , amours , et versez nous à boire.

Quoi ! d'indignes enfans de Mars
 Briguaient une livrée ,
 Quand ma muse éplorée
 Recrutait pour leurs étendards !
 Ah ! s'il m'arrive
 Beauté naïve ,
 Sous ses baisers ma voix sera captive ;
 Ou flattons si bien , que pour moi
 On exhume aussi quelque emploi ;
 Oui , noir ou blanc , soyons le fou du roi.
 Adieu donc , pauvre gloire !
 Dëshéritons l'histoire.
 Venez , amours , et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis
 , Chaque juge est complice ,
 Et la main de justice
 De soufflets accable Thémis.
 Plus de satire !
 N'osant médire ,
 J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
 J'ai trop bravé nos tribunaux ;
 Dans leurs dédales infernaux ,
 J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
 Adieu donc , pauvre gloire !
 Dëshéritons l'histoire.
 Venez , amours , et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés
 La faiblesse est connue :
 Gulliver éternue,
 Et tous les nains sont foudroyés.
 Mais, quelle image !
 Non, plus d'orage ;
 De nos plaisirs redoutons le naufrage :
 Opprimés, gémissiez plus bas.
 Que nous fait, dans un gai repas,
 Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?
 Adieu donc, pauvre gloire !
 Déshéritons l'histoire.
 Venez, amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté
 Les rêves sont pénibles :
 Devenons insensibles
 Pour conserver notre gaité.
 Quand tout succombe,
 Faible colombe,
 Ma muse aussi sur des roses retombe.
 Lasse d'imiter l'aigle altier,
 Elle reprend son doux métier :
 Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
 Adieu donc, pauvre gloire !
 Déshéritons l'histoire.
 Venez, amours, et versez-nous à boire.



LES DEUX COUSINS,**ou****LETTRE****D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.***Air* : Daignez m'épargner le reste.

Salut ! petit cousin germain ;
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main :
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau :
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau,
Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poèmes :
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton ame chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain,
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis
Qui te prédisent des merveilles,

De mon temps juraient que les lys
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs,
Et cependant je suis à Vienne!

Sur des lauriers je me couchais ;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets ;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet ! puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôta la sienne :
Mais j'avais pour moi nos prélats,
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévouement
Livra sa fortune et la mienne :
Ils auront tenu leur serment,
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végète sans puissance,
Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour,
» De mon cousin qu'il vous souviene.
» Vous lui promettiez votre amour,
» Et cependant il est à Vienne ! »

LES VENDANGES.

*Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.
ou Air nouveau de M. Lorin.*

L'aurore annonce un jour serein ;
Vite à l'ouvrage !
Et reprenons courage.
Fillettes , flûte et tambourin.
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage ,
Un vin nouveau bientôt consolera.
Amis , chez nous la gaité renaitra. } *bis.*
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change ,
Et de tout vin s'arrange.
Mais , puisqu'ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent ,
Qu'avec son écharpe il vendange ,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis , chez nous la gaité renaitra.
Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Le juge qui , de vingt façons ,
En robe noire ,
Explique son grimoire ,

Condamne jusqu'à nos chansons ;
 Mais , grâce au vin que nous pressons ,
 Que lui-même il chante après boire
 La liberté , la gloire , *et cætera*.
 Amis , chez nous la gaité renaitra.
 Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Si le curé , peu tolérant ,
 Gronde sans cesse ,
 Et veut qu'on se confesse ,
 Son gros nez rouge nous apprend
 L'intérêt qu'à nos vins il prend.
 Pour en boire ailleurs qu'à la messe ,
 Sur chaque mort qu'il disc un *libera*.
 Amis , chez nous la gaité renaitra.
 Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Que du châtelain en souci
 L'orgueil insigne
 Au bonheur se résigne ,
 Il verra les titres qu'ici
 Noé nous a transmis aussi.
 Ils sont sur des feuilles de vigne ;
 Aux parchemins il les préférera.
 Amis , chez nous la gaité renaitra.
 Ah ! ah ! la gaité renaitra.

Beau pays , fertile et guerrier.
 A la souffrance
 Oppose l'espérance.
 Au pampre tu peux marier

Olive, épi, rose et laurier,
 Vendangeons, et vive la France !
 Le monde un jour avec nous trinquera.
 Amis, chez nous la gaité renaitra.
 Ah ! ah ! la gaité renaitra.

L'ORAGE.

Air : C'est l'amour, l'amour.

Chers enfans, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaïment bercés,

Dansez, chantez, dansez.

A l'ombre de vertes charmilles,

Fuyant l'école et les leçons,

Petits garçons, petites filles,

Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde

Craint de nouveaux malheurs ;

En vain la foudre gronde,

Couronnez-vous de fleurs !

Chers enfans, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage :

Par l'espoir gaïment bercés,

Dansez, chantez, dansez !

L'éclair sillonne le nuage,
 Mais il n'a point frappé vos yeux.
 L'oiseau se tait dans le feuillage;
 Rien n'interrompt vos chants joyeux.
 J'en crois votre allégresse;
 Oui, bientôt d'un ciel pur
 Vos yeux, brillans d'ivresse,
 Réfléchiront l'azur.

Chers enfans, dansez, dansez,
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaîment bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

Vos pères ont eu bien des peines;
 Comme eux ne soyez point trahis.
 D'une main ils brisaient leurs chaînes,
 De l'autre ils vengaient leur pays.
 De leur char de victoire
 Tombés sans déshonneur,
 Ils vous lèguent la gloire :
 Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfans, dansez, dansez !
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaîment bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

Au bruit de lugubres fanfares,
 Hélas ! vos yeux se sont ouverts.

C'était le clairon des barbares
 Qui vous annonçait nos revers.
 Dans le fracas des armes,
 Sous nos toits en débris,
 Vous mêliez à nos larmes
 Votre premier souris.

Chers enfans, dansez, dansez !
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaïment bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

Vous triompherez des tempêtes
 Où notre courage expira.
 C'est en éclatant sur nos têtes
 Que la foudre nous éclaira.
 Si le dieu qui vous aime
 Crut devoir nous punir,
 Pour vous sa main ressème
 Les champs de l'avenir.

Chers enfans, dansez, dansez !
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaïment bercés,
 Dansez, chantez, dansez !

Enfans, l'orage, qui redouble,
 Du sort présage le courroux.
 Le sort ne vous cause aucun trouble ;
 Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe
 En chantant nos malheurs ,
 Déposez sur ma tombe
 Vos couronnes de fleurs.

Chers enfans, dansez, dansez !
 Votre âge
 Échappe à l'orage :
 Par l'espoir gaîment bercés ,
 Dansez, chantez, dansez !

LE CINQ MAI.

(1821.)

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire ,
 Aux bords lointains où tristement j'errais.
 Humble débris d'un héroïque empire ,
 J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
 Mais loin du cap, après cinq ans d'absence,
 Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
 Et voilà donc où languit le héros !
 Bons Espagnols, là s'éteint votre haine :
 Nous mandissons ses fers et ses bourreaux. :

Je ne puis rien, rien pour sa délivrance;
 Le temps n'est plus des trépas glorieux!
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible
 Qui fracassa vingt trônes à la fois.
 Ne peut-il pas, se relevant terrible,
 Aller mourir sur la tête des rois?
 Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
 L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la victoire à le suivre :
 Elle était lasse : il ne l'attendit pas.
 Trahi deux fois, ce grand homme à su vivre ;
 Mais quels serpens enveloppent ses pas !
 De tout laurier un poison est l'essence ;
 La mort couronne un front victorieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
 « Serait-ce lui ! disent les potentats :
 » Vient-il encor redemander le monde !
 » Armons soudain deux millions de soldats. »
 Et lui, peut-être, accablé de souffrance,
 A la patrie adresse ses adieux.
 Pauvre soldat, je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera le yeux.

Grand de génie et grand de caractère ,
 Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ,
 Bien au-dessus des trônes de la terre ,
 Il apparaît brillant sur cet écueil.
 Sa gloire est là , comme le phare immense
 D'un nouveau monde , et d'un monde trop vieux.
 Pauvre soldat , je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols , que voit-on au rivage ?
 Un drapeau noir ! Ah ! grands dieux ! je frémis !
 Quoi ! lui , mourir ! ô gloire , quel veuvage !
 Autour de moi pleurent ses ennemis.
 Loin de ce roc nous fuyons en silence ,
 L'astre du jour abandonne les cieux.
 Pauvre soldat , je reverrai la France :
 La main d'un fils me fermera les yeux.

PRÉFACE*.

Air du vaudeville de Prévillè et Taconnet,
 ou des Chevilles de maître Adam.

Allez , enfans , nés sous un autre règne :
 Sous celui-ci , quittez le coin du fen.
 Adieu ! partez , bien que pour vous je craigne

* Cette chanson se trouvait la première du volume des CHANSONS NOUVELLES.

Certains gens qui pardonnent trop peu.
 On m'a crié : L'occasion est bonne,
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes !
 J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :
 Car en prison le sommeil est sans charmes :
 Près du malheur on ne dort jamais bien.
 J'entends encor le verrou qui résonne,
 Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Si l'on disait : La gaité vous délaisse,
 Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :
 » De notre père accusant la faiblesse,
 » Les plus joyeux sont restés au logis. »
 Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
 Pincer au lit le diable et ses suppôts.
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
 D'abeilles, non : mais de guêpes, je crois.
 Ne soufflez mot ; retenez votre haleine ;
 Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois !
 Le dard caché, qu'à ces guêpes Dieu donne,
 A fait périr des bergers, des troupeaux.
 Allez, enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature ,
 S'il vient un ogre, évitez bien sa dent ;
 Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure.
 De s'en servir on peut juger prudent.
 Non : qu'ai-je dit ? Ah ! la peur déraisonne ,
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux ;
 Allez , enfans ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

LA MUSE EN FUITE,

ou

MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

(Chanson faite à l'occasion des premières poursuites judiciaires exercées contre moi pour la publication de mon Recueil.)

Air : Halte-là.

Quittez la lyre, ô ma muse !
 Et déchiffrez ce mandat.
 Vous voyez qu'on vous accuse
 De plusieurs crimes d'état.
 Pour un interrogatoire
 Au Palais comparaissons.
 Plus de chansons pour la gloire !
 Pour l'amour plus de chansons !

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.

Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains*.

Au *qui vive* d'ordonnance,
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France !
Les gardes laissaient passer.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi !

La justice nous appelle

De l'autre côté de l'eau.

Voici la Sainte-Chapelle

Où l'on pria pour Boileau**.

S'il renaissait, ce grand maître,

Le clergé, remis en train,

En prison ferait peut-être

* Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

** On dit que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

Fourrer l'auteur du Lutrin.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le roi !

Là , devant ce péristyle ,

Un tribunal impuissant

Au bûcher livra l'Émile * ,

Phénix toujours renaissant.

Muse , de vos chansonnettes ,

Aujourd'hui l'on va tâcher

De faire des allumettes

Pour rallumer ce bûcher.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le roi !

Muse , voici la grand' salle...

Eh quoi ! vous fuyez devant

Des gens en robe un peu sale ,

Par vous piqués trop souvent.

Revenez donc , pauvre sotte ,

Voir prendre à vos ennemis ,

Pour peser une marotte ,

Les balances de Thémis.

Suivez-moi !

C'est la loi.

Suivez-moi , de par le roi !

* On sait également que par arrêt du parlement l'Émile fut brûlé par la main du bourreau , et son auteur décrété de prise de corps.

Elle fuit , et chez le juge
 J'entre, et puis enfin je sors.
 Mais devinez quel refuge
 Ma muse avait pris alors.
 Gâiment avec la grisette
 D'un président , bon humain ,
 Cette folle , à la buvette,
 Répétait le verre en main :
 Suivez-moi !
 C'est la loi.
 Suivez-moi , de par le roi !

DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS
 PENDANT MON PROCÈS *.

Air du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé , je dénonce ;
 Oui , je dénonce des couplets.
 La gaité de l'auteur annonce
 Qu'il peut figurer au palais ;
 On voit , à l'air dont il vous traite ,
 Que cent fois il vous persifla.

* L'auteur ignorait alors que ces couplets fussent de mademoiselle de Froherville , d'Orléans.

Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves;
Pourriez-vous le lui pardonner?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés;
Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

(Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

Air: Muses des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux, au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.

N'espérons plus que le trône pardonne
 A mes chansons leur trop rapide essor.
 Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
 J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
 Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
 Mais de grandeurs la France dépouillée
 Courbait son front sous le joug des méchants.
 Je leur lançai les traits de la satire ;
 Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Déjà leur rage atteint mon indigence *,
 Au tribunal ils traînent ma gaité ;
 D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
 Rougiraient-ils devant ma probité ?
 Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
 L'intolérance est fille des faux dieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la gloire,
 Si j'ai prié pour d'illustres soldats,

* Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,
 Encouragé le meurtre des états ?
 Ce n'était point le soleil de l'empire
 Qu'à son lever je chantaïs dans ces lieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Que dans l'espoir d'humilier ma vie,
 Bellart s'amuse à mesurer mes fers,
 Même aux regards de la France asservie,
 Un noir cachot peut illustrer mes vers.
 A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
 La renommée y jettera les yeux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle !
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.
 Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
 Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
 Mes fers sont prêts ; la liberté m'inspire ;
 Je vais chanter son hymne glorieux.
 Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
 Échos des bois, répétez mes adieux.



A BAS LA LIBERTÉ!

(Première chanson faite à Sainte-Pélagie, en
janvier 1822.)

Air : Chantons Lætamini.

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmaillotté !
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

De son arbre civique
Que nous est-il resté !

Un bâton despotique,
 Sceptre sans majesté.
 Fi de la liberté !
 A bas la liberté !

Interrogeons le Tibre,
 Lui seul a bien goûté
 Sueur de peuple libre,
 Crasse d'oisiveté.
 Fi de la liberté !
 A bas la liberté !

Du bon sens qui nous gagne
 Quand l'homme est infecté,
 Il n'est plus dans son baigne
 Qu'un forçat révolté.
 Fi de la liberté !
 A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime,
 Géoliers pleins de gaité,
 Par vous, au Louvre même,
 Que ce vœu soit porté.
 Fi de la liberté !
 A bas la liberté !



LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCÈMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE, QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : Tonton, tontaine.

Grâce à votre bourriche pleine
Du gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine tonton,
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton,
Tonton, tontaine tonton.

Chassez, morbleu, chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton,
Tonton, tonton, tontaine tonton :
Ou pour rabattre, dès l'aurore,
Que les amours soient de planton,
Tonton, tontaine tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton *,

* Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.

Tonton , tonton , tontaine tonton :
 Gabrielle daignait permettre
 Qu'on braconnât dans son canton ,
 Tonton , tontaine tonton.

Jadis nul n'osait en province
 Porter aux champs son mousqueton ,
 Tonton , tonton , tontaine tonton.
 On gardait la perdrix du prince :
 Le loup dévorait le mouton ,
 Tonton , tontaine tonton.

Vous , qui consolez ma disgrâce ,
 Pour nos droits vous tremblez , dit-on ,
 Tonton , tonton , tontaine tonton ;
 Sauvez au moins le droit de chasse ,
 Pour l'honneur du pays breton ,
 Tonton , tontaine tonton.



MA GUÉRISON.

RÉPONSE A DES SEMUROIIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES, M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE, EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air de la Treille de sincérité.

J'espère

Que le vin opère :

Oui, tout est bien, même en prison :

Le vin m'a rendu la raison.

Après un coup de Romanée,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissans. (*bis.*)
Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain !
J'avais de l'encens à leur vendre,
Après un coup de Chambertin.

J'espère,

Que le vin opère :

Oui, tout est bien même en prison :

Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de Romanée,
Rougeant de tous mes forfaits,

Je vois ma chambre environnée
 D'heureux que le pouvoir a faits.
 De mes juges l'arrêt suprême
 Touche mon esprit libertin,
 J'admire Marchangy lui-même,
 Après deux coups de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère :

Oui, tout est bien, même en prison :
 Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de Romanée,
 Je n'aperçois plus d'opresseurs ;
 La presse n'est plus enchaînée,
 Le budget seul a des censeurs ;
 La Tolérance, par la ville,
 Court en habit de sacristain ;
 Je vois pratiquer l'Évangile
 Après trois coups de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère :

Oui, tout est bien, même en prison :
 Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de Romanée,
 Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
 Voit la liberté couronnée
 D'olivier, d'épis et de fleurs.
 Les douces lois sont les plus fortes ;
 L'avenir n'est plus incertain :
 J'entends tomber verroux et portes
 Au dernier coup de Chambertin.

J'espère
 Que le vin opère :
 Oui, tout est bien, même en prison :
 Le vin m'a rendu la raison.

O Chambertin ! ô Romanée !
 Avec l'aurore d'un beau jour,
 L'illusion chez vous est née
 De l'espérance et de l'amour.
 Cette fée, aux humains donnée,
 Pour baguette tient du destin
 Tantôt un cep de Romanée,
 Tantôt un cep de Chambertin.

J'espère
 Que le vin opère ;
 Oui, tout est bien, même en prison :
 Le vin m'a rendu la raison.

L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS
 QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES
 DIFFÉRENS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,
 Avec son chapeau gondronné,

Comme l'honneur de la province ,
 Ce Bourguignon nous est donné. (*bis*)
 Quoiqu'il soit d'âge respectable ,
 Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis*.)

Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune ,
 M'ont dit ceux qui l'ont annoncé :
 Pourtant un soupçon m'importune :
 Par la police il a passé... *
 Plus d'un personnage notable
 Là souvent devient délateur.

Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur.

Mais il circule , et de la France
 Déjà nous vantons les héros ;
 A nos yeux déjà l'espérance
 Sourit à travers les barreaux.
 Enfin son charme inévitable
 Sollicite un malin chanteur.

Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :

C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire
 D'un sol fertile en joyeux ceps ,
 Et l'empereur dont la mémoire
 Reste en honneur chez les Français... **

* On visite tous les objets envoyés aux prisonniers ; des gens de police sont chargés de ce soin.

** La Bourgogne est redevable à Probus em-

Oui, sur Probus, prince équitable,
 Il nous souffle un chorus flatteur.
 Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
 C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice :
 Exprès prolongeons le dîner.
 S'il a passé par la police,
 Qu'il passe pour y retourner.
 Passc donc, ô vin délectable !
 Retourne à ce lieu corrupteur.
 Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
 C'est un agent provocateur.

MON CARNAVAL.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

*Air des chevilles de maître Adam.
 ou Air nouveau de M. Meissonnier.*

Amis, voici la riante semaine,
 Que tous les ans je fêtais avec vous.
 Marotte en main, dans le char qu'il promène,
 Momus au bal conduit sages et fous.
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,

pereur romain, de la plupart des vignes qui
 depuis ont fait sa richesse.

Il m'a semblé voir passer les amours.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Oui, je les vois, ces danses amoureuses
 Où la beauté triomphe à chaque pas.
 De vingt danseurs je vois les mains heureuses,
 Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
 Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
 Un seul mot triste en peut troubler le cours.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle,
 Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous !
 Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle
 Dont la gaité vous électrisait tous.
 De joyeux chants ma coupe était remplie ;
 Je la vidais, mais vous versiez toujours.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Des jours charmans la perte est seule à craindre ;
 Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
 Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
 Le peu d'encens dont je nourris mes dieux.
 Quand la plus tendre était la plus jolie,
 Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
 Du calme enfin vous impose la loi.

Dernier rayon , qu'un reste d'allégresse
 Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
 Dans vos plaisirs ainsi je me replie :
 Je suis vos pas , je chante vos amours.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis , prolongez d'heureux jours !

L'OMBRE D'ANACRÉON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

*Air de la Sentinelle.
 ou Air nouveau de Dupaty.*

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
 Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
 O demi-dieux ! vous , nos premiers flambeaux ,
 Trompez le Styx , revoyez votre gloire !

Soudain sous un ciel enchanté

Une ombre apparaît et s'écrie :

« Doux enfant de la liberté , (bis.)

» Le plaisir veut une patrie !

» Une patrie !

» O peuple grec , c'est moi dont les destins

» Furent si doux chez tes aïeux si braves.

» Quand il chantait l'amour dans leurs festins ,

» Anacréon en chassait les esclaves.

» Jamais la tendre volupté

» N'approcha d'une ame flétrie.

» Doux enfant de la liberté,
 » Le plaisir veut une patrie !
 » Une patrie !

» De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
 » Du rossignol les chants sont toujours tendres.
 » Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
 » Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres ?
 » Tes fêtes passent sans gaité
 » Sur une rive encor fleurie.
 » Doux enfant de la liberté,
 » Le plaisir veut une patrie !
 » Une patrie !

» Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
 » Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
 » Sur nos débris, quoi ! le vil étranger
 » Dort enivré du parfum de tes roses !
 » Quoi ! payer avec la beauté
 » Un tribut à la barbarie !
 » Doux enfant de la liberté,
 » Le plaisir veut une patrie !
 » Une patrie !

» C'est trop rougir aux yeux du voyageur,
 » Qui d'Olympie évoque la mémoire.
 » Frappe ! et ces bords au gré d'un ciel vengeur
 » Reverdiront d'abondance et de gloire.
 » Des tyrans le sang détesté
 » Réchauffe une terre appauvrie.
 » Doux enfant de la liberté,
 » Le plaisir veut une patrie !
 » Une patrie !

- » A tes voisins n'emprunte que du fer :
 » Tout peuple esclave est allié perfide.
 » Mars va t'armer des feux de Jupiter :
 » Cher à Vénus, son étoile te guide * ;
 » Bacchus , dieu toujours indompté ,
 » Remplira ta coupe tarie.
 » Doux enfant de la liberté ,
 » Le plaisir veut une patrie !
 » Une patrie ! »

Il se rendort le sage de Téos.
 La Grèce enfin suspend ses funérailles.
 Thèbes , Corinthe , Athènes , Sparte , Argos ,
 Ivres d'espoir , exhumez vos murailles !
 Vos vierges même ont répété
 Ces mots d'une voix attendrie :
 Doux enfant de la liberté ,
 Le plaisir veut une patrie !
 Une patrie !

* Suivant M. Pouqueville , les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.



L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

*Air de Ninon chez madame de Sévigné.
ou Air du Vilain.*

Venez tous , passans , venez lire
L'építaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire ,
Le vin , la France et ses hauts-faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse ;
J'ai chansonné les gens du roi :
Béranger m'appelait sa muse. (bis.)
Pauvres pécheurs , priez pour moi ! (bis.)
Priez pour moi ! priez pour moi !

Grâce à moi , qu'il rendit moins folle ,
D'être gneux il se consolait ,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille ,
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai rempli sa mandille.
Pauvres pécheurs , priez pour moi !

Je l'ai rendu cher au courage
Dont il adoucít le malheur.
En amour il fut mon ouvrage ,
J'ai pipé pour cet oíseleur.

A lui plus d'un cœur vint se rendre ,
 Mais les oiseaux en feront foi :
 J'ai fourni la glu pour les prendre.
 Pauvres pécheurs , priez pour moi !

Un serpent... (Dieu ! ce mot rappelle
 Que Marchangy rampa vingt ans !)
 Un serpent qui fait peau nouvelle
 Dès que brille un nouveau printemps ,
 Fond sur nous , triomphe et nous livre
 Aux fers dont on pare la loi.
 Sans liberté je ne peux vivre.
 Pauvres pécheurs , priez pour moi !

Malgré l'éloquence sublime
 De Dupin , qui pour nous parla ,
 N'ayant pu mordre sur la lime ,
 Le hideux serpent l'avalait.
 Or, je trépasse , et, mieux instruite,
 Je vois l'enfer avec effroi :
 Hier Satan s'est fait jésuite.
 Pauvres pécheurs , priez pour moi !

LA SYLPHIDE.

Air : Je ne sais plus ce que je veux.

La raison a son ignorance ;
 Son flambeau n'est pas toujours clair.
 Elle niait votre existence ,

Sylphes charmans , peuple de l'air.
 Mais , écartant sa lourde égide ,
 Qui gênait mon œil curieux ,
 J'ai vu naguère une Sylphide.
 Sylphes légers , soyez mes dieux.

Oui , vous naissez au sein des roses ,
 Fils de l'Aurore et des Zéphyr ;
 Vos brillantes métamorphoses
 Sont le secret de nos plaisirs.
 D'un souffle vous séchez nos larmes ,
 Vous épurez l'azur des cieux ;
 J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
 Sylphes légers , soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine ,
 Lorsqu'au bal ou dans un banquet ,
 J'ai vu sa parure enfantine
 Plaire par ce qui lui manquait.
 Ruban perdu , boucle défaite ;
 Elle était bien , la voilà mieux.
 C'est de vos sœurs la plus parfaite.
 Sylphes légers , soyez mes dieux.

Que de grâce en elle font naître
 Vos caprices toujours si doux !
 C'est un enfant gâté , peut-être ,
 Mais un enfant gâté par vous.
 J'ai vu , sous un air de paresse ,
 L'amour rêveur peint dans ses yeux.
 Vous qui protégez la tendresse ,
 Sylphes légers , soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
 Cache un esprit aussi brillant
 Que tous les songes qu'au bel âge
 Vous nous apportez en riant.
 Du sein de vives étincelles,
 Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
 Vous, dont elle empruntait les ailes ,
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas ! rapide météore,
 Trop vite elle a fui loin de nous.
 Doit-elle m'apparaître encore !
 Quelque Sylphe est-il son époux ?
 Non, comme l'abeille, elle est reine
 D'un empire mystérieux ;
 Vers son trône un de vous m'entraîne.
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE,
 QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS
 SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE
 DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

(1822.)

Air de la Treille de sincérité.

Lise à l'oreille

Me conseille :

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Un doux emploi pourrait vous plaire,
 Me dit Lise, mais songez bien,
 Songez bien au poids du salaire,
 Même chez un vrai citoyen. (*bis.*)
 Rester pauvre vous est facile,
 Quand l'amour, afin de l'user,
 Vient remonter ce luth fragile
 Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre.
 Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
 Célébrer au bruit de son coffre
 Les droits que sa vertu défend.
 Vous croiriez voir à chaque rime
 Les sots doublement satisfaits,
 De vos chansons lui faire un crime
 Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille

Me conseille ;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
 Vous ririez moins de ce baron,
 Courtier de la Sainte-Alliance,
 Qui des rois s'est fait le patron.
 Dans les fonds de peur d'une crise,
 Il veut que les Grecs soient déçus,

Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,

Et croirait flatter en disant

Que sur la *droite* du Pactole

Intrigue et ruse vont puisant :

Tandis qu'une noble industrie

Puise à *gauche*, et de toute part,

Reverse à flots sur la patrie

Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,

Puis ajoute ce dernier point :

Des distances l'amour peut rire;

L'amitié n'en supporte point.

Riche de votre indépendance,

Chez Laffitte toujours fêté,

En trinquant avec l'opulence

Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

LE PIGEON MESSENGER*.

(1822.)

Air de Taconnet.

L'Âi brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds.
Nœris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidelle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Il est tombé, las d'un trop long voyage,
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message ?
Va-t-il d'amour parler à la beauté ?
Pent-être il porte, au nid qui le rappelle,
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidelle,
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

* Tout le monde connaît maintenant l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter des lettres pressées. Emportés loin de leur séjour habituel, ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

Du chapeau de la mariée
 Sa fille aussi coiffer l'Amour !
 Ces deux époux ont mis enfin
 De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles ,
 Versez d'un Bordeaux réchauffant ,
 Reste du vin mis en bouteilles
 Au baptême de votre enfant.
 Ces deux époux ont mis enfin
 De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose ,
 Prouvez au diable, et prouvez bien ,
 Que parfois, prise à faible dose,
 L'eau bénite ne gâte rien.
 Ces deux époux ont mis enfin
 De l'eau bénite dans leur vin.

L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉ-
 CEMBRE 1822, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA
 CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

Air : Quand des ans la fleur printanière.

Sur des roses l'amour sommeille ,
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon ,
 Célébrons l'amitié qui veille
 A la porte d'une prison. (*bis.*)

Tyran aussi, l'amour nous coûte
 Des pleurs, qu'elle sait arrêter.
 Au poids de nos fers il ajoute,
 Elle nous aide à les porter.
 Sur des roses l'amour sommeille ;
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon ,
 Célébrons l'amitié qui veille
 A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles ,
 Lorsque ma muse emménagea ,
 A peine on refermait les grilles
 Que l'amitié frappait déjà.
 Sur des roses l'amour sommeille ;
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon ,
 Célébrons l'amitié qui veille
 A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
 Bravant la haine et la pitié,
 Joint au souvenir de ses peines ,
 Celui des soins de l'amitié !
 Sur des roses l'amour sommeille ;
 Mais, quand s'obscurcit l'horizon ,
 Célébrons l'amitié qui veille.
 A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe ?
 Amis renonçons à briller.
 Donnons les marbres d'une tombe
 Pour les plumes d'un oreiller.
 Sur des roses l'amour sommeille ;

Mais , quand s'obscurcit l'horizon ,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Sans bruit , ensemble , ô vous que j'aime ,
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.
Sur des roses l'amour sommeille ;
Mais , quand s'obscurcit l'horizon ,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LE CENSEUR.

(1822.)

Air de la Robe et des Bottes.

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire , et , dans un grand ouvrage ,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur ,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre ,
Nous délivre au moins du censeur !

La liberté , nourrice du génie ,
Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.

Qui va d'un joug subir l'ignominie,
 A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
 Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
 Et toi, Molière, admirable penseur ?
 Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre,
 Vous délivre au moins du censeur !

Tu veux encor ravir le feu céleste,
 Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,
 Quand la censure, à son rocher funeste,
 De ton génie a promis les lambeaux !
 D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
 Vont mutiler le noble ravisseur.
 Fils de Japhet, ah ! que Dieu te délivre,
 Te délivre au moins du censeur !

Avec Thalie, en satires féconde,
 Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs ;
 Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
 Et la cour même envenimant nos mœurs.
 Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
 Jeffrys * en vain t'a pris pour assesseur.
 Quoi ! tu souris ! ah ! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur !

De Louis onze évoquons les victimes.
 Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,

* Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

Ce roi bigot pour se souler de crimes,
 Mette sa vierge entre le diable et lui*.
 Mais, tout sanglans, nos Tristans** vont poursuivre
 Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
 Morts, taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur!

Je laisse donc Thalie et Melpomène
 Pour la chanson, libre en dépit des rois.
 Sans le régir, j'agrandis mon domaine;
 D'autres un jour lui traceront des lois.
 Qu'en république on puisse y toujours vivre :
 C'est un état qui n'est pas sans douceur.
 Pauvre Français, ah ! que Dieu vous délivre,
 Vous délivre au moins du censeur!

LE MAUVAIS VIN,

ou

LES CAR.

Air : On dit partout que je suis bête.

Béni sois-tu, vin détestable !
 Pour moi tu n'es point redoutable,

* Louis XI, au dire de quelques historiens demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

* Tristan est le nom du grand prévôt de

Bien qu'an maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc , fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre santé s'en trouve bien.

Car , si tu m'invitais à boire ,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours :
« Pour vous c'est assez des amours.
» Chantez Bacchus , ainsi qu'un prêtre
» Parle des dieux sans les connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse ,
Certaine Espagnole en détresse
Ce soir pourrait bien , je le sens ,
Mettre à sec ma bourse et mes sens.
Et Lisette , qui tient ma caisse ,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine ,
Armé de vers , forgés sans peine ,
Tout en chantant je tomberais

Louis XI. Il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes œuvres.

Peut-être au milieu d'un congrès.
 Puis j'irais , pour démagogie ,
 En prison terminer l'orgie.
 Vive le vin qui ne vaut rien !
 Notre gaité s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
 Mais , vin , à qui je fais la guerre ,
 Tu disparais , et sous mes yeux
 Mousse un nectar digne des dieux.
 Au risque d'une catastrophe ,
 Versez-m'en , je suis philosophe.
 Versez ! versez ! je ne crains rien.
 Du bon vin je me trouve bien.

LA CANTHARIDE,

ou

LE FILTRE.

Air des Comédiens.

*ou du rondeau de Miller, intitulé : Un tour de
 jardin.*

Meurs , il le faut : menrs , ô toi qui recèles
 Des dons puissans , à la volupté chers ;
 Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
 Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille,
 Qui chaque jour pleure encor son printemps

« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille ,
 » Vous languissez et n'avez que vingt ans !

» Un père altier, que seul l'intérêt touche ,
 » Vous a jetée au lit d'un vieil époux ;
 » L'espoir en vain sourit sur votre bouche :
 » L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.

» A votre abord naît la froide risée ;
 » L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ,
 » Mais cette terre a des nuits sans rosée ,
 » Et d'aucun fruit ne parera son sein.

» Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;
 » Un filtre heureux, plein de tendres chaleurs ,
 » De votre époux exhument la jeunesse ,
 » Peut de la vôtre épanouir les fleurs. »

La vieille alors , baissant sa voix tremblante ,
 M'enseigne l'art de ce filtre charmant.
 J'allais, sans elle , en ma fièvre brûlante ,
 Mandire époux , père , autel et serment.

Mais vers ce frêne , accourant dès l'aurore ,
 Dans ses ramcaux j'ai su glisser ma main.
 La cantharide y reposait encore ;
 Heureuse aussi je dormirai demain.

Meurs , il le faut ; meurs , ô toi qui recèles
 Des dons puissans à la volupté chers ;
 Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
 Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes;
 Je répugnais à d'innocens plaisirs.
 Tout bas, ma bouche, insultant à mes larmes,
 Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore.
 Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
 Qui dans mon sang circule, me dévore,
 Et d'un long trouble accable ma pudeur !

Père cruel ! il fallait de ta fille
 Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
 Là, Dieu du moins nous crée une famille,
 Là, son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
 Avait rêvé jeune, beau, caressant ?
 Entre ses bras ma pudique tendresse
 Eût été seule un filtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue ;
 D'un plaisir chaste allumons le flambeau.
 Ah ! cessons d'être une vaine statue,
 Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
 » Et dès demain renaîtront vos couleurs :
 » Demain moi-même, au seuil de votre asile,
 » Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
 Des dons puissans, à la volupté chers ;

Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TOURNE-BROCHE.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du diner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits;
Plus qu'elle aussi le tourne-broche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois !
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé,
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tourne-broche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi, je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.

A son doux tic tao un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours :
Le tourne-broche a l'avantage
D'embellir des instans trop courts.

A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort :
Vivent ceux que sa main remonte,
Mais gloire à celui du Trésor !

A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE JOUR
ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE , 19
AOUT 1822.

Air d'Angeline (de Wilhem).

Dans ce Paris plein d'or et de misère ,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt ,

Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
 Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
 Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
 A mon berceau, qui n'était point de fleurs;
 Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
 Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
 Et cette fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins. } *bis*

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète :
 « A cet enfant quel destin est promis ? »
 Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
 » Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
 » Un coup de foudre ajoute à mes présages * :
 » Ton fils atteint va périr consumé ;
 » Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
 » Vole en chantant braver d'autres orages. »
 Et puis la fée, avec de gais refrains,
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
 » Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
 » Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
 » A l'opulence il sauve des ennuis.
 » Mais quel spectacle attriste son langage ?
 » Tout s'engloutit et gloire et liberté :
 » Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
 » Il vient au port raconter leur naufrage. »

* L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Et puis la fée avec de gais refrains,
Calmaït le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
» Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
» Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
» Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
» Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,
» De grands talens ont de moins beaux succès.
» Ses chants légers seront chers aux Français.
» Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmaït le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillaient une rose ;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
» Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage*,
» Aux cœurs vieilliss'ouvre un doux souvenir.
» Pour te fêter tes amis vont s'unir ;
» Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

* Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur au milieu des sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

LES SCIENCES.*Air :*

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir amours et muses;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi ! pour une ame incertaine,
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine;
Muses , restez ; restez, amours.

La nature était mon Armide ;
Dans ses jardins j'errais surpris.
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette :
Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette ;
Muses , restez ; restez, amours.

J'ai regret aux contes de vieille ,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière ,
Les ressorts, le fond, les contours ;
Je n'en veux voir que la lumière.
Muses, restes ; restez, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
 Si les cieux n'obéissaient pas :
 Plus d'une erreur passe et repasse
 Entre les branches d'un compas.
 Un siècle a changé la physique ;
 Nos temps sont féconds en retours.
 Je crains que le soleil n'abdique ,
 Muses , restez ; restez , amours.

Enivrons-nous de poésie,
 Nos cœurs n'en aimeront que mieux.
 Elle est un reste d'ambroisie ,
 Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
 Quel est sur moi le froid qui tombe ?
 C'est le froid du soir de mes jours.
 Promettez un rêve à ma tombe,
 Muses , restez ; restez , amours.

LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU
 REPRÉSENTER LA LIBERTÉ DANS UNE DES
 FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

Air de la Petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
 Quand tout un peuple, entourant votre char,
 Vous saluait du nom de l'immortelle
 Dont votre main brandissait l'étendard ?
 De nos respects, de nos cris d'allégresse,
 De votre gloire et de votre beauté,

Vous marchiez fière ; oui, vous étiez déesse,
Déesse de la liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos-défenseurs se pressaient sur vos pas ;
Les fleurs pleuvaient et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
Déesse de la liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais jeune alors, je n'ai rien pu juger.
En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans, ce peuple se rendort ;
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gâulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les amours ;

Je vous revois, et votre front qu'il ride
 Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
 Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
 Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
 Tout a péri ; vous n'êtes plus déesse,
 Déesse de la liberté.

LE MALADE.

(AVRIL 1823.)

Air : Muse des bois, etc.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
 Ma faible voix s'éteint dans les douleurs,
 Et tout renaît, et déjà l'aubépine
 A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
 Dieu d'un sourire a béni la nature,
 Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
 Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure,
 Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape * a renversé mon verre,
 Plus de gaité ! mon front se rembrunit.
 Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère ;
 Déjà l'oiseau butine pour son nid.

* Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

Des voluptés le torrent va s'épandre
 Sur l'univers qui semblait végéter.
 Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre,
 Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
 D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs*.
 De nouveaux noms la France se décore ;
 A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
 Que de périls la tribune orageuse
 Offre aux vertus qui l'osent affronter !
 Reviens ma voix, faible, mais courageuse,
 Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie ;
 Elle revient : despotes, à genoux !
 Pour l'étouffer, en vain la Tyrannie
 Fait signe au Nord de déborder sur nous.
 L'ours effrayé regagne sa tanière,
 Loin du soleil qu'il voulait disputer.
 Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière,
 Il est encor un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas ! oui, la terre s'éveille,
 Belle et parée, au souffle du printemps,
 Mais dans nos cœurs le courage sommeille ;

* A l'époque où cette chanson fut faite, on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti cette année le ridicule d'une pareille mesure.

Chargé de fers , chacun se dit : J'attends !
La Grèce expire , et l'Europe est tremblante ,
Seuls , nos pleurs seuls osent se révolter ;
Reviens , ma voix , faible , mais consolante ,
Il est encor des martyrs à chanter.

LA COURONNE DE BLUETS.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive , et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage ,
Ne jouez plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier , la panse ronde ,
Et l'œil obscurci par Bacchus ,
Jupin a cru , dans notre monde ,
Voir une couronne de plus.

A la colère il s'abandonne :
« L'abus , dit-il , devient trop fort.
Encore un front que l'on couronne ,
Quand le faiseur de rois est mort.
Sur ce front lançons mon tonnerre ;
Du faible enfin vengeons les droits.
Je veux voir un jour sur la terre ,
Les rois sujets , les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive :
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas !)
En joue il vous met sans qui vive ;

Mais je l'aborde chapeau bas :
 « Jupin, de ton arrêt j'appelle,
 Ta balance et tes poids sont faux.
 Ta cour de justice éternelle
 A-t-elle eu ses gardes-des-sceaux ?

» Braque tes lunettes, vieux sire,
 Sur le front couronné par nous ;
 De la candeur c'est le sourire,
 De la bonté c'est l'œil si doux.
 Lorsque les carreaux de son foudre
 Chez nos sourds passent pour muets,
 Jupin ne mettrait-il en pondre
 Qu'une couronne de bluets ? »

« Oh ! oh ! dit-il ; qu'allais-je faire !
 Ailleurs frappons, mon foudre est chaud.
 — Frappe ; mais sur notre hémisphère
 Vise donc plus bas ou plus haut. »
 Heureux d'avoir su vous défendre,
 J'accours des célestes donjons ;
 Quant à Jupin, je viens d'apprendre
 Qu'il a foudroyé deux pigeons.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

Air : A soixante ans, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue ;
 En songe, à table, il m'a semblé la voir.

Sous cette épée et menaçante et nue,
 Denis l'Ancien me forçait à m'asseoir.
 Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
 La coupe en main, au doux bruit des concerts.
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive *,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Servez, disais-je à messieurs de la bouche :
 Versez ! versez ! messieurs du gobelet.
 Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
 Denis sur moi fais donc vite un couplet.
 Ton Apollon à nos larmes fait trêve :
 Il nous égaie au sein d'affreux revers.
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive.
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
 De la patrie écoute un peu la voix :
 Elle est, crois-moi, la première des muses,
 Mais rarement elle inspire les rois.
 Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
 La moindre fleur parfume au loin les airs.
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

* Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
 Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
 Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,
 Ou balayer la fange des cachots.
 Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
 Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

Que du mépris la haine au moins me sauve,
 Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger :
 Le fer pesant tombe sur mon front chauve,
 J'entends ces mots : Denis sait se venger.
 Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,
 La coupe en main, je répète aux enfers :
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive ;
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G....., POUR LA SAINT-JEAN,
 JOUR DE SA FÊTE.

*Air du Ménage de Garçon.
 ou du petit Matelot.*

Naguère en un royal hospice,
 J'allai subir les soins de l'art.
 Esculape me fut propice,
 Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)

Mais l'Amitié, toujours craintive,
 Me dit : « Point de sécurité !
 Un *quisproquo* bien vite arrive.
 Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R.... elle me transporte,
 Je me sens mieux en avançant.
 La Bienfaisance est sur la porte,
 Le Malheur salue en passant.
 Là, Jeannette est supérieure ;
 Et le ciel fit de sa bonté
 La lampe qui brûle à toute heure
 Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
 Entre deux sœurs de charité :
 Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
 C'est un rendu pour un prêt.
 De Thalie elle fut tourière
 Avec talent, grâce et beauté,
 Et la suivante de Molière
 Fonde une maison de santé.

L'amitié seule y donne place :
 Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
 Infirmiers, remplissez ma tasse,
 C'est aujourd'hui le saint du lieu.
 Quand il s'agit de fêter Jeanne,
 Mon seul régime est la gâté.
 Je veux m'enivrer de tisane
 Dans cette maison de santé.

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE
L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien ,
L'amitié ne remonte guère.
Bon petit fils , je n'en crois rien ,
Quand je pense à vous , ma grand' mère.
Ces titres , quelquefois si doux ,
Vous paraîtraient-ils insipides ?
Bonne maman , consolez-vous :
Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs ?
Blâmez-vous les tendres chimères ?
Censurer les plus doux plaisirs
Est le plaisir de nos grand' mères.
Les ans font-ils neiger sur nous ,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman , consolez-vous :
Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans.
Mais , à prix d'or , combien de vieilles
Ont à leurs gages des amans ,
Dont les missives font merveilles !

On sait, pour lire un billet doux,
 Quel moyen prennent ces coquettes.
 Bonne maman, consolez-vous :
 Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi ! sans rides, sans cheveux blancs,
 Et sans lunettes à votre âge !
 Voyons si vos genoux tremblans
 Des ans n'attestent pas l'outrage.
 Oui, je vois trembler vos genoux,
 Que l'amour tendrement caresse.
 Bonne maman, consolez-vous :
 Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ.

Air : Je regardais Madelinette.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
 Mange malgré mon désespoir.
 Il me reste un gâteau de fête,
 Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
 M'ont dit hier dans ce vallon :
 Fais-nous danser ! Moi je refuse ;
 L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
 Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !

Qui fera danser sous l'ombrage ?
 Qui réveillera les amours ? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée ,
 Dès l'aurore d'un jour bien doux ,
 Annonçait à la fiancée
 Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre ,
 Nos danses causaient moins d'effroi.
 La gaité qu'il savait répandre
 Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)

S'il préluda , dans notre gloire ,
 Aux chants qu'elle nous inspirait ,
 Sur lui , jamais pouvais-je croire
 Que l'étranger se vengerait ?

Viens , mon chien , viens , ma pauvre bête ,
 Mange malgré mon désespoir.
 Il me reste un gâteau de fête ,
 Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Combien sous l'orme ou dans la grange
 Le dimanche va sembler long !
 Dieu bénira-t-il la vendange
 Qu'on ouvrira sans violon !

Il délassait des longs ouvrages ,
 Du pauvre étourdissait les maux ;
 Des grands , des impôts , des orages ,
 Lui seul consolait nos hameaux. (*bis.*)

Les haines , il les faisait taire ;
 Les pleurs amers , il les séchait.
 Jamais sceptre n'a fait sur terre
 Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
 M'a rendu le courage aisé.
 Qu'en mes mains un mousquet remplace
 Le violon qu'il a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis , dont je me sépare ,
 Diront un jour , si je péris :
 Il n'a point voulu qu'un barbare
 Dansât gaïment sur nos débris.

Viens , mon chien , viens , ma pauvre bête ,
 Mange malgré mon désespoir.
 Il me reste un gâteau de fête ,
 Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

Air : Daignez m'épargner le reste.
 ou du vaudeville d'Angélique et Melcourt.

« Sire , de grâce , écoutez-moi !
 (Le prince courait chez sa dame)
 » Sire , vous êtes un grand roi ;
 » Daignez me venger de ma femme. »

Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
 » Ce fou qui m'arrête au passage. »
 — « Ah ! sire, vous avez signé
 » Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
 « Gardes, je défends qu'on l'assomme.
 » Vilain, dit-il, explique-toi. »
 — « Sire, j'ai fait le gentilhomme.
 » J'acquis d'un argent bien gagné
 » Château, blason, titre, équipage.
 » Et, sire, vous avez signé
 » Mon contrat de mariage.

» J'ai pris femme noble, aux doux yeux,
 » Aux mains blanches, au cou de cygne.
 » Son père a dit : Par mes aïeux !
 » Mon gendre, il faut que le roi signe.
 » Votre nom fut accompagné
 » D'un pâté de mauvais présage,
 » Sire, quand vous avez signé
 » Mon contrat de mariage.

» J'étais en habit de gala
 » Sire, et, pour abréger l'histoire,
 » Rappelez-vous que ce jour-là
 » Un beau page tint l'écritoire.
 » Ma femme ici l'avait lorgné.
 » Hier je l'ai surpris... Quel outrage
 » Pour vous, dont la plume a signé
 » Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
 » Que pour guérir les écrouelles.
 » Un diable, cornard effronté,
 » Vilains, ici guette vos belles.
 » Sur les rois même il a régné,
 » Et met un socau de vasselage
 » A tous les gens dont j'ai signé
 » Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
 Ajoute que l'époux morose
 Faillit mourir de noir souci,
 Et que d'un dicton il fut cause :
 Dès qu'un mari peu résigné
 Prêtait à rire au voisinage,
 Le roi, disait-on, a signé
 Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE.

Air : Dis-moi, soldat ; dis-moi, t'en souviens-tu ?

Viens, mon coursier, noble ami du cosaque,
 Vole au signal des trompettes du Nord.
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
 Prête, sous moi, des ailes à la mort.
 L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle :
 Mais attends tout du prix de mes exploits.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidelle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix, qui fuit, m'abandonne tes guides,
 La vieille Europe a perdu ses remparts.
 Viens de trésors combler mes mains avides ;
 Viens reposer dans l'asile des arts.
 Retourne boire à la Seine rebelle,
 Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidelle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
 Tous assiégés par leurs sujets souffrans,
 Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres :
 Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
 J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
 Humilier et le sceptre et la croix.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidelle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense,
 Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
 Il s'écriait : Mon règne recommence !
 Et de sa hache il montrait l'Occident.
 Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
 Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidelle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
 Tout ce savoir qui ne la défend pas,
 S'engloutira dans les flots de poussière
 Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
 Efface, efface, en ta course nouvelle,

Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidelle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

LES HIRONDELLES.

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
 Un guerrier, courbé sous ses fers,
 Disait ; Je vous revois encore,
 Oiseaux ennemis des hivers.
 Hirondelles, que l'espérance
 Suit jusqu'en ces brûlans climats,
 Sans doute vous quittez la France ;
 De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon, où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chemine
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumine ;
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour.
 Là, d'une mère infortunée
 Vous avez dû plaindre l'amour.

Mourante , elle croit à toute heure
 Entendre le bruit de mes pas :
 Elle écoute , et puis elle pleure.
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
 Avez-vous vu de nos garçons
 La foule aux noces conviée ,
 La célébrer dans leurs chansons ?
 Et ces compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats ,
 Ont-ils revu tous le village ?
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps , l'étranger peut-être
 Du vallon reprend le chemin :
 Sous mon chaume il commande en maître
 De ma sœur il trouble l'hymen.
 Pour moi , plus de mère qui prie ,
 Et partout des fers ici-bas.
 Hirondelles de ma patrie ,
 De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT
 DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

Air : Verdrillon , Verdrillette , Verdrille.

Quand les filles naissent chez vous ,
 Pour le plaisir de ce monde ,

Dites-moi, messieurs les époux,
 Pourquoi chacun de vous gronde ?
 Aux filles, morbleu, nous tenons ;
 Faites-en, faites-en de gentilles ;
 Qu'elles soient anges ou démons,
 Faites des filles :
 Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
 Que près des gens qui vous aident,
 Aux femmes qui vous ont trompés
 Un jour vos filles succèdent.
 Aux filles, morblou, nous tenons ;
 Faites-en, faites-en de gentilles ;
 Qu'elles soient anges ou démons,
 Faites des filles :
 Nous les aimons.

Pour les pères, pour les amans,
 Fille d'humeur folle ou sage
 Ajoute aux charmes des beaux ans,
 Ote à l'ennui du vieil âge.
 A leur cœur aussi nous tenons ;
 Faites-en, faites-en de gentilles ;
 Qu'elles soient anges ou démons,
 Faites des filles :
 Nous les aimons.

Pour Batyle aux fraîches couleurs,
 Quand Anacréon détonne,
 Les Grâces arrachent les fleurs
 Dont cet enfant le couronne.

Aux filles nous nous en tenons ;
 Faites-en , faites-en de gentilles ;
 Qu'elles soient anges ou démons ,
 Faites des filles ;
 Nous les aimons.

Mais pour quatre filles buvons
 A toi , mari , qui nous aimes.
 Pour nos fils nous te le devons ;
 Que n'est-ce , hélas ! pour nous-mêmes !
 A vos filles , oui , nous tenons :
 Faites-en , faites en de gentilles ;
 Qu'elles soient anges ou démons ,
 Faites des filles ;
 Nous les aimons.

LE CACHET ,

OU

LETTRE A SOPHIE.

Air de la Bonne Vieille , de B. Wilhem.

Il vient de toi , ce cachet où le lierre
 Serpente en or , symbole ingénieux ;
 Cachet où l'art a gravé sur la pierre
 Un jeune Amour au doigt mystérieux :
 Il est sacré : mais en vain , ma Sophie ,
 A ton amant il offre son secours :
 De son pouvoir ma plume se défie.
 Plus de secret , même pour les amours !

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
 Quand une lettre adoucît ses regrets,
 Pourquoi penser qu'une main ennemie
 Brise le dieu qui scelle nos secrets ?
 Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
 Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
 Ce que je crains je tremble de l'écrire.
 Plus de secret même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,
 Qui de Venise ensanglanta les lois :
 Il tend la main au salaire homicide,
 Souffle la peur dans l'oreille des rois ;
 Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;
 Cherche le mal et l'invente toujours ;
 D'un sceau fragile il amollit la cire.
 Plus de secret même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,
 Son œil affreux avant toi les lira.
 Ce qu'au papier ma tendresse confie
 Ira grossir un complot qu'il vendra.
 Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,
 Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
 Et déridons l'ennui du diadème.
 Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi je repoussé la plume
 Qui de l'absence eût charmé la douleur.
 Pour le cachet la cire en vain s'allume,
 On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.
 Par le grand roi qui trahit La Vallière ;

Ce lâche abus fut transmis à nos jours :
 Cœurs amoureux , maudissez sa poussière.
 Plus de secret , même pour les amours !

LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ
 ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE *** , AGÉE
 DE 12 ANS.

Air : Où s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers , quoi ! vous quittez
 Les plaisirs de votre âge !

Ma muse , que vous flattez ,
 Aux amours rend hommage.

Ce sont aussi des enfans
 A la voix séduisante :

Mais , hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !

Pourquoi parler de lauriers ?

De pleurs on les arrose ,
 Ce n'est point aux chansonniers
 Que la gloire en impose.

La fleur , orgueil du printemps ,
 Est le prix qui nous tente.

Mais , hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !

Jeune oiseau , prenez l'essor ,
 Égayez le bocage.

Par des chants plus doux encor
 Brillez dans un autre âge.
 De les inspirer je sens
 Combien l'espoir m'enchanté.
 Mais, hélas ! vous n'avez que douze ans,
 Et moi j'en ai quarante !

De me couronner de fleurs,
 Oui, vous perdrez l'envie.
 Sous des dehors plus flatteurs
 Vous verrez le génie.
 Puissiez-vous pour mon encens
 Être alors indulgente.
 Mais à peine vous aurez vingt-ans
 Que j'en aurai cinquante.

LA FUITE DE L'AMOUR.

Air :

Je vois déjà se déployer tes ailes,
 Amour, adieu ! mon bel âge est passé.
 D'un air moqueur les Grâces infidèles
 Montrent du doigt mon réduit délaissé.
 S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
 Savais-je, hélas ! que tu m'en punirais ?
 Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,
 Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts.

Dans la beauté j'adorai ta puissance
 Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
 Si jeune encor j'ignorais tes alarmes,
 Tes sombres feux, le poison de tes traits.
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
 Tous les baisers que Rose me donna,
 Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
 Non les soupirs perdus près de Nina.
 Pour bien aimer l'une avait trop de charmes;
 Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
 Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire,
 Fuis! car déjà tu souris de pitié.
 De mes ennuis pénétrant le mystère,
 Les bras tendus, vers moi vint l'Amitié.
 Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:
 Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
 Car plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.



L'ANNIVERSAIRE.

Air : Du partage de la richesse.

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous ?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne,
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant, qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire ;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le, pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait,
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'espérance aux ailes brillantes
Sur vous se plaît à voltiger ;
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger !
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

IMPROMPTU

**SUR LE MARIAGE DE NAPOLEON ET DE
MARIE-LOUISE.**

(1810.)

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Nous allons devoir aux Amours,
Dit-on , le bonheur de la terre ;
Le sang coulera donc toujours,
Soit pour la paix , soit pour la guerre !
Mais pour nous rendre le repos
Ne plaignons pas ce qu'il en coûte :
Mars en aurait versé des flots,
Vénus n'en répand qu'une goutte.

LE VIEUX SERGENT.

(1815.)

Air : Dis-moi, soldat ; dis moi, t'en souviens-tu ?

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux ,
Et , d'une main que la balle a meurtrie ,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre ,

Son seul refuge après tant de combats ,
 Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne ;
 Il voit au loin passer un bataillon.
 Le sang remonte à son front qui grisonne ;
 Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
 Hélas ! soudain , tristement il s'écrie :
 « C'est un drapeau que je ne connais pas *.
 » Ah ! si jamais vous vengez la patrie ,
 » Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

» Qui nous rendra , dit cet homme héroïque,
 » Aux bords du Rhin, à Jemape , à Fleurus ,
 » Ces paysans , fils de la république ,
 » Sur la frontière , à sa voix accourus !
 » Pieds nuds , sans pain , sourds aux lâches alarmes ,
 » Tous à la gloire allaient du même pas.
 » Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
 » Dieu, mes enfans , vous donne un beau trépas !

» De quel éclat brillaient dans la bataille
 » Ces habits bleus par la victoire usés !
 » La Liberté mêlait à la mitraille
 » Des fers rompus et des sceptres brisés.
 » Les nations , reines par nos conquêtes ,
 » Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.

* La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

- » Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
 » Dieu , mes enfans , vous donne un beau trépas !
- » Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
 » Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
 » Par la cartouche encor toute noircie ,
 » Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
 » La Liberté déserte avec ses armes ;
 » D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
 » A notre gloire on mesure nos larmes.
 » Dieu , mes enfans , vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte ,
 Tout en filant, lui chante à demi-voix
 Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.
 « Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent !
 » Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
 « Dieu , mes enfans , vous donne un beau trépas ! »

LE PRISONNIER.

Air de la Balançoire (d'Amédée de Beauplan).

Reine des flots , sur ta barque rapide ,
 Vogue en chantant , au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

Moi , captif à la fleur de l'âge ,
 Dans ce vieux fort inhabité ,
 J'attends , chaque jour , ton passage
 Comme j'attends la liberté.

Reine des flots , sur ta barque rapide ,
 Vogue en chantant , au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle ,
 Ton sein forme un heureux contour.
 A qui ta voile obéit-elle ?

Est-ce au zéphyr ? est-ce à l'amour ?
 Reine des flots , sur ta barque rapide ,
 Vogue en chantant , au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre !
 Tu veux m'arracher de ce fort.
 Libre par toi , je vais te suivre :
 Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots , sur ta barque rapide ,
 Vogue en chantant , au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux , l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit , vogue , reine des flots.

Tu t'arrêtes , et ma souffrance
 Semble mouiller tes yeux de pleurs.
 Hélas ! semblable à l'espérance ,
 Tu passes , tu fuis , et je meurs.
 Reine des flots , sur ta barque rapide ,

Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit, vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie !
 Mais non : vers moi tu tends la main.
 Astre de qui dépend ma vie ,
 Pour moi tu brilleras demain.
 Reine des flots , sur ta barque rapide ,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide ;
 Le ciel sourit , vogue, reine des flots.

L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L***.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
 Corinne, il fut des anges révoltés.
 Dieu sur leur front fait tomber sa parole ,
 Et dans l'abîme ils sont précipités.
 Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
 Contre ses maux garde un puissant secours ;
 Il reste armé de sa lyre divine.
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

L'enfer mugit d'un effroyable rire ,
 Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants ,

L'ange qui pleure en accordant sa lyre ,
 Fait éclater ses remords et ses chants.
 Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde ,
 Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
 La poésie enivrera le monde.
 Ange aux yeux bleus , protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes ,
 Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
 Soudain la terre entend des voix nouvelles ,
 Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
 Tout culte alors n'étant que l'harmonie ,
 Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
 L'autel s'épure aux parfums du génie.
 Ange aux yeux bleus , protégez-moi toujours.

En vain l'enfer , des clameurs de l'envie ,
 Poursuit cet ange échappé de ses rangs ;
 De l'homme inculte il adoucit la vie ,
 Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
 Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes ,
 Court jusqu'au pôle éveiller les amours ,
 Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
 Ange aux yeux bleus , protégez-moi toujours.

Qui peut me dire où luit son auréole ?
 De son exil Dieu l'a-t-il rappelé ?
 Mais vous chantez , mais votre voix console ;
 Corinne , en vous l'ange s'est dévoilé.
 Votre printemps vent des fleurs éternelles ,
 Votre beauté de célestes atours ;
 Pour un long vol vous déployez vos ailes ;
 Ange aux yeux bleus , protégez-moi toujours.

LA VERTU DE LISETTE.

Air : Je loge au quatrième étage.

Quoi ! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour !
Eh bien ! d'accord : elle est grisette ,
C'est de la noblesse en amour.
Le barreau , l'église et les armes ,
De ses yeux noirs font très-grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes ,
De sa vertu ne parlons pas.

D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor ,
Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or !
L'empire a , pour plus d'un service ,
Long-temps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police ,
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Quelle n'y retrouve du feu :
Un marquis , dont la vie est sainte ,
Vient à la cour la mettre en jeu.
Par elle , illustrant son mérite ,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite ;
De sa vertu ne parlons pas.

Ça, mesdames les dénigrantes ,
 Si cet honneur vient la trouver ;
 Vous vous direz de ses parentes ,
 Vous ferez cercle à son lever :
 Mais dût son triomphe et ses suites
 De joie enfler tous les rabats ,
 Se confessât-elle aux jésuites,
 De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi , beautés monarchiques ,
 Le mot vertu , dans vos caquets ,
 Ressemble aux grands noms historiques
 Que devant vous crie un laquais.
 Les échasses de l'étiquette
 Guignent bien haut des cœurs bien bas ;
 De la cour Dieu garde Lisette !
 De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR.

Air : Plus on est de fous, plus on rit.
(Sans la reprise finale.)

LE VIEILLARD.

Voyageur , dont l'âge intéresse ,
 Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste, sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples :
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras , car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu , qu'on dit si consolant ,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage ,
 Versons-nous d'un vin généreux.
 Hélas ! mon fils aurait ton âge.
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être Suprême
 Qui seul peuple l'immensité,
 Et cet univers n'est lui-même
 Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
 Arrache un soupir douloureux ;
 Elle a consolé ma vieillesse.
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,
 Ce Dieu vient-il guider nos pas ?
 Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,
 Si pour lui nous n'existons pas !

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :
 Chasse des rêves ténébreux.
 Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

L'étranger reste ; il plaît, il aime,
 Et de fleurs bientôt couronné,
 Époux et père, il va lui-même
 Dire à plus d'un infortuné :
 « Le sort est injuste, sans doute,
 Mais n'est pas toujours rigoureux.
 Dieu qui m'a placé sur ta route,
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux. »

MON ENTERREMENT.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit.
 (de *Lisbeth*.)

Ce matin, je ne sais comment,
 Je vois d'Amours ma chambre pleine ;
 J'étais couché, sans mouvement.
 Il est mort, disaient-ils gaiement,
 De l'inhumer prenons la peine.
 Lors je maudis entrè mes draps
 Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
 Amis, si j'en crois ces ingrats,
 Plaiguez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre. (*bis*.)

De mon vin ils prennent leur part,
 Ils caressent ma chambrière :
 L'un veut guider le corbillard,
 Et l'autre, d'un ton nasillard,
 Me psalmodie une prière.
 Le plus grave ordonne à l'instant
 Vingt galoubets pour mon escorte :

Mais déjà la voiture attend.
 Plaignez-moi , voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant , faisant des leurs ,
 Les Amours suivent sur deux lignes ;
 Le drap , où l'argent brille en pleurs ,
 Porte un verre , un luth et des fleurs ,
 De mes ordres joyeux insignes.
 Maint passant, qui met chapeau bas ,
 Se dit : Triste ou gai , tout succombe !
 Les Amours font hâter le pas.
 Plaignez-moi , j'arrive à ma tombe.

Mon cortège , au lieu de prier ,
 Chante là mes vers les plus lestes.
 Grâce au ciseau du marbrier ,
 Une couronne de laurier
 Va d'orgueil enivrer mes restes.
 Tout redit ma gloire en ce lieu ,
 Qui bientôt sera solitaire :
 Amis , j'allais me croire un dieu ,
 Plaignez-moi , voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure , en ce moment ,
 Par-là passait mon infidelle ;
 Lise m'arrache au monument :
 Puis encor , je ne sais comment ,
 Je me sens renaître auprès d'elle.
 De la vie et de ses douceurs ,
 Vous qu'à médire l'âge excite ,
 Vous du monde éternels censeurs
 Plaignez-moi , car je ressuscite.

LE POÈTE DE COUR.**COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE***.**

(1824.)

Air de la Treille de sincérité.

On achète

Lyre et musette :

Comme tant d'autres , à mon tour ,
Je me fais poète de cour. (bis.)

Te chanter encore , ô Marie !

Non vraiment , je ne l'ose pas.

Ma muse enfin s'est aguerrie ,

Et vers la cour tourne ses pas. (bis.)

Je gage , s'il naît un Voltaire ,

Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère ,

Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;

Comme tant d'autres à mon tour ,

Je me fais poète de cour.

Ce que je dirais pour te plaire

Ferait rire ailleurs de pitié :

L'amour est notre moindre affaire ,

Les grands ont banni l'amitié.
 On siffle le patriotisme ;
 Ce qu'on sait le mieux , c'est compter.
 J'adresse une ode à l'égoïsme ,
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;
 Comme tant d'autres , à mon tour ,
 Je me fais poète de cour.

Je crains que ta voix ne m'inspire
 L'éloge des Grecs valeureux ,
 Contre qui l'Europe conspire
 Pour ne plus rougir devant eux.
 En vain ton ame généreuse ,
 De leurs maux se laisse attrister ,
 Moi , je chante l'Espagne heureuse ,
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;
 Comme tant d'autres , à mon tour ,
 Je me fais poète de cour.

Dans mes calculs , Dieu ! quel déboire
 Si de ton héros je parlais !
 Il nous a légué tant de gloire ,
 Qu'on est embarrassé du legs.
 Lorsque ta main pare son buste
 De lauriers qu'on doit respecter ,
 J'encense une personne auguste ,
 Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;
Comme tant d'autres , à mon tour,
Je me fais poète de cour.

Pourquoi douter, chère Marie ,
Que ton ami change à ce point ?
Liberté , gloire , honneur , patrie ,
Sont des mots qu'on n'escompte point.
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non , quoique mon cœur veuille dire ,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète

Lyre et musette ;
Comme tant d'autres , à mon tour,
Je me fais poète de cour.

OCTAVIE.

Air des Comédiens.

*ou du rondeau de Miller, intitulé : Un tour de
jardin.*

Viens parmi nous , qui brillons de jeunesse ,
Prendre un amant , mais couronné de fleurs ;
Viens sous l'ombrage , où , libre avec ivresse ,
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire
A la beauté dont Tibère est charmé.

Quoi ! disaient-ils, la colombe soupire !
 Au nid sanglant du vautour affamé !

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,
 Dis nous, la joie a-t-elle jamais lui ?
 Ton char, trainé par deux coursiers rapides,
 Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux romains qu'elle outrage
 Tant d'opulence annonce ton crédit ;
 Mais sous la pourpre on sent ton esclavage ;
 Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites ;
 Que par les grands tes vœux soient épiés ;
 Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
 Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages,
 Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
 D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
 Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
 Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
 Ne livre plus les roses de ta bouche
 Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs.
 Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
 La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
 Les délateurs respectent nos loisirs.
 Tous à leur prince ont prédit que nos armes
 Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
 Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois ?
 Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
 Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux, que cherchent tes caresses,
 De tous les siens n'aimer que ses aïeux :
 Charger de fers les muses vengeresses,
 Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
 Quand sur ton sein s'exhale son nectar,
 Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
 Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes :
 Mais, dans ces murs ouverts à tant de peurs,
 N'entends-tu pas des ombres de victimes
 Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;
 Avec les siens ne confonds plus tes jours.
 Ah ! trop souvent la liberté du monde
 A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs ;

Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

Air : Je commence à m'apercevoir; etc.

J'entonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez, vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille :
Qu'on le réveille ;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
Laissons, malgré maux et douleurs,
L'espérance essuyer nos pleurs.
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Avez des rois, vidaient gaîment leurs verres.

Toi, doux rimeur, que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre.
Aux roses de la volupté.
Coupe remplie
Par la folie
Met en gaité femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,

Buvait d'un vin père de la chanson.
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères,
 Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Toi qui fais de religion
 Parade à chaque rime ;
 Qui sur la double cime
 Fais grimper la procession ,
 Ta muse en masque
 Est lourde et flasque ;
 Mais qu'un tendron te tire par la basque :
 Tu lui souris ; et le bon vin ,
 Pour toi ne vieillit pas en vain ,
 Beau joueur d'orgue au service divin.
 Narguant des lois sévères ,
 Troubadours et trouvères ,
 Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Toi qui prends Boileau pour psautier ,
 Du joug je te délie :
 Veux-tu, près de Thalie ,
 De Regnard être l'héritier ?
 De cette muse
 Parfois abuse :
 Enivre-la ; Molière est ton excuse.
 Elle naquit sur un tonneau ;
 Pour lui rendre un éclat nouveau ,
 Puise la joie au fond de son berceau.
 Narguant des lois sévères ,
 Troubadours et trouvères ,
 Au nez des rois, vidaient gaïment leurs verres.

Du romantisme jeune appui,
 Descends de tes nuages ;
 Tes torrens, tes orages
 Ceignent ton front d'un pâle ennui.
 Mon camarade,
 Tiens, bois rasade ;
 C'est un julep pour ton cerveau malade.
 Entre naître et mourir, hélas !
 Puisqu'on ne fait que quelques pas ,
 On peut aller de travers ici-bas.
 Narguant des lois sévères ,
 Troubadours et trouvères ,
 Auez des rois, vidaient gâiment leurs verres.

Oui, trouvères et troubadours
 Sablaient force Champagne.
 Mais je bats la campagne :
 L'ode et le vin font de ces tours.
 Le ciel nous dote
 D'une marotte
 Tour à tour grave, et quinteuse et falotte.
 Le soleil s'est levé joyeux ,
 Le front barbouillé de vin vieux ,
 Ah ! tout poète est le jouet des dieux.
 Narguant des lois sévères ,
 Troubadours et trouvères ,
 Aux nez des rois, vidaient gâiment leurs verres.



LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

(MAI 1824.)

Air : Un soldat , par un coup funeste.

D'anciens Gaulois , pauvres esclaves ,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait ,
Levaient la dime sur les caves
Du maître qui les opprimait.

Leur gaité s'éveille :

« Ah ! dit l'un deux , nous faisons des jaloux ,
» L'esclave est roi quand le maître sommeille
» Enivrons-nous ! (4 fois.)

» Amis , ce vin par notre maître
» Fut confisqué sur des Gaulois ,
» Bannis du sol qui les vit naître
» Le jour même où mouraient nos lois.
» Sur nos fers qu'il rouille
» Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.
» Des malheureux partageons la dépouille
» Enivrons-nous !

» Savez-vous où git l'humble pierre
» Des guerriers morts de notre temps ?
» Là , plus d'épouses en prières ;

» Là, plus de fleurs, même au printemps.
 » La lyre attendrie
 » Ne redit plus leurs noms effacés tous.
 » Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
 » Enivrons-nous !

» La Liberté conspire encore
 » Avec des restes de vertu ;
 » Elle nous dit : Voici l'aurore ;
 » Peuple, toujours dormiras-tu ?
 » Dêité qu'on vante,
 » Recrute ailleurs des martyrs et des fous :
 » L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
 » Enivrons-nous !

» Oui, toute espérance est bannie,
 » Ne comptons plus les maux soufferts.
 » Le marteau de la tyrannie
 » Sur les autels rive nos fers.
 » Au monde en tutelle,
 » Dieux tout-puissans, quel exemple offrez-vous !
 » Au char des rois un prêtre vous attelle.
 » Enivrons-nous !

» Rions des dieux, soufflons les sages,
 » Flattons nos maîtres absolus.
 » Donnons-leur nos fils pour otages :
 » On vit de honte, on n'en meurt plus.
 » Le plaisir nous venge :
 » Sur nous du sort il fait glisser les coups.
 » Trainons gaiement nos chaînes dans la fange.
 » Enivrons-nous ! »

Le maître entend leurs chants d'ivresse ,

Il crie à des valets : « Courez !

» Qu'un fouet dissipe l'allégresse

» De ces Gaulois dégénérés. »

Du tyran qui gronde

Prêts à subir la sentence à genoux ,

Pauvres Gaulois , sous qui trembla le monde ,

Enivrons-nous !

ENVOI.

Cher Manuel , dans un autre âge ,

Aurais-je peint nos tristes jours ?

Ton éloquence et ton courage

Nous ont trouvés ingrats et sourds.

Mais pour la patrie

Ta vertu brave et périls et dégoûts ,

Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :

Enivrons-nous !

TREIZE A TABLE.

Air de Préville et Taconnet.

ou du Carnaval de Meissonnier.

Dieu ! mes amis , nous sommes treize à table ,

Et devant moi le sel est répandu.

Nombre fatal ! présage épouvantable !

La Mort accourt ; je frissonne éperdu. (bis.)

Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,
 Mais belle et jeune; elle sourit d'abord. (*bis.*)
 De vos chansons ranimez l'allégresse;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
 Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
 Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
 D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
 Elle me montre une chaîne brisée,
 Et sur son sein un enfant qui s'endort.
 Calmez la soif de ma coupe épuisée;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre?
 » Fille du ciel, l'espérance est ma sœur.
 » Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
 » De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur?
 » Ange déchû, je te rendrai les ailes
 » Dont, ici-bas, te dépouilla le sort. »
 Enivrons-nous des baisers de nos belles;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame
 » Ira franchir tous ces mondes flottans,
 » Tout cet azur, tous ces globes de flamme
 » Que Dieu sema sur la route du temps.
 » Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
 » Goûte sans crainte un bonheur sans remord.
 Que le plaisir use en paix notre vie;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
 Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.
 Ah ! l'homme en vain se rejette en arrière
 Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
 Gais passagers, au flot inévitable
 Livrons l'esquif qui doit conduire au port.
 Si Dieu nous compte, ah ! restons treize à table ;
 Non , mes amis , je ne crains plus la mort.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance ?
 — Un vieux guerrier débarque parmi nous.
 — Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ?
 — Il a des rois allumés le courroux.
 — Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes.
 — Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.
 Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Européen , partout , sur ce rivage ,
 Qui retentit de joyeuses clameurs ,
 Tu vois régner, sans trouble et sans servage ,
 La paix , les lois , le travail et les mœurs.
 Des opprimés ces bords sont le refuge :
 La tyrannie a peuplé nos déserts.
 L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
 Jours de triomphe , éclairez l'univers !

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
 Nous succombions : Lafayette accourut ,
 Montra la France , eut Washington pour maître ,
 Lutta , vainquit , et l'Anglais disparut .
 Pour son pays , pour la liberté sainte ,
 Il a depuis grandi dans les revers .
 Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte .
 Jours de triomphe , éclairez l'univers !

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille ,
 Par un héros , ce héros adopté ,
 Bénit jadis , à sa première feuille ,
 L'arbre naissant de notre liberté .
 Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
 Bravent en paix la foudre et les hivers ,
 Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage .
 Jours de triomphe , éclairez l'univers !

Autour de lui , vois nos chefs , vois nos sages ,
 Nos vieux soldats se rappelant ses traits ;
 Vois tout un peuple et ces tribus sauvages ,
 A son nom seul sortant de leurs forêts .
 L'arbre sacré sur ce concours immense
 Forme un abri de rameaux toujours verts :
 Les vents au loin porteront sa semence .
 Jours de triomphe , éclairez l'univers !

L'Européen , que frappent ces paroles ,
 Servit des rois , suivit des conquérans ;
 Un peuple esclave encensait ces idoles :
 Un peuple libre a des honneurs plus grands .
 Hélas ! dit-il , et son œil sur les ondes

Semble chercher des bords lointains et chers :
 Que la vertu rapproche les deux mondes !
 Jours de triomphe , éclairez l'univers !

MAUDIT PRINTEMPS.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais de ma fenêtre ,
 A la sienne tout cet hiver ;
 Nous nous aimions sans nous connaître ;
 Nos baisers se croisaient dans l'air ;
 Entre ses tilleuls sans feuillage ,
 Nous regarder comblait nos jours.
 Aux arbres tu rends leur ombrage ,
 Maudit printemps , reviendras-tu toujours !

Il se perd dans leur voûte obscure ,
 Cet ange éclatant qui , là-bas ,
 M'apparut , jetant la pâture
 Aux oiseaux , un jour de frimas :
 Ils l'appelaient , et leur manège
 Devint le signal des amours.
 Non , rien d'aussi beau que la neige !
 Maudit printemps , reviendras-tu toujours !

Sans toi je la verrais encore
 Lorsqu'elle s'arrache au repos ,
 Fraîche , comme on nous peint l'Aurore
 Du jour entr'ouvrant les rideaux.

Le soir encor je pourrais dire :
 Mon étoile achève son cours ;
 Elle s'endort , sa lampe expire.
 Maudit printemps , reviendras-tu toujours !

C'est l'hiver que mon cœur implore ;
 Ah ! je voudrais qu'on entendit
 Tinter sur la vitre sonore ,
 Le grésil léger qui bondit.
 Que me fait tout ton vieil empire ,
 Tes fleurs , tes zéphyr , tes longs jours ?
 Je ne la verrai plus sourire.
 Maudit printemps , reviendras-tu toujours !

PSARA*.

ou

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
 Sur ce rocher plantons nos étendards.

* Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

Ses défenseurs , illustrant leur défaite ,
 En vain sur eux font crouler ses remparts.
 Nous triomphons , et le sabre terrible
 Va de la croix punir les attentats.
 Exterminons une race invincible :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu , Chios , pu sauver un seul être
 Qui vint ici raconter tous tes maux * !
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
 Où sont tes fils , tes palais , tes hameaux ?
 Lorsque la peste en ton île rebelle
 Sur tant de morts menaçait nos soldats ** ,
 Tes fils mourans disaient : N'implorons qu'elle :
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.
 Psara succombe , et voilà ses soutiens !
 Dans le sérail comptez combien de têtes
 Vont saluer les envoyés chrétiens.
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
 Vierges , l'outrage ajoute à vos appas.

* Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios , ou Scio , car c'est le même nom , corrompu par la prononciation italienne.

** Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mit dans leur armée , livrée au pillage de cette île opulente.

Le glaive après purifiera vos ames :
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse ! et soudain...
Paix ! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple :
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple :
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ;
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qu'il lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul * contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte Hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

* Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les Turcs.

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

Air : Muse des bois , etc.

L'automne accourt et sur son aile humide
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
 De ma gaité je vois pâlir les fleurs.
 Arrachez-moi des fanges de Lutèce.
 Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
 Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce ;
 C'est là , c'est là , que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
 Oui , je fus Grec ; Pythagore a raison.
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère :
 Je visitai Socrate en sa prison.
 De Phidias j'encensai les merveilles ;
 De l'Illissus j'ai vu les bords fleurir.
 J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
 C'est là , c'est là , que je voudrais mourir.

Dieux , qu'un seul jour , éblouissant ma vue ,
 Ce beau soleil me réchauffe le cœur !
 La liberté , que de loin je salue ,
 Me crie : Accours , Thrasybule est vainqueur.
 Partons ! partons ! la barque est préparée.
 Mer , en ton sein , garde-moi de périr.
 Laisse ma muse aborder au Pirée ;
 C'est là , c'est là , que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie ,
 Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
 Vogue plus loin , nocher , je t'en supplie.
 Vogue , où là-bas renaît un jour si pur.
 Quels sont ces flots ? quel est ce roc sauvage ?
 Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?
 La tyrannie expire sur la plage ;
 C'est là , c'est là , que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare ,
 Vierges d'Athènes , encouragez ma voix.
 Pour vos climats je quitte un ciel avaré ,
 Où le génie est l'esclave des rois.
 Sauvez ma lyre , elle est persécutée ;
 Et si mes chants pouvaient vous attendrir ,
 Mélez ma cendre aux cendres de Tyrtée ;
 Sous ce beau ciel , je suis venu mourir.

LES MOEURS.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Mes chers amis , respectons la décence :
 Ce mot lui seul vaut presque une chanson.
 Sans équivoque , et surtout sans licence ,
 Je vais parler de l'amant de Lison.
 Le drôle un jour , d'un ton fait pour séduire ,
 Lui débitait de lubriques horreurs.
 Ce qu'il disait , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Sachez que Lise est une fille honnête
 Qui se choqua d'un pareil impromptu ;
 Mais au vaurien ne vint-il pas en tête
 De pénétrer le fond de sa vertu !
 Sein ferme et blanc ne saurait lui suffire :
 Déjà deux doigts sont en besogne ailleurs.
 Ce qu'ils y font, je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Au bord du lit , sur le nez il la pousse ,
 Et bravement l'attaque par le dos.
 Lise indignée en sentant qu'il la trousse ,
 Sans doute alors se livrait aux sanglots.
 Dans ce cœur tendre aussitôt ce satyre
 Enfonce , enfonce un long sujet de pleurs.
 Ce que c'était , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Long-temps encor Lison , dans sa posture ,
 A tour de reins se débat vivement.
 On me dira que c'était par luxure ;
 C'est par vertu , moi , j'en fais le serment.
 Or , pour six mois , sa vertu sut réduire
 L'insolent même à pleurer ses erreurs.
 Ce qu'il gagna , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.



MISTIGRIS.

Air : C'est un lanla landeriette.

Il est certain personnage
Qui vit galement dans son trou ;
Qui se cache comme un sage ,
Et se conduit oomme un fou.
Quoique ce soit un bout d'homme ,
Le beau sexe en est épris :
C'est Mistigris que je le nomme ,
C'est Mistigris , c'est Mistigris.

Nos bigots en font un diable ,
Mais ils l'adorent tout bas ;
Les inventeurs de la fable
N'en faisaient pas moins de cas.
Le dieu qui tâtonne en route ,
L'aveugle enfant de Cypris ,
C'est Mistigris qui n'y voit goutte ,
C'est Mistigris , c'est Mistigris.

Ses goûts n'ont rien d'équivoque ,
Bien qu'on nous puisse assurer
Qu'il est sorti d'une coque ,
Où toujours il veut rentrer.
Mais l'hymen le vient-il prendre ;
Adieu ses goûts favoris !
C'est Mistigris qu'on mène pendre ,
C'est Mistigris , c'est Mistigris.

Bien tempéré par l'église,
 Abeilard devenu gras,
 Voulut revoir Héloïse,
 Qui ne le reconnut pas.
 Rappelez-vous nos merveilles,
 Dit l'amant des plus contrits,
 C'est Mistigris, sans ses oreilles,
 C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Un jour le petit profane,
 Dans un féminin couvent,
 Vint soulever la soutane
 D'un prédicateur fervent.
 Miracle ! crie une mère,
 A l'auditoire surpris :
 C'est Mistigris qui monte en chaire,
 C'est Mistigris, c'est Mistigris.

L'école de notre ville
 A cent médecins titrés ;
 Mais plus qu'eux il est habile,
 Et prend ailleurs les degrés.
 Belles, qu'agite un cœur tendre,
 Pour voir tous vos maux guéris,
 C'est Mistigris qu'il vous faut prendre,
 C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Combien la gloire l'emporte,
 A la guerre il s'en ira.
 Quand d'une place un peu forte
 Le siège l'achèvera,
 Que son étui le repêche

— Notre ancien , vous que l' père aux autres
 Eût fait z'officier d'puis long-temps ,
 Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.

— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.

Si la France en alarmes ,
 Porte un trop lourd fardeau ,
 Pour essuyer ses larmes ,
 R'prenons not' vieux drapeau !
 Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
 Point d' victoire
 Où n'y a point de gloire.
 Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
 Gard' à vous ! demi-tour !



TABLE.

A Antoine Arnault.	pages 152
Académie (l') et le Caveau.	7
Adieux à la Campagne.	355
Adieux à la Gloire.	337
Adieux à des Amis.	237
Adieux de Marie Stuart.	113
Age Futur (l').	40
Agent Provocateur (l').	364
Ainsi soit-il.	24
Ami Robin (l').	52
Amitié (l').	380
A mon Ami Désaugiers.	166
Ange Exilé (l').	423
Anniversaire (l').	418
Aveugle (l') de Bagnolet.	255
Bacchante (la).	3
Beaucoup d'Amour.	83
Bedeau (le).	146
Billets (les) d'Enterrement.	132
Bon Dieu (le).	320
Bon Français (le).	78
Bon Ménage (le).	276
Bonne Fille (la).	33
Bonne Maman (la).	403
Bonne Vieille (la).	218
Bon Vieillard (le).	246
Bon Vin et Fillette.	124

Bouquet.	pages 121
Bouquetière (la).	227
Bouteille Volée (la).	119
Boxeurs (les).	89
Brennus.	240
Cachet (le).	413
Cantharide (la).	386
Capucins (les).	216
Carillonneur (le).	128
Carnaval (le) de 1818.	264
Cartes (les) ou l'Horoscope.	288
Célibataire (le).	105
Ce n'est plus Lisette.	180
Censeur (le).	382
Censure (la).	92
Champ (le) d'Asile.	280
Champs (les).	198
Chant (le) du Cosaque.	408
Chantres (les) de Paroisse.	249
Charles VII.	31
Chasse (la).	360
Chatte (la).	111
Cinq (le) Mai.	347
Cinquante (les) Écus.	261
Clefs (les) du Paradis.	242
Cocarde Blanche (la).	201
Coin (le) de l'Amitié.	39
Commencement (le) du Voyage.	67
Complainte d'une de ces demoiselles.	179
Conseils (les) de Lise.	374
Contrat (le) de Mariage.	406

Couplets à ma Filleule.	pages 222
Couronne (la).	272
Couronne (la) de Bluets.	398
Déesse (la).	394
<i>Deo Gratias</i> d'un Épicurien.	27
Dénonciation.	354
Descente (la) aux Enfers.	46
Deux Cousins (les).	340
Deux Sœurs (les) de Charité.	174
Dieu (le) des Bonnes Gens.	235
Docteur (le) et ses Malades.	144
Double (la) Chasse.	134
Double Ivresse (la).	62
Eau Bénite (l').	379
Éducation (l') des Demoiselles.	26
Éloge de la Richesse.	142
Éloge des Chapons.	74
Enfant (l') de Bonne Maison.	306
Enfans (les) de la France.	296
Enrhumé (l').	312
Épée (l') de Damoclès.	399
Épitaphe de ma Muse.	371
Ermite (l') et ses Saints.	208
Esclaves gaulois (les).	439
Étoiles (les) qui filent.	310
Exilé (l').	224
Faridondaine (la).	316
Filles (les).	411
Fortune (la).	332
Frétillon.	57
Fuite (la) de l'Amour.	416

Gaudriole (la).	pages 11
Gaulois (les) et les Francs.	54
Gourmands (les).	71
Grande Orgie (la).	84
Gueux (les).	43
Habit de Cour (l').	160
Halte-là !	304
Hirondelles (les).	410
Hiver (l').	185
Homme Rangé (l').	122
Impromptu.	419
Indépendant (l')	214
Infidélités (les) de Lisette.	108
Ivrogne (l') et sa Femme.	189
Jeannette.	147
Jeune Muse (la).	415
Jour (le) des Morts.	90
Juge (le) de Charenton.	196
La Fayette en Amérique.	443
Liberté (la).	358
Louis XI.	334
Ma Contemporaine.	329
Madame Grégoire.	37
Ma Dernière Chanson, peut-être.	73
Ma Grand'-Mère.	16
Ma Guérison.	362
Maison (la) de Santé.	401
Maître (le) d'École.	103
Malade (le).	396
Ma Lampe.	318
Ma Nacelle.	231

Ma République.	pages 187
Margot.	164
Marionnettes (les).	140
Marquis (le) de Carabas.	183
Marquise (la) de Pretintaille.	324
Maudit Printemps.	445
Mauvais Vin (le).	384
Ma Vocation.	169
Mère Aveugle (la).	29
Mes Cheveux.	35
Mirmidons (les).	298
Missionnaires (les).	274
Mistigris.	452
Mœurs (les).	450
Mon Ame.	194
Mon Carnaval.	366
Mon Curé.	117
Mon Enterrement.	429
Mon Habit.	205
Mon Petit Coin.	210
Monsieur Judas.	233
Mort (la) de Charlemagne.	282
Mort (la) du Roi Christophe.	329
Mort (la) Subite.	258
Mort Vivant (le)	22
Muse (la) en Fuite.	351
Musique (la).	68
Nature (la).	286
Notice sur Béranger.	v
Nouveau Diogène (le).	100
Nouvel Ordre du jour.	454

Octavie.	pages 433
Oiseaux (les).	177
Ombre (l') d'Anacréon.	368
On s'en Fiche.	150
Opinion (l') de ces Demoiselles.	157
Orage (l').	344
Paillasse.	191
Parny.	14
Parques (les).	115
Petite Fée (la).	229
Petit Homme Gris (le).	20
Petits Coups (les).	135
Pigeon Messager (le).	377
Plus de Politique.	162
Poète (le) de Cour.	431
Préface.	349
Préface par l'auteur.	xxj
Prière d'un Épicurien.	108
Prince (le) de Navarre.	259
Printemps (le) et l'Automne.	18
Prisonnier (le).	421
Prisonnière (la) et le Chevalier.	139
Psara.	446
Qu'elle est Jolie !	248
Requête.	81
Retour (le) dans la Patrie.	266
Révérands Pères (les).	294
Réverie (la).	238
Roger Bontemps.	9
Roi d'Yvetot (le).	1
Romans (les).	156

Rosette.	pages 297
Rossignols (les).	302
Sainte-Alliance barbaresque (la).	206
Sainte-Alliance (la) des Peuples.	290
Scandale (le).	137
Sciences (les).	393
Sénateur (le).	4
Si j'étais Petit Oiseau.	244
Soir des Noces (le).	211
Sylphide (la).	372
Tailleur (le) et la Fée.	390
Temps (le)	314
Tourne-Broche (le).	389
Traité de Politique.	154
Treize à table.	441
Trembleur (le).	327
Trinquons.	106
Troisième (le) Mari.	94
Troubadours (les).	436
Un Tour de Marotte.	59
Vendanges (les).	342
Ventru (le).	269
Ventru (le) aux Élections de 1819.	284
Vertu (la) de Lisette.	425
Vieillesse (la).	131
Vieux Célibataire (le).	50
Vieux Drapeau (le).	322
Vieux Habits, Vieux Galons.	97
Vieux Ménétrier (le).	172
Vieux Sergent (le).	419
Vilain (le).	170

We take leave for the moment of the "Classiques populaires" by mentioning the 'Alfred de Musset' of M. A. Claveau, and the 'Béranger' of M. C. Causeret. The former is decidedly the fuller and better biography, being a good account of Musset's life and work, with analyses of his principal poems, plays, and tales. The secret of Musset's charm and his real position towards the Romantic school are brought out with sufficient distinctness, and the essential difference in the quality and inspiration of his verse before and after Venice is successfully shown. M. Causeret has displayed no less patience and energy in endeavoring to interest the present generation in Béranger, but he cannot be said to score a success. M. Francisque Sarcey hit off the only true way to resuscitate the song-writer, and that is to sing his songs, not to read them or talk about them. What survives of Béranger is very little indeed, and the most valiant efforts of his admirers must fail to give him a high place among poets. Songs that need a long commentary and a tedious historico-political introduction for their comprehension will sooner or later be neglected save by the antiquarian.

Vin (le) et la Coquette.

pages

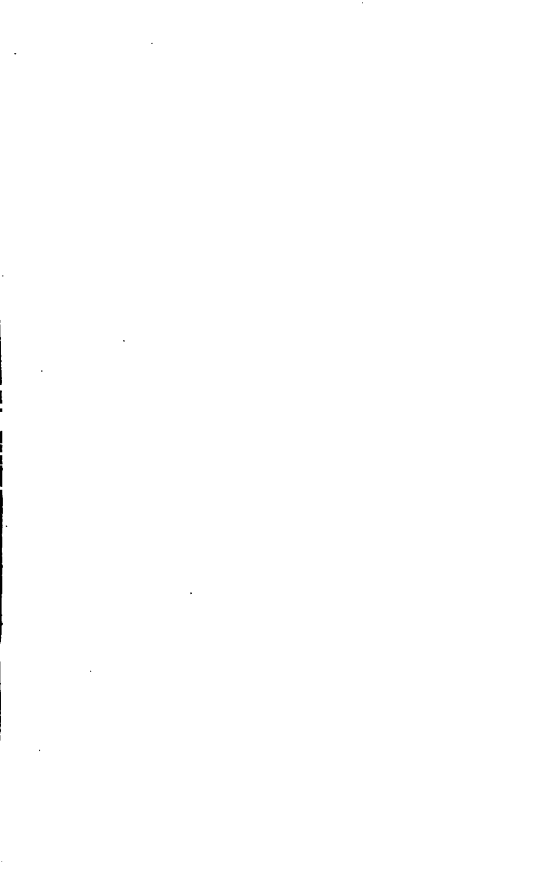
Violon Brisé (le).

the best critical opinion. To all intents and purposes the historical novel, he says, was invented by Scott, since, previous to the appearance of 'Waverley,' though novels dealing with persons and events of the past were not unknown, their history and archæology were conventional, while their fiction was generally unreadable. Next to Scott, Dumas is the most important worker in this field and after him, each for two novels, Thackeray and Charles Kingsley. It is not, however 'Hypatia' (which most people would hold to be Kingsley's most successful effort) but 'Westward Ho!' which is held up for admiration 'Romola,' which one would expect to find in any list of great novels, is barely mentioned, 'The Cloister and the Hearth' is not named at all and even 'The Scarlet Letter' is ignored, though it fulfils the first (and most rarely realized condition of good work in this department—that of reproducing not the "own words" of some historic character, but the very atmosphere of the time described. Our British indeed, with the natural preference for the works of home production to the best of foreign make, fails even to name

7

8

- 40000 -



SEP 8 - 1943



